

ESQUISSES
DE
LITTÉRATURE.

ISSUES
BY
LITERATURE





Tes prières!

Imp. par Devisme-Pléinchauf, lith. de la Cour.

Esquisses

DE LITTÉRATURE

CONTEMPORAINE,

1843

Rec 2526

LIBRARY OF THE UNIVERSITY OF CHICAGO
540 EAST CANTON STREET, CHICAGO, ILL.

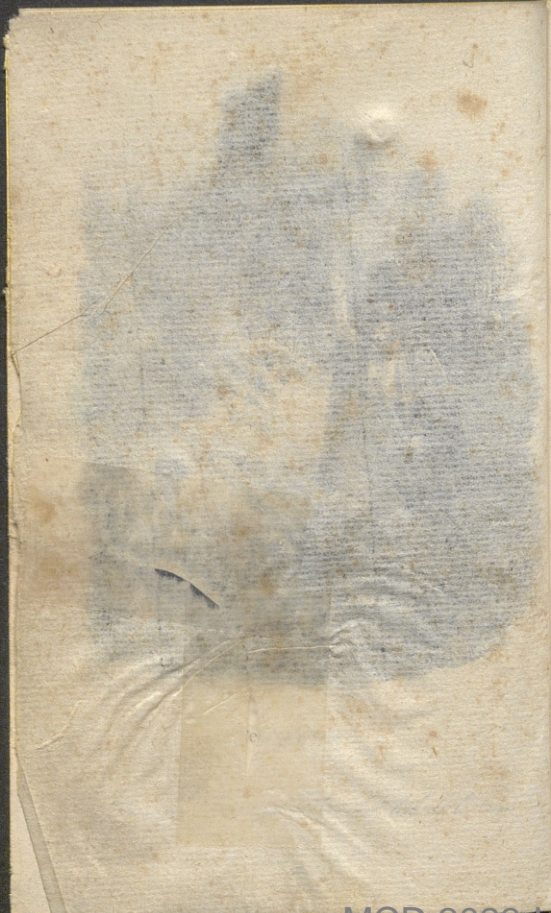
REVUE

PARIS, 1843. LIBRARY

ESQUISSES
DE
LITTÉRATURE



4929



Esquisses

DE LITTÉRATURE

CONTEMPORAINE,

PAR

C. DELAVIGNE, CHATEAUBRIAND, VICTOR HUGO, MÉRIMÉE,
DELPHINE GAY, LAMARTINE, BÉRANGER.

Reg 2526



—••••—
Bruxelles.

LOUIS HAUMAN ET COMP^e, LIBRAIRES.

—
1832.

Supplément

DE LITTÉRATURE

CONTEMPORAINE

Rec 525

TOUS LES MARDIS, À DIX HEURES, À LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE, RUE DE LA HARPE, N. 173.

Gravé par

LOUIS HAYARD, ÉDITEUR, RUE DE LA HARPE, N. 173.

1838.

O
L
R
II
A
D
E
Q
E
D
N
C
E
N
A
A
H
A

La Harpe Colienne.

(TRADUIT DE COLERIDGE.)

O pensive Sara, quand ton beau front qui penche,
Léger comme l'oiseau qui s'attache à la branche,
Repose sur mon bras, et que je tiens ta main,
Il m'est doux, sur le banc tapissé de jasmin,
A travers les rosiers, derrière la chaumière,
De suivre dans le ciel les reflets de lumière,
Et tandis que pâlit la pourpre du couchant,
Que les nuages d'or s'écroulent en marchant,
Et que de ce côté tout devient morne et sombre;
De voir à l'orient les étoiles sans nombre
Naître l'une après l'autre, et blanchir dans l'azur,
Comme les saints désirs, le soir, dans un cœur pur.
Et terre, autour de nous, tout caresse nos rêves;
Nous sentons la senteur de ce doux champ de fèves;
Aucun bruit ne nous vient, hors la plainte des bois,
Hors l'Océan paisible et sa lointaine voix
Au fond d'un grand silence;

— et le son de la Harpe,

De la Harpe en plein air, que suspend une écharpe,
 Aux longs rameaux d'un saule, et qui répond souvent
 Par ses soupirs à l'aile amoureuse du vent.
 Comme une vierge émue et qui résiste à peine,
 Elle est si langoureuse à repousser l'haleine
 De son amant vainqueur, qu'il recommence encor,
 Et, plus harmonieux, redouble son essor;
 Sur l'ivoire il se penche, et d'une aile enhardie
 Soulève et lance au loin des flots de mélodie;
 Et l'oreille, séduite à ce bruit enchanté,
 Croit entendre passer, de grand matin, l'été,
 Les sylphes voyageurs, qui, du pays des fées,
 Avec des ris moqueurs, des plaintes étouffées,
 Arrivent, épiant le vieux monde au réveil.
 O magique pays, montre-moi ton soleil,
 Tes palais, tes jardins! où sont tes Harmonies,
 Elles, qui, dès l'aurore, en essaims réunies,
 Boivent le miel des fleurs, et chantent, purs esprits
 Et font en voltigeant envie aux colibris?
 O subtile atmosphère, ô vie universelle
 Dont, en nous, hors de nous, le flût passe et ruisselle
 Ami de toute chose et de tout mouvement;
 Vaste éther que remplis les champs du firmament;

(VII)

Nuance dans le son, et ton dans la lumière ;
Rythme dans la pensée ; impalpable matière ;
O s'il m'était donné , dès cet exil mortel ,
De nager au torrent de son fleuve éternel ,
Je ne serais qu'amour, effusion immense ;
Car j'entendrais sans fin tes bruits ou ton silence !

Ainsi de rêve en rêve et sans suite je vais ;
Ainsi , ma bien-aimée , hier encor je rêvais ,
A midi , sur le bord du rivage , à mi-côte ,
Couché , les yeux mi-clos , et la mer pleine et haute
A mes pieds , tout voyant trembler les flots dormans
Et les rayons brisés jaillir en diamans ;
Ainsi mille rayons traversent ma pensée :
Ainsi mon ame ouverte et des vents caressée
Chante , pleure , s'exhale en vaporeux concerts ,
Comme ce luth pendant qui flotte au gré des airs.

Et qui sait si nous-même , épars dans la nature ,
Ne sommes pas des luths de diverse structure
Qui vibrent en pensers , quand les touche en passant
L'esprit mystérieux , souffle du Tout-Puissant ?

Mais je lis dans tes yeux un long reproche tendre ,
 O femme bien-aimée ; et tu me fais entendre
 Qu'il est tems d'appaiser ce délire menteur
 Blanche et douce brebis chère au divin Pasteur,
 Tu me dis de marcher humblement dans la voie ;
 C'est bien , et je t'y suis ; et loin , loin , je renvoie
 Ces vieux songes usés , ces systèmes nouveaux ,
 Vaine ébullition de malades cerveaux ,
 Fantômes nuageux , nés d'un orgueil risible ;
 Car qui peut le louer, Lui , l'Incompréhensible,
 Autrement qu'à genoux , abîmé dans la foi ,
 Noyé dans la prière ? — Et moi , — moi , surtout moi ,
 Pêcheur qu'il a tiré d'en bas , ame charnelle
 Qu'il a blanchie ; à qui sa bonté paternelle
 Permet de posséder dans un loisir obscur
 La paix , cette chaumière ; et toi , femme au cœur pur !

SAINTE-BEUVE.



A. Madame V. G.

Oh ! que la vie est longue aux longs jours de l'été ,
Et que le temps y pèse à mon cœur attristé !
Lorsque midi surtout a versé sa lumière ,
Que ce n'est que chaleur et soleil et poussière ;
Quand il n'est plus matin et que j'attends le soir ,
Vers trois heures , souvent , j'aime à vous aller voir ;
Et là vous trouvant seule , ô mère et chaste épouse !
Et vos enfans au loin épars sur la pelouse ,
Et votre époux absent et sorti pour rêver ,
J'entre pourtant ; et vous , belle et sans vous lever ,
Me dites de m'asseoir ; nous causons , je commence
A vous ouvrir mon cœur ; ma nuit , mon vide immense ,
Ma jeunesse déjà dévorée à moitié ,
Et vous me répondez par des mots d'amitié ;
Puis revenant à vous , vous si noble et si pure ,
Vous que dès le berceau l'amoureuse nature
Dans ses secrets desseins avait formée exprès ;
Plus fraîche que la vigne au bord d'un antre frais
Douce comme un parfum et comme une harmonie ,

Fleur qui deviez fleurir sous les pas du génie;
Nous parlons de vous-même, et du bonheur humain,
Comme une ombre, d'en haut, couvrant votre chemin,
De vos enfans bénis que la joie environne,
De l'époux votre orgueil, votre illustre couronne;
Et quand vous avez bien de vos félicités
Epuisé le récit, alors vous ajoutez

Triste, et tournant au ciel votre noire prunelle :

- « Hélas ! non, il n'est point ici bas de mortelle
» Qui se puisse avouer plus heureuse que moi ;
» Mais à certains momens, et sans savoir pourquoi,
» Il me prend des accès de soupirs et de larmes ;
» Et plus autour de moi la vie épand ses charmes,
» Et plus le monde est beau, plus le feuillage vert,
» Plus le ciel bleu, l'air pur, le pré de fleurs couvert,
» Plus mon époux aimant comme au premier bel âge,
» Plus mes enfans joyeux et courant sous l'ombrage,
» Plus la brise légère et n'osant soupirer,
» Plus aussi je me sens ce besoin de pleurer. »

C'est que même au-delà des bonheurs qu'on envie
Il reste à désirer dans la plus belle vie ;
C'est qu'ailleurs et plus loin notre but est marqué ;

Qu'à le chercher plus bas on l'a toujours manqué ;
 C'est qu'ombrage , verdure et fleurs , tout cela tombe ,
 Renaît , meurt pour renaître enfin sur une tombe ;
 C'est qu'après bien des jours , bien des ans révolus ,
 Ce ciel restera bleu quand nous ne serons plus ,
 Que ces enfans , objets de si chères tendresses ,
 En vivant oublieront vos pleurs et vos carcasses ;
 Que toute joie est sombre à qui veut la sonder ,
 Et qu'aux plus clairs endroits , et pour trop regarder
 Le lac d'argent , paisible , au cours insaisissable ,
 On découvre sous l'eau de la boue et du sable .

Mais comme au lac profond et sur son limon noir
 Le ciel se réfléchit , vaste et charmant à voir ,
 Et , déroulant d'en haut la splendeur de ses voiles ,
 Pour décorer l'abîme , y sème les étoiles ,
 Tel dans ce fond obscur de notre humble destin
 Se révèle l'espoir de l'éternel matin ;
 Et quand sous l'œil de Dieu l'on s'est mis de bonne heure ,
 Quand on s'est fait une âme où la vertu demeure ;
 Quand , morts entre nos bras , les parens révérens
 Tout bas nous ont bénis avec des mots sacrés ;
 Quand nos enfans , nourris d'une douceur austère ,

N.

4929

Lizana

Continueront le bien après nous sur la terre ,
Quand un chaste devoir a réglé tous nos pas ,
Alors on peut encore être heureux ici bas ;
Aux instants de tristesse on peut d'un œil plus ferme
Envisager la vie et ses biens et leur terme ,
Et ce grave penser , qui ramène au Seigneur ,
Soutient l'ame et console au milieu du bonheur.

SAINTE-BEUVE.



Mateo Falcone.

MOEURS DE LA CORSE.

En sortant de Porto-Vecchio, et se dirigeant vers l'intérieur de l'île, on voit le terrain s'élever assez rapidement, et après trois heures de marche par des sentiers tortueux, obstrués par de gros quartiers de rocs, et quelquefois coupés par des ravins, on se trouve sur le bord d'un *mâquis* très étendu : c'est la patrie des bergers corses, et de quiconque s'est brouillé avec la justice. Il faut savoir que le laboureur corse, pour s'épargner la peine de fumer son champ, met le feu à une certaine étendue de bois : tant pis si la flamme se répand plus loin que besoin n'est ; arrive que pourra : on est sûr d'avoir une bonne récolte en semant sur cette terre fertilisée par les cendres des arbres qu'elle portait. Les épis enlevés (car on laisse la paille, qui donnerait de la peine à recueillir), les racines qui sont restées en terre, sans se consumer, poussent au printemps suivant des cépées très épaisses qui, en peu d'années, parviennent à une hauteur de sept ou huit pieds.

C'est cette manière de taillis fourré qu'on nomme le *mâquis*. Différentes espèces d'arbres et d'arbrisseaux le composent, mêlés et confondus comme il plaît à Dieu. Ce n'est que la hache à la main que l'homme s'y ouvrirait un passage, et l'on voit des *mâquis* si épais et si touffus que les mouflons eux-mêmes ne peuvent y pénétrer.

Si vous avez tué un homme, allez dans le *mâquis* de Porto-Vecchio, et vous y vivrez en sûreté, avec un bon fusil, de la poudre et des balles; n'oubliez pas un manteau brun garni d'un capuchon (1), qui sert de couverture et de matelas. Les bergers vous vendront du lait et du fromage, et vous n'aurez rien à craindre de la justice ou des parents du mort, si ce n'est quand il vous faudra descendre à la ville pour y renouveler vos munitions.

Mateo Falcone, quand j'étais en Corse en 18— avait sa maison à une demi-lieue de ce *mâquis*. C'était un homme assez riche pour le pays, vivait noblement, c'est-à-dire sans rien faire, du produit de ses troupeaux que des bergers, espèces de nomades, menaient paître çà et là sur les montagnes. Lorsque je le vis, deux années après l'événement que je vais raconter, il me parut âgé de cinquante ans tout au plus. Figurez-vous un homme robuste

(1) *Ruppa*.

mais petit, avec des cheveux crépus, noirs comme le jais, un nez aquilin, les lèvres minces, les yeux grands et vifs, et un teint couleur de revers de bottes. Son habileté au tir du fusil passait pour extraordinaire, même dans son pays, où il y a tant de bons tireurs. Par exemple, Mateo n'aurait jamais tiré sur un mouflon avec des chevrotines, mais à cent vingt pas il l'abattait d'une balle dans la tête ou dans l'épaule à son choix. La nuit, il se servait de ses armes aussi facilement que le jour, et l'on m'a cité de lui ce trait d'adresse, qui paraîtra peut-être incroyable à qui n'a pas voyagé en Corse. A quatre-vingts pas on plaçait une chandelle allumée derrière un transparent de papier, large comme une assiette. Il mettait en joue, puis on éteignait la chandelle, et au bout d'une minute, dans l'obscurité la plus complète, il tirait et perçait le transparent trois fois sur quatre.

Avec un mérite aussi transcendant, Mateo Falcone s'était attiré une grande réputation. Il passait pour aussi bon ami que dangereux ennemi : d'ailleurs serviable et aumônier, il vivait en paix avec tout le monde dans le district de Porto-Vecchio. Mais on contait de lui qu'à Corte, où il avait pris femme, il s'était débarrassé fort vigoureusement d'un rival qui passait pour aussi redoutable en guerre qu'en amour : du moins on attribuait à Mateo certain coup de fu-

sil qui surprit ce rival comme il était à se raser devant un petit miroir pendu à sa fenêtre. L'affaire assoupie, Mateo se maria. Sa femme Giuseppa lui avait donné d'abord trois filles (dont il enrageait), et enfin un fils, qu'il nomma Fortunato : c'était l'espoir de sa famille, l'héritier du nom. Les filles étaient bien mariées : leur père pouvait compter au besoin sur les poignards et les escopettes de ses gendres. Le fils n'avait que dix ans, mais il annonçait déjà d'heureuses dispositions.

Un certain jour d'automne, Mateo sortit de bonne heure avec sa femme, pour aller visiter un de ses troupeaux dans une clairière du mâquis. Le petit Fortunato voulait l'accompagner, mais la clairière était trop loin; d'ailleurs il fallait bien que quelqu'un restât pour garder la maison; le père refusa donc : on verra s'il n'eut pas lieu de s'en repentir.

Il était absent depuis plusieurs heures, et le petit Fortunato était tranquillement étendu au soleil, regardant les montagnes bleues, et pensant que le dimanche prochain il irait dîner à la ville, chez son oncle le *caporale* (1), quand il fut soudainement in-

(1) On appelle ainsi un homme qui, par ses propriétés, ses alliances et sa clientèle, exerce une influence et une sorte de magistrature effective sur une *Pieva* ou un canton. Les Corses se divisent, par une ancienne habitude, en cinq castes, savoir : les *gentilshommes* (dont les uns sont *mia-*

terrompu dans ses méditations par l'explosion d'une arme à feu. Il se leva et se tourna du côté de la plaine d'où partait ce bruit. D'autres coups de fusil succédèrent, tirés à intervalles inégaux, et toujours de plus en plus rapprochés; enfin, dans le sentier qui menait de la plaine à la maison de Mateo, parut un homme, coiffé d'un bonnet pointu comme en portent les montagnards, barbu, couvert de hail- lons, et se traînant avec peine en s'appuyant sur son fusil. Il venait de recevoir un coup de feu dans la cuisse.

Cet homme était un proscrit, qui, étant parti de nuit pour aller acheter de la poudre à la ville, était tombé en route dans une embuscade de voltigeurs corses (1). Après une vigoureuse défense, il était par- venu à faire sa retraite, vivement poursuivi et tir- raillant de rocher en rocher. Mais il avait peu d'a- vance sur les soldats, et sa blessure le mettait hors d'état de gagner le mâquis avant d'être rejoint.

Il s'approcha de Fortunato, et lui dit :

— Tu es le fils de Mateo Falcone?

gnifiques, les autres *signori*), les *caporali*, les *citoyens*, les *plébéiens*, et les *étrangers*.

(1) C'est un corps levé depuis peu d'années par le gou- vernement, et qui sert concurremment avec la gendarmerie au maintien de la police.

— Oui.

— Moi, je suis Gianetto Sanpiero. Je suis poursuivi par les collets jaunes (1). Cache-moi, car je ne puis aller plus loin.

— Et que dira mon père, si je te cache sans sa permission ?

— Il dira que tu as bien fait.

— Qui sait ?

— Cache-moi vite. Ils viennent.

— Attends que mon père soit revenu.

— Que j'attende ! malédiction ! Ils seront ici dans cinq minutes. Allons ! cache-moi, ou je te tue.

Fortunato lui répondit avec le plus grand sang-froid :

— Ton fusil est déchargé, et il n'y a plus de cartouches dans ta giberne.

— J'ai mon stylet.

— Mais courras-tu aussi vite que moi ? — Il fit un saut, et se mit hors d'atteinte.

— Tu n'es pas le fils de Mateo Falcone ! Me laisseras-tu donc arrêter devant ta maison !

L'enfant parut touché.

— Que me donneras-tu si je te cache, dit-il en se rapprochant ?

(1) L'uniforme des voltigeurs est un habit brun avec un collet jaune.

Le proscrit fouilla dans une poche de cuir qui pendait à sa ceinture, et il en tira une pièce de cinq francs, qu'il avait réservée sans doute pour acheter de la poudre. Fortunato sourit à la vue de la pièce d'argent, il s'en saisit, et dit à Gianetto : Ne crains rien.

Aussitôt il fit un grand trou dans un tas de foin placé auprès de la maison. Gianetto s'y blottit, et l'enfant le recouvrit de manière à lui laisser un peu d'air pour respirer, sans qu'il fût possible cependant de soupçonner que ce foin cachât un homme. Il s'avisa, de plus, d'une finesse de sauvage assez ingénieuse. Il alla prendre une chatte et ses petits, et les établit sur le tas de foin, pour faire croire qu'il n'avait pas été remué depuis peu. Ensuite, remarquant des traces de sang sur le sentier près de la maison, il les couvrit de poussière avec soin, et, cela fait, il se recoucha au soleil avec la plus grande tranquillité.

Quelques minutes après, six hommes en uniformes bruns à collets jaunes, et commandés par un adjudant, étaient devant la porte de Mateo. Cet adjudant était quelque peu parent de Falcone (on sait qu'en Corse on suit les degrés de parenté beaucoup plus loin qu'ailleurs). Il se nommait Tiodoro Gamba : c'était un homme actif, fort redouté des proscrits dont il avait déjà traqué plusieurs.

— Bonjour, petit cousin, dit-il à Fortunato en l'abordant, comme te voilà grandi! — As-tu vu passer un homme tout à l'heure?

— Oh! je ne suis pas encore si grand que vous, mon cousin, répondit l'enfant d'un air niais.

— Cela viendra. Mais n'as-tu pas vu passer un homme, dis-moi?

— Si j'ai vu passer un homme?

— Oui, un homme avec un bonnet pointu de peau de chèvre, et une veste brodée de rouge et de jaune.

— Un homme avec un bonnet pointu, et une veste brodée de rouge et de jaune?

— Oui, réponds vite, et ne répète pas mes questions.

— Ce matin, monsieur le curé est passé devant notre porte sur son cheval Piero. Il m'a demandé comment papa se portait, et je lui ai répondu....

— Ah! petit drôle, tu fais le malin! Dis-moi vite par où est passé Gianetto, car c'est lui que nous cherchons; et, j'en suis certain, il a pris par ce sentier.

— Qui sait?

— Qui sait? C'est moi qui sais que tu l'as vu.

— Est-ce qu'on voit les passants quand on dort?

— Tu ne dormais pas, vaurien, les coups de fusils t'ont réveillé.

— Vous croyez donc, mon cousin, que vos fusils

font tant de bruit ? L'escopette de mon père en fait bien davantage.

— Que le diable te confonde ! maudit garnement ! Je suis bien sûr que tu as vu Gianetto. Peut-être même l'as-tu caché. Allons, camarades, entrez dans cette maison, et voyez si notre homme n'y est pas. Il n'allait plus que d'une patte, et il a trop de bon sens, le coquin, pour avoir cherché à gagner le mâquis en clopinant. D'ailleurs les traces de sang s'arrêtent ici.

— Et que dira papa ? demanda Fortunato en ricanant, que dira-t-il s'il sait qu'on est entré dans sa maison pendant qu'il était sorti ?

— Vaurien ! dit l'adjudant Gamba, en le prenant par l'oreille, sais-tu qu'il ne tient qu'à moi de te faire changer de note ? Peut-être qu'en te donnant une vingtaine de coups de plat de sabre, tu parleras enfin ?

Et Fortunato ricanait toujours.

— Mon père est Mateo Falcone ! dit-il avec emphase.

— Sais-tu bien, petit drôle, que je puis t'emmener à Corte ou à Bastia ? Je te ferai coucher dans un cachot, sur la paille, les fers aux pieds, et je te ferai guillotiner, si tu ne dis pas où est Gianetto Sanpiero.

L'enfant éclata de rire à cette ridicule menace. Il répéta : Mon père est Mateo Falcone !

MCD-2022-L5

— Adjudant, dit tout bas un des voltigeurs, ne nous brouillons pas avec Mateo.

Gamba paraissait évidemment embarrassé. Il causait à voix basse avec ses soldats qui avaient déjà visité toute la maison. Ce n'était pas une opération fort longue, car la cabane d'un Corse ne consiste qu'en une seule pièce carrée. L'ameublement se compose d'une table qui sert de lit, de bancs, de coffres et d'ustensiles de chasse ou de ménage. Cependant le petit Fortunato caressait sa chatte, et semblait jouir malignement de la confusion des voltigeurs et de son cousin.

Un soldat s'approcha du tas de foin. Il vit la chatte, et donna un coup de bayonnette dans le foin avec négligence, et haussant les épaules comme s'il sentait que sa précaution était ridicule. Rien ne remua; et le visage de l'enfant ne trahit pas la plus légère émotion.

L'adjudant et sa troupe se donnaient au diable; déjà ils regardaient sérieusement du côté de la plaine, comme disposés à s'en retourner par où ils étaient venus, quand leur chef, convaincu que les menaces ne produiraient aucune impression sur le fils de Falcone, voulut faire un dernier effort et tenter le pouvoir des caresses et des présents.

— Petit cousin, dit-il, tu me parais un gaillard bien éveillé! Tu iras loin. Mais tu joues un vilain

jeu avec moi, et, si je ne craignais de faire de la peine à mon cousin Mateo, le diable m'emporte si je ne t'emmènerais pas avec moi.

— Bah !

— Mais quand mon cousin sera revenu, je lui conterai l'affaire, et, pour ta peine d'avoir menti, il te donnera le fouet jusqu'au sang.

— Savoir !

— Tu verras... mais, tiens... sois brave garçon, et je te donnerai quelque chose.

— Moi, mon cousin, je vous donnerai un avis, c'est que si vous tardez davantage, Gianetto sera dans le mâquis ; et alors il faudra plus d'un luron comme vous pour aller l'y chercher.

L'adjutant tira de sa poche une montre d'argent qui valait bien six écus ; et, remarquant que les yeux du petit Fortunato étincelaient en la regardant, il lui dit en tenant la montre suspendue au bout de sa chaîne d'acier :

— Fripon ! tu voudrais bien avoir une montre comme celle-là suspendue à ton col, et tu te promènerais dans les rues de Porto-Vecchio, fier comme un paon ; et les gens te demanderaient : Quelle heure est-il ? et tu leur dirais : Regardez à ma montre.

— Quand je serai grand, mon oncle le *caporale* me donnera une montre.

— Oui ; mais le fils de ton oncle en a déjà une...

pas aussi belle que celle-ci, à la vérité... Cependant il est plus jeune que toi.

L'enfant soupira.

— Hé bien, la veux-tu cette montre, petit cousin?

Fortunato, lorgnant la montre du coin de l'œil, ressemblait à un chat à qui l'on présente un poulet tout entier. Comme il sent qu'on se moque de lui, il n'ose y porter la griffe, et de temps en temps il détourne les yeux, pour ne pas s'exposer à succomber à la tentation; mais il se lèche les babines à tout moment, et il a l'air de dire à son maître : Que votre plaisanterie est cruelle!

Cependant l'adjudant Gamba semblait de bonne foi en présentant sa montre. Fortunato n'avança pas la main; mais il lui dit avec un sourire amer : Pourquoi vous moquez-vous de moi (1)?

— Par Dieu, je ne me moque pas. Dis-moi seulement où est Gianetto, et cette montre est à toi.

Fortunato laissa échapper un sourire d'incrédulité; et, fixant ses yeux noirs sur ceux de l'adjudant, il s'efforçait d'y lire la foi qu'il devait avoir en ses paroles.

— Que je perde mon épaulette! s'écria l'adjudant, si je ne te donne pas la montre à cette condition! Les camarades sont témoins; et je ne puis m'en dédire.

(1) *Perche me c...?*

ant
in?
eil,
alet
ui,
s il
om-
out
Que
anne
pas
our-
ule-
.
lité;
, il
ses
ant,
Les
lire.



La tentation etait trop forte

Le bonhomme qui se batte avec le diable

pas aussi belle que celle-ci, à la vérité... Cependant il est plus jeune que toi.

L'enfant soupira.

— Hé bien, la veux-tu cette montre, petit cousin ?

Fortunato, lorgnant la montre du coin de l'œil, ressemblait à un chat à qui l'on présente un poulet tout entier. Comme il sent qu'on se moque de lui, il n'ose y porter la griffe, et de temps en temps il détourne les yeux, pour ne pas s'exposer à succomber à la tentation, mais il se lèche les babines à tout moment, et il a l'air de dire à son maître : Que vice pressante est cruelle !

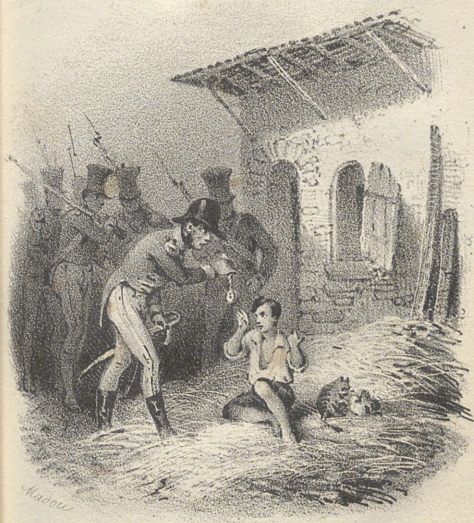
Dependant l'adjutant Gamba semblait de bonne foi en regardant la montre. Fortunato n'avança pas la main ; mais se fit un air avec un sourire amer : Pourquoi vous moquez-vous de moi (1) ?

— Par Dieu, je ne me moque pas. Dis-moi seulement où est Giuzetto, et cette montre est à toi.

Fortunato laissa échapper un sourire d'incrédulité ; et, fixant ses yeux non sur ceux de l'adjutant, il réfléchissait d'y lire de lui qu'il devait avoir en ses paroles.

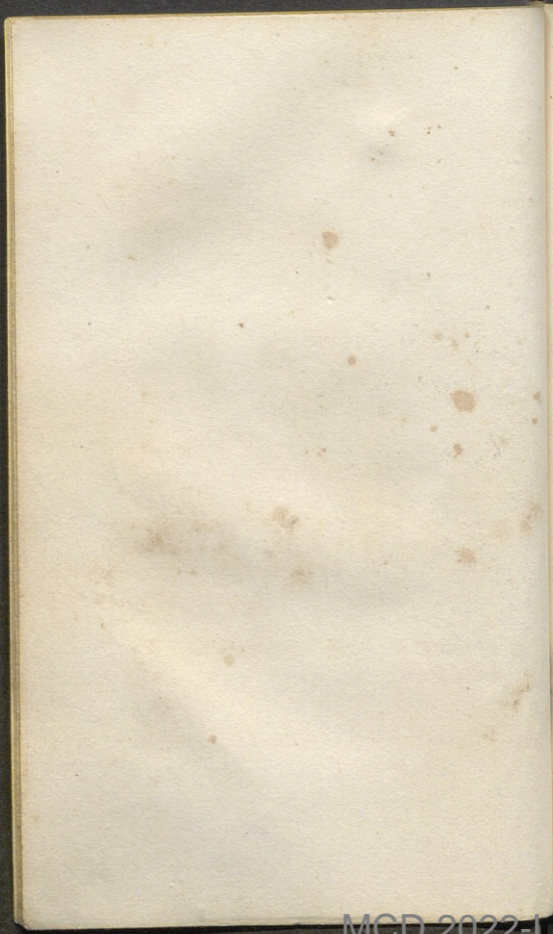
— Que je perde ma pauvre langue ! s'écria l'adjutant, si je ne te donne pas la montre à cette condition ! Les étoiles du ciel sont témoins ; et je ne puis m'en dédire.

(1) Perché me c'è?



La tentation était trop forte

Imp. par Denesme-Planchon, lith. de la Cour



f
c
P
a
l
t
s
c
l
c
l
t
c
i
a
s
l
c
l
s
c
r
t

En parlant ainsi, il approchait toujours la montre, tant, qu'elle touchait presque la joue pâle de l'enfant. Celui-ci montrait bien sur sa figure le combat que se livraient dans son ame la convoitise et le respect dû à l'hospitalité. Sa poitrine nue se soulevait avec force, et il semblait près d'étouffer. Cependant la montre oscillait, tournait, et quelquefois lui battait le bout du nez. Enfin, peu à peu sa main droite s'éleva vers la montre : le bout de ses doigts la toucha; et elle pesa tout entière dans sa main sans que l'adjudant lâchât pourtant le bout de la chaîne.... le cadran était azuré.... la boîte nouvellement fourbie... au soleil elle paraissait toute de feu... La tentation était trop forte.

Fortunato éleva aussi la main gauche, et indiqua du pouce, par dessus son épaule, le tas de foin auquel il était adossé. L'adjudant le comprit aussitôt. Il abandonna l'extrémité de la chaîne; Fortunato se sentit seul possesseur de la montre. Il se leva avec l'agilité d'un daim, et s'éloigna de dix pas du tas de foin, que les voltigeurs se mirent aussitôt à culbuter.

On ne tarda pas à voir le foin s'agiter, et un homme sanglant, le poignard à la main, en sortit : mais, comme il essayait de se lever en pieds, sa blessure refroidie ne lui permit plus de se tenir debout. Il tomba. L'adjudant se jeta sur lui, et lui arracha son

stylet. Aussitôt on le garrotta fortement, malgré sa résistance.

Gianetto, couché par terre, et lié comme un fagot, tourna la tête vers Fortunato, qui s'était rapproché. Fils de.....! lui dit-il, avec plus de mépris que de colère. L'enfant lui jeta la pièce d'argent qu'il en avait reçue, sentant qu'il avait cessé de la mériter; mais le proscrit n'eut pas l'air de faire attention à ce mouvement. Il dit avec beaucoup de sang-froid à l'adjutant : Mon cher Gamba, je ne puis marcher; vous allez être obligé de me porter à la ville.

— Tu courais tout à l'heure plus vite qu'un chevreuil, répartit le cruel vainqueur; mais sois tranquille : je suis si content de te tenir, que je te porterais une lieue sur mon dos sans être fatigué. Au reste, mon camarade, nous allons te faire une litière avec des branches et ta capote; et, à la ferme de Crespoli, nous trouverons des chevaux.

— Bien, dit le prisonnier, vous mettrez aussi un peu de paille sur votre litière, pour que je sois plus commodément.

Pendant que les voltigeurs s'occupaient, les uns à faire une espèce de brancard avec des branches de châtaigniers, les autres à panser la blessure de Gianetto, Mateo Falcone et sa femme parurent tout d'un coup au détour du sentier qui conduisait au mâquis.

La femme s'avancait courbée péniblement sous le poids d'un énorme sac de châtaignes, tandis que son mari se prélassait, ne portant qu'un fusil à la main et un autre en bandoulière; car il est indigne d'un homme de porter un autre fardeau que ses armes.

A la vue des soldats, la première pensée de Mateo fut qu'ils venaient pour l'arrêter. Mais pourquoi cette idée? Mateo avait-il donc quelques démêlés avec la justice? Non. Il jouissait d'une bonne réputation. C'était, comme on dit, *un particulier bien famé*; mais il était Corse et montagnard, et il n'y a point de Corse montagnard qui, en scrutant bien sa mémoire, n'y trouve quelque peccadille, telle que coups de fusil, coups de stylet et autres bagatelles. Mateo, plus qu'un autre, avait la conscience nette; car, depuis plus de dix ans, il n'avait dirigé son fusil contre un homme: mais toutefois il était prudent; et il se mit en posture de faire une belle défense, s'il en était besoin.

— Femme, dit-il à Giuseppa, mets bas ton sac, et tiens-toi prête. Elle obéit sur-le-champ. Il lui donna le fusil qu'il avait en bandoulière, et qui aurait pu le gêner. Il arma celui qu'il avait à la main, et il s'avança lentement vers sa maison, longeant les arbres qui bordaient le chemin, et prêt, à la moindre démonstration hostile, à se jeter derrière le plus gros tronc, d'où il aurait pu faire feu à couvert. Sa

femme marchait sur ses talons, tenant son fusil de rechange et sa giberne. L'emploi d'une bonne ménagère, en cas de combat, est de charger les armes de son mari.

D'un autre côté, l'adjudant était fort en peine, en voyant Mateo s'avancer ainsi, à pas comptés, le fusil en avant, et le doigt sur la détente. Si par hasard, pensa-t-il, Mateo se trouvait parent de Gianetto, ou s'il était son ami, et s'il voulait le défendre, les bourres de ses deux fusils arriveraient à deux d'entre nous, aussi sûr qu'une lettre à la poste; et s'il me visait nonobstant la parenté!...

Dans cette perplexité, il prit un parti fort courageux, ce fut de s'avancer seul vers Mateo, pour lui conter l'affaire, en l'abordant comme une vieille connaissance; mais le court intervalle qui le séparait de Mateo lui parut terriblement long.

— Holà! eh! mon vieux camarade, criait-il, comment cela va-t-il, mon brave? c'est moi, je suis Gamba, ton cousin.

Mateo, sans répondre un mot, s'était arrêté, et, à mesure que l'autre parlait, il relevait doucement le canon de son fusil, de sorte qu'il était dirigé vers le ciel au moment où l'adjudant le joignit.

— Bonjour, frère (1), dit l'adjudant en lui ten-

(1) *Buon giorno, fratello*, salut ordinaire des Corses.

dant la main. Il y a bien long-temps que je ne t'ai vu.

— Bonjour, frère.

— J'étais venu pour te dire bonjour en passant, et à ma cousine Pepa. Nous avons fait une longue traite aujourd'hui, mais il ne faut pas plaindre notre fatigue, car nous avons fait une fameuse prise. Nous venons d'empoigner Gianetto Sanpiero.

— Dieu soit loué ! s'écria Giuseppa. Il nous a volé une chèvre-laitière la semaine passée.

Ces mots réjouirent Gamba.

— Pauvre diable ! dit Mateo, il avait faim.

— Le drôle s'est défendu comme un lion, poursuivit l'adjudant un peu mortifié, il m'a tué un de mes voltigeurs, et, non content de cela, il a cassé le bras au caporal Chardon ; mais il n'y a pas grand mal, ce n'était qu'un Français..... Ensuite il s'était si bien caché que le diable ne l'aurait pu découvrir. Sans mon petit cousin Fortunato, je ne l'aurais jamais pu trouver.

— Fortunato ! s'écria Mateo.

— Fortunato ! répéta Giuseppa.

Oui, Gianetto s'était caché sous ce tas de foin là bas : mais mon petit cousin m'a montré la malice. Aussi je le dirai à son oncle le *caporale*, afin qu'il lui envoie un beau cadeau pour sa peine. Et son nom et le tien seront dans le rapport que j'enverrai à M. l'avocat-général.

— Malédiction ! dit tout bas Mateo.

Ils avaient rejoint le détachement. Gianetto était déjà couché sur la litière et prêt à partir. Quand il vit Mateo en la compagnie de Gamba, il sourit d'un sourire étrange ; puis, se tournant vers la porte de la maison, il cracha sur le seuil, en disant : Maison d'un traître !

Il n'y avait qu'un homme décidé à mourir, qui eût osé prononcer le mot de traître en l'appliquant à Falcone. Un bon coup de stylet, qui n'aurait pas eu besoin d'être répété, aurait immédiatement payé l'insulte. Cependant Mateo ne fit d'autre geste que celui de porter sa main à son front comme un homme accablé.

Fortunato était entré dans la maison en voyant arriver son père. Il reparut bientôt avec une jatte de lait, qu'il présenta les yeux baissés à Gianetto. — Loin de moi ! lui cria le proscrit d'une voix foudroyante ; puis, se tournant vers un des voltigeurs : Camarade, donne-moi à boire, dit-il. Le soldat remit sa gourde entre ses mains, et le bandit but l'eau que lui donnait un homme avec lequel il venait d'échanger des coups de fusil. Ensuite il demanda qu'on lui attachât les mains de manière qu'il les eût croisées sur sa poitrine, au lieu de les avoir liées derrière le dos. J'aime, disait-il, à être couché à mon aise. On s'empressa de le satisfaire, puis l'adju-

dant donna le signal du départ, dit adieu à Mateo qui ne lui répondit pas, et descendit au pas redoublé vers la plaine.

Il se passa près de dix minutes avant que Mateo ouvrit la bouche. L'enfant regardait d'un œil inquiet, tantôt sa mère et tantôt son père, qui, s'appuyant sur son fusil, le considérait avec une expression de colère concentrée.

— Tu commences bien ! dit enfin Mateo, d'une voix calme, mais effrayante pour qui connaissait l'homme.

— Mon père ! s'écria l'enfant en s'avançant les larmes aux yeux comme pour se jeter à ses genoux : mais Mateo lui cria : Arrière de moi ! et l'enfant s'arrêta et sanglota immobile à quelques pas de son père.

Giuseppa s'approcha. Elle venait d'apercevoir la chaîne de la montre dont un bout sortait de la chemise de Fortunato.

— Qui t'a donné cette montre ? demanda-t-elle d'un ton sévère.

— Mon cousin l'adjudant.

Falcone saisit la montre, et, la jetant avec force contre une pierre, il la mit en mille pièces.

— Femme, dit-il, cet enfant est-il de moi ?

Les joues brunes de Giuseppa devinrent d'un rouge de brique : — Que dis-tu, Mateo ? et sais-tu bien à qui tu parles ?

— Eh bien ! cet enfant est le premier de sa race qui ait fait une trahison.

Les sanglots et les hoquets de Fortunato redoublèrent, et Falcone tenait ses yeux de lynx toujours attachés sur lui. Enfin, il frappa la terre de la crosse de son fusil, puis le rejeta sur son épaule et reprit le chemin du mâquis, en criant à Fortunato de le suivre. L'enfant obéit.

Giuseppa courut après Mateo, et lui saisit le bras : C'est ton fils, lui dit-elle d'une voix tremblante, en attachant ses yeux noirs sur ceux de son mari, comme pour lire ce qui se passait dans son âme.

— Laisse-moi, répondit Mateo, je suis son père.

Giuseppa embrassa son fils, et rentra en pleurant dans sa cabane : elle se jeta à genoux devant une image de la Vierge et pria avec ferveur. Cependant Falcone marcha quelque deux cents pas dans le sentier, et ne s'arrêta que dans un petit ravin où il descendit. Il sonda la terre avec la crosse de son fusil, et la trouva molle et facile à creuser. L'endroit lui parut convenable pour son dessein.

— Fortunato, va auprès de cette grosse pierre.

L'enfant fit ce qu'il lui commandait, puis il s'agenouilla.

— Dis tes prières.

— Mon père, mon père, ne me tuez pas.

— Dis tes prières, répéta Mateo d'une voix terrible.

— L'enfant, tout en balbutiant et en sanglotant, récita le *Pater* et le *Credo*. Le père, d'une voix forte, répondait *Amen!* à la fin de chaque prière.

— Sont-ce là toutes les prières que tu sais?

— Mon père, je sais encore l'*Ave Maria*, et la litanie que ma tante m'a apprise.

— Elle est bien longue; n'importe.

L'enfant acheva la litanie d'une voix éteinte.

— As-tu fini?

Oh! mon père, grace! pardonnez-moi: je ne le ferai plus! Je prierai tant mon cousin le *caporale*, qu'on fera grace à Gianetto!

Il parlait encore; Mateo avait armé son fusil et le couchait en joue, en lui disant: Que Dieu te pardonne! L'enfant fit un effort désespéré pour se relever et embrasser les genoux de son père, mais il n'eut plus le temps. Mateo fit feu, et Fortunato tomba raide mort.

Sans jeter un coup d'œil sur le cadavre, Mateo reprit le chemin de sa maison pour aller chercher une bêche, afin d'enterrer son fils. Il avait fait à peine quelques pas, qu'il rencontra Giuseppa, qui accourait alarmée du coup de feu.

— Qu'as-tu fait! s'écria-t-elle.

— Justice.

— Où est-il?

— Dans le ravin. Je vais l'enterrer. Il est mort en chrétien. Je lui ferai chanter une messe. — Que l'on dise à mon gendre Tiodoro Bianchi qu'il vienne demeurer avec nous.

P. MÉRIMÉE.

La Femme à la mode.

FRAGMENT D'UNE COMÉDIE INÉDITE.

HORTENSE.

Oh! Dieu, qu'il est cruel, oh! qu'il est incommode
D'être ce qu'on appelle une femme à la mode!
Il m'a fallu danser tout la nuit. Pourquoi
Ces jeunes gens toujours s'adressent-ils à moi?
Quelques femmes pourtant à mes côtés assises
Comme moi paraissaient élégantes, bien mises;
Elles semblaient avoir un cœur pour s'élancer,
Avoir des yeux pour plaire, et des pieds pour danser....
Mais on les saluait en passant; et près d'elles
On venait m'engager à des danses nouvelles.
En vain je résistais; on me disait: « Allons,
» On voudrait vous avoir dans les quatre salons. »
Les noms des suppliants, mon importune gloire,
Fatiguaient à la fois mes pieds et ma mémoire;
Et d'une voix émue, à côté de mes sœurs,
J'ai, même avant minuit, refusé vingt danseurs.

Et ce matin il faut faire de la musique;
 Chanter les vers nouveaux d'un auteur romantique :
 Les vers sont jeunes, frais, même assez éclatants ;
 Mais l'auteur romantique a bientôt quarante ans.
 Son cœur bat en secret un peu pour la fortune ;
 Il est fort amoureux, mais c'est de la tribune ;
 Et la tribune, moi, je l'ai dans une horreur
 Qui passe toute idée!... Oh ! Dieu, quelle fureur !
 Et comme dans le cercle on s'anime, on s'enflamme !
 On dirait qu'il s'agit de l'honneur d'une femme...
 Eh bien ! non ; il s'agit de quelques électeurs.
 On brigue leur suffrage, ils ont pris nos flatteurs ;
 On parle de crédit, de commerce, de guerre ;
 Et de nous, hors du bal, on ne s'occupe guère.
 Les femmes aujourd'hui, dans un appartement,
 Ne sont qu'une parure et qu'un riche ornement,
 Comme ces beaux tissus qu'agite le zéphire,
 Ces frêles monuments d'émail ou de porphyre,
 Ces vases précieux, aux brillantes couleurs,
 Et qu'une main habile a couronnés de fleurs.

MARIE.

Oui, vous avez raison, nous sommes délaissées,
 Et du monde pour nous les fêtes sont passées ;
 Nul jeune audacieux ne tombe à nos genoux ;
 On reçoit vingt journaux et pas un billet doux.
 La politique, hélas ! usurpe, en ses conquêtes,
 Le droit que nous avons de déranger les têtes ;
 Les hommes, sous nos yeux, pour leurs bruyants débats,
 Forment un cercle noir où l'amour n'entre pas.

Mais ce n'est pas à vous, ma cousine, à vous plaindre ;
D'un pareil abandon vous n'avez rien à craindre :
La plus belle est jalouse ! Elle met tout son art
À copier un nœud, par vous fait au hasard.
Autour de vous toujours la foule se rassemble ;
On ne sait admirer que ce qui vous ressemble ;
Vous consacrez la mode, et vous fixez le goût :
Les femmes ne sont rien, mais une femme est tout !

Le comte J. DE RESSÉGUIER.

La Sœur de charité.

Quel titre charmant que celui de sœur de charité ! Si j'étais femme, je n'en voudrais pas d'autre ; à moins toutefois qu'un homme de génie, un Chateaubriant, un Byron, un Lamartine, voulût me donner le titre de son amie ; et encore j'hésiterais : car j'ignore s'il n'est pas plus beau d'aimer le malheur que d'être aimée de la gloire. Sœur ! c'est-à-dire, consolatrice, cœur tendre comme celui d'une mère, fidèle comme celui d'un ami, dévoué comme celui d'une amante, cœur jeune comme le vôtre, aimant comme vous aimez. La sœur ! oh ! le doux nom.

Charité ! expression inconnue aux hommes avant que Dieu eût parlé ; touchante image d'une pensée du ciel révélée à nos ames par le néologisme de l'Évangile. Charité veut dire amour : l'amour des pauvres, l'amour des êtres souffrants ; et puisque l'humanité tout entière n'est qu'une famille de douleurs, c'est l'amour du genre humain. Avoir de la charité, cela veut dire savoir aimer les pleurs comme on

aime les plaisirs et les fêtes, savoir consoler un fils
 qui n'a plus de père, savoir veiller près du lit in-
 fect d'un vieillard, savoir partager son pain avec les
 quatre enfants de cette femme qui meurt de misère,
 savoir aimer l'infortune comme on aime sa maîtresse,
 savoir entendre les injures de ceux auxquels on a
 rendu la vie, savoir dire à une jeune fille au déses-
 poir : « Viens, sèche tes larmes, pauvre enfant abu-
 » sée ; l'amour d'un homme t'a réduite à cette dou-
 » loureuse ignominie, que l'amour de Dieu te console ;
 » viens, et le fruit de ton crime ne sera qu'un ange de
 » plus dans le ciel. » Or, pour comprendre cet amour,
 il ne fallait rien moins que le cœur d'un dieu ou
 d'une femme, le cœur d'une sœur de charité.

Il y a peu de jours, j'allai faire une visite à une
 jeune femme que j'avais connue dans le monde,
 dont la noble famille est depuis long-temps en pos-
 session d'une brillante fortune, et qui, maintenant,
 sous le nom de sœur Saint-Augustin, remplit, dans
 une maison de la rue des Postes, les fonctions non
 moins pénibles qu'admirables de servante des pau-
 vres. Au moment où j'entrai dans sa chambre, sœur
 Saint-Augustin donnait audience à un ouvrier, en-
 core pâle et défait par les souffrances, qui la bénis-
 sait de tous les soins qu'elle avait eus pour lui pen-
 dant sa longue maladie. Il pleurait de gratitude, ce
 pauvre malade. La jeune sœur répondait à ses béné-

dictions avec une douce insouciance; l'air de son visage semblait dire : « Ce que j'ai fait pour vous, » je le fais pour tous , à tous les instants de ma vie. Et la pieuse mélancolie de sa voix témoignait qu'elle n'était pas guidée par un sentiment humain , mais qu'elle éprouvait de la satisfaction en espérance de la vie future. Je l'avoue , j'aurais voulu sentir dans ce cœur charitable un peu plus d'humanité. J'aurais voulu qu'elle aimât le bien pour le plaisir de l'avoir fait , les hommes pour eux-mêmes , et non pas seulement le bien et les hommes pour le ciel.

Toutefois , la sœur Saint-Augustin n'était pas de ce qu'on appelle la nation dévote; elle n'avait pas de messes une soif insatiable ; la tête ne lui tournait pas du curé de la paroisse , ni de M. Guillon , ni de M. de Marcathy : et , quand elle était bien fatiguée d'avoir descendu et monté les greniers , elle dormait même sans avoir entretenu son confesseur. C'était une femme ni laide ni jolie , mais dont la figure , enveloppée d'une longue coiffe blanche , était aimable par le sentiment qui l'animait. Dents blanches , régulières , bouche souriante , dont la franchise s'accordait harmonieusement avec des yeux , peu fendus , il est vrai , mais d'un bleu de ciel très pur. Des larges manches de sa robe d'étamine sortaient deux petites mains fatiguées et durcies par les travaux de la charité.

Toute joyeuse de me voir, la bonne sœur m'embrassa sans aucune affectation de femme, me fit assise auprès d'elle, et l'on se mit à causer avec une aisance, un mélange de gaieté et de réflexions sérieuses dont vous cherchiez en vain ailleurs le modèle. Combien de jeunes femmes, qui passent leur vie dans les bals et les fêtes, ne sont pas aussi gaies, aussi rieuses que l'était ma sœur de charité, préoccupée d'enfants et de vieillards à nourrir, de plaies à panser, de cadavres sans linceul qu'il fallait ensevelir!

A chaque instant notre conversation était interrompue par l'arrivée de quelques solliciteurs. L'un voulait du bouillon, l'autre quelque remède; celle-ci demandait un lit, celui-là de l'occupation, des vêtements, du pain; il y en avait même qui demandaient la prison.... Pauvres gens! Il faut dire aussi que parmi les pétitionnaires il se trouvait de mauvais drôles qui cherchaient à tromper la sœur, des paresseux, des joueurs, des ivrognes criant la faim avec une bouche toute flamboyante de liqueurs fortes. Je remarquai, entre autres, une petite fille qui mentait comme un journaliste.

Tout à l'admiration que m'inspirait cette femme héroïque, je ne pus cependant me défendre d'un sentiment de surprise à l'aspect des mille et un tableaux, plâtres, sculptures, tapisseries dont était encombrée la chambre de ma religieuse. Vous eus-

siez dit le grenier d'un antiquaire, ou bien encore la mascarade d'un Louvre, un Musée catholique grotesque. Que de gravures, de peintures, d'emblemes, de cadres noirs et dorés ! Voyez-vous ces fleurs de belle et bonne grosse toile de Hollande enduites de carmin ; comme elles se tiennent là , bien droites avec leur tige de laiton planté dans deux bûches de rées et tournées en forme de vases étrusques. Entre ces caricatures artificielles j'aperçois, couché sur un matelas de satin brodé d'argent, un enfant de cire rouge comme une cerise, les bras tendus, la tête ornée d'une gentille perruque de soie frisée à marteaux ; à côté de lui , un âne de cire étale ses longues oreilles classiques ; puis, de l'autre côté, rumine un bœuf de cire, immobile et sérieux comme un juge au tribunal. C'est la crèche de Bethléem, dit la scène. Le beau portrait de sainte Véronique dessiné avec des grains de verre bleu, rouge et jaune ! Qui donc a imaginé cette ingénieuse inutilité ? une religieuse cloîtrée sans doute ? N'est-ce pas elle aussi qui a composé cette croix bariolée, où mille losanges de papier qui se croisent rappellent l'idée profane de l'habit d'arlequin. Que de saints, de saintes, de bienheureux ! Que de cœurs enflammés et percés de pègnards ! Qu'est-ce donc encore que ce cœur qui porte une couronne de lys, et dans lequel s'enfoncent douze lames d'épée ? C'est le cœur de Notre-Dame

des-Douze-Douleurs. Saint Pierre avec sa barbe ; saint Antoine avec son cochon, notre patron ; saint Augustin, le cœur sur la main. Oh !... le diable ! oh ! qu'il est laid ! on dirait un censeur. Il y avait aussi, collées à la muraille, des inscriptions en gros caractères noirs sur des feuilles de papier rouge : *Éternité ! Pensez à l'enfer, pensez-y bien !* Comment, dis-je à la sœur Saint-Augustin, pouvez-vous conserver sans cesse devant vos yeux ces inscriptions effrayantes ? Bah ! répondit-elle gaiement, on n'y pense pas.

Après avoir admiré quelque temps ce visage où respirait un contentement si paisible : Vous que j'ai vue délicate à l'excès, lui dis-je, que le poids d'une feuille de rose accablait, à qui la visite d'un importun donnait de l'humeur pour toute une semaine, vous voilà maintenant satisfaite et riante dans votre solitude, au milieu des travaux les plus pénibles ; et, comme si ce n'était pas assez pour vous du triste spectacle qui vous attend près du lit des pauvres et dans leurs greniers, vous vous entourez encore d'images de mort, d'inscriptions lugubres ! En vérité, les femmes sont plus courageuses que nous.

La sœur me répondit : Nous avons chacun notre genre de supériorité ; votre imagination plus froide que la nôtre vous permet d'envisager les périls avec un calme dont nous ne serions pas capables, en sorte qu'à la guerre les hommes sont plus braves que les

femmes ne le pourraient être ; mais dans les hôpitaux nous sommes plus braves que vous : en un mot, les hommes ont plus de courage pour causer de la douleur, les femmes en ont plus pour la supporter et la guérir. Vous voyez, ajouta-t-elle avec un sourire de modestie, que je n'ai pas laissé ma vanité dans le château de mon père. Mais c'est que vraiment il y a bien peu d'hommes qui seraient en état de supporter l'existence de la plupart de nos sœurs. Tout est couleur de rose pour vous, mon jeune ami, qui ne connaissez de la vie que le parterre des Tuileries et les joues fraîches de ma cousine Clémence ; vous ne soupçonnez pas ce que peuvent être les repaires du faubourg Saint-Marceau, l'air méphitique du grenier d'un malade, le hideux aspect du vice et de la misère réunis. Tant qu'on ne connaît pas tout cela, il ne faut pas nous juger. Et puis, permettez-moi une dernière réflexion : ce sont les douleurs que l'on endure qui disposent à secourir la douleur des autres ; or, les femmes, aimantes et faibles qu'elles sont, souffrent plus que les maîtres insensibles auxquels elles sont soumises : voilà pourquoi elles ont le cœur plus tendre, voilà pourquoi elles ont plus que vous le courage de la charité. En parlant ainsi, la jeune sœur se leva, ouvrit la porte, et me prenant par le bras : C'est tout simplement, me dit-elle, pour vous mettre dehors ; non pas que je n'eusse un très grand

plaisir à causer plus long-temps avec mon bon ami d'enfance ; mais j'entends sonner onze heures, il faut que j'aille porter la soupe à *mes* prisonniers.

Nous nous séparons. Voyez , me disais-je en regagnant ma demeure , voyez que d'amour dans cette expression possessive , dans ce *mes* de la sœur des pauvres : *mes* prisonniers ! c'est-à-dire mes amis , mes enfans d'adoption. Le bon Henri ne s'exprimait pas mieux en parlant du peuple.

REGNIER DETOURBET.

La Mort du Bandit.

BALLADE.

Terracine.

Trente écus d'or aux brigadiers romains !
Il est tombé près des marais Pontins
Ce fier Memmo ; le voilà sans haleine ,
Pâle , immobile , adossé contre un chêne
Des Apennins.
La mort attend ; mais si la proie est belle ,
Pour la saisir il lui faut des efforts ,
Et l'ame est sourde à sa voix qui l'appelle.
Il faut du temps pour chasser d'un tel corps
L'ame rebelle.

Près d'un vieux mur , tombeau de Cicéron ,
Ils ont porté leur vaillant compagnon.
Car du Vésuve à la route Appienne
Il n'est villa , tombeau qui n'appartienne
À Cicéron.
Douze bandits dans ta demeure sombre ,
La torche en main , implorant le Seigneur
Pour ce bandit couché sur un décombre ,
O Tullius , ces hôtes font honneur
À ta grande ombre !

Penché sur lui, du front inanimé
L'un approchait le sapin enflammé.
Creusant la fosse et dévorant ses larmes,
L'autre disait : « De ses compagnons d'armes

» Il fut aimé.

» Un cardinal ne l'est pas davantage
» Par les neveux dont il meurt assisté.
» Qu'il était beau dans l'ardeur du pillage,
» L'homme de bien ! et que de probité
» Dans un partage !

» D'un buis sacré, chaque printemps nouveau,
» Pâque fleurie ombrageait son chapeau.

» Au coin d'un bois, jamais durant l'octave,

» Jamais à l'œuvre on n'aurait vu ce brave

» Sans son rameau.

» Prêtres, laïcs voyageaient à leur guise.

» Hors les Anglais, tous obtenaient merci ;

» Mais l'hérétique était de bonne prise.

» Fêtez donc Pâque, et pour mourir ainsi

» Servez l'Église ! »

Memmo s'agite ; il vous parle : écoutez !...
Sa voix s'éteint ; ses bras ensanglantés,
Ses larges mains cherchent sous la bruyère
Un vieux mousquet couché dans la poussière,
A ses côtés.

C'est son ami, son défenseur fidèle.

Il le regarde, et prêt à défaillir,

Sur sa détente à ses efforts rebelle

Son doigt glacé se courbe, et fait jaillir

Une étincelle.

« Bien ! bien ! dit-il, tu reconnais celui
» Qui fut ton maître... adieu, c'est fait de lui !
» Humide encor du sang de ma blessure,
» Pour me venger, dans une main plus sûre
» Passe aujourd'hui.
» Ce Gaëtan, qui m'est venu surprendre,
» Tu me le dois : feu sur mon meurtrier !
» Dans cette fosse, où mon corps va descendre,
» Avant trois jours il faut me l'envoyer ;
» Je vais l'attendre. »

Un moine alors, l'air doux et l'œil fervent,
Suivait sa route, et marchait en rêvant
Au saint emploi des dons que les fidèles
Avaient remis dans ses mains paternelles,
Pour son couvent.

Avec respect on s'incline, on l'arrête.
Il s'approcha, guidé par un bandit,
Sans résister, sans relever la tête,
Et pas à pas, de peur qu'on n'entendit
Sonner sa quête.

Il fit tout bas plus d'un acte de foi :
On pense à Dieu quand on tremble pour soi.
Memmo lui dit : « Votre heure est arrivée,
» Si par vos soins mon ame n'est sauvée :
» Confessez-moi.
» Là haut, mon père, il faut que je réponde
» De bien du sang répandu sans remords. »
Humble, et saisi d'une terreur profonde,
Le prêtre dit : « Mon fils, qui n'a ses torts
» Dans ce bas monde ? »

A chaque meurtre , avec recueillement
Tous les bandits se signaient tristement.

Memmo reprit : « Au nom de la Madone ,

» Et du Sauveur , voici ce que je donne

» Par testament :

» A mon Adda , qui pour moi fut si tendre ,

» Tous mes bijoux ; ma croix d'or au saint lieu ;

» Cette arme à toi , pour réjouir ma cendre ;

» Ma bourse au prêtre ; enfin mon ame à Dieu ,

» S'il veut la prendre. »

Force fut bien au prêtre épouvanté

De le bénir , quand il eut accepté.

Adda survient , et son fils avec elle.

Dans ses yeux noirs , où l'éclair étincelle ,

Que de fierté !

« Mort ! mort ! dit-elle , amis , du moins j'espère

» Que le vainqueur ne l'a pas vu fuyant ?

» Non , cria-t-il , se dressant de colère... »

Et pour l'enfant , il pleurait , en voyant

Pleurer sa mère.

Memmo touchait à son dernier moment ,

Et son Adda lui parlait doucement ,

Puis l'embrassait , puis de ses tresses blondes

Elle essayait les blessures profondes

De son amant.

Lui , sur un bras se relève et soupire.

Ses dents déjà , malgré lui se heurtant ,

Par un bruit sourd trahissaient son martyre.

Penché sur elle , il lui sourit pourtant ;

Mais quel sourire !...

« Adieu, dit-il, adieu; séparons-nous,
» Comme le soir d'un jour de rendez-vous.
» Te souvient-il, ô ma belle compagne,
» De ce baiser donné sur la montagne
» Par ton époux ?
» Baiser d'amour, baiser de fiançailles !
» Il fut plus doux, plus ardent qu'aujourd'hui,
» Quand j'étouffai tes cris dans les broussailles.
» Un seul encor!... mais glacé... c'est celui
» Des funérailles !

» Adda, ma veuve, il te faut un soutien :
» Choisis un brave, et tous deux aimez bien
» Ce pauvre enfant qui me regarde et pleure.
» Ainsi que moi, prends soin qu'il vive et meure
» En bon chrétien.
» Treize ans venus, au maître-autel du temple
» Qu'il communique, et dès le lendemain
» Tu lui diras : Ton père te contemple ;
» Ici sa tombe, et là le grand chemin :
» Suis son exemple!... »

Lors commença le bandit pâissant
A se rouler dans les flots de son sang.
C'était pitié que de voir sa souffrance !
Ave! dit-il : *Amen!* dit l'assistance,
En gémissant.

Sa tête enfin retombe appesantie.
Salves d'adieu, retentissent dans l'air,
Couvrez la voix de son enfant qui crie ;
Tonnez, mousquets!... pour le ciel ou l'enfer
L'ame est partie.

C. DELAVIGNE.

Lettre inédite

DE MADAME DE STAEL A TALMA.

Lyon, 5 juillet.

Les Templiers sont traduits en espagnol, et se jouent à Madrid. Vous êtes parti hier, mon cher Oreste, et vous avez vu combien cette séparation m'a fait de peine ; ce sentiment ne me quittera pas de long-temps, car l'admiration que vous inspirez ne peut s'effacer. Vous êtes, dans votre carrière, unique au monde, et nul avant vous n'avait atteint ce degré de perfection où l'art se combine avec l'inspiration, la réflexion avec l'involontaire, et le génie avec la raison. Vous m'avez fait un mal, celui de me faire sentir plus amèrement mon exil, et j'ai reconnu plus que jamais la puissance de l'empereur, puisque, indépendamment de cette petite Europe, il dispose par vous du monde idéal de la poésie. A peine étiez-vous parti, que le sénateur Roederer est arrivé chez moi, venant d'Espagne, pour aller à Strasbourg.

Nous avons causé trois heures, et nous avons souvent mêlé votre nom à tous les intérêts de ce monde. Il était dimanche à *Hamlet*, et vous l'avez ravi. Nous avons disputé sur le mérite de la pièce en elle-même, et il m'a paru très orthodoxe; il prétend que l'empereur l'est aussi. Je lui ai développé mon idée sur votre jeu, sur cette réunion étonnante de la régularité française et de l'énergie étrangère : il a prétendu qu'il y avait des pièces classiques françaises où vous n'excelliez pas encore, et quand j'ai demandé dans lesquelles, il n'a pu m'en nommer. Mais il faut qu'à Paris vous jouiez *Tancrède* et *Orosmane* à ravir : vous le pouvez si vous le voulez. Il faut prendre ces deux rôles dans le naturel, ils en sont tous les deux susceptibles; et comme on est accoutumé à une sorte d'étiquette dans la manière de les jouer, la vérité profonde en fera de nouveaux rôles. Mais je ne devrais pas m'aviser de vous dire ce que vous savez mille fois mieux que moi. Il est vrai pourtant que je mets à votre réputation un intérêt personnel. Il faut que vous écriviez; il faut que vous soyez aussi maître de la pensée que du sentiment : vous le pouvez si vous le voulez. J'ai vu madame Talma après votre dernière visite; sa grace pour moi m'a profondément touchée. Dites-le lui, je vous prie; c'est une personne digne de vous, et je crois la louer beaucoup en disant cela. Quand vous reverrai-je tous les deux?

Ah ! cette question me serre le cœur , et je ne puis me la faire sans une émotion douloureuse. *God bless you and me also.* Je vais écrire sur l'art dramatique, et la moitié de mes idées me viendront de vous. Adrien de Montmorency, qui est le souverain juge de tout ce qui tient au bon goût et à la noblesse des manières, dit que madame Talma et vous êtes parfaits aussi dans ce genre. Toute ma société vous est attachée à tous les deux.

On raconte mes hymnes sur votre talent par la ville, et Camille m'en a raconté à moi-même que j'ai trouvés pindariques. Mais je ne suis pas Corinne pour rien, et il faut me pardonner l'expression de ce que j'éprouve. Le directeur de spectacle est venu me voir après votre départ pour me parler de vous ; je lui ai su gré de si bien s'adresser. Sa conversation était comique, mais je n'étais pas en train d'en rire, et j'ai laissé passer tout ce qu'il a bien voulu dire pour me donner bonne opinion de lui. Ainsi tout s'agite pour réussir ; il n'y a que le génie qui triomphe presque à son insu, ainsi vous êtes. Adieu, écrivez-moi quelques lignes sur votre santé, vos succès et la probabilité de nous revoir. Mon adresse, à Coppet (Suisse). Adieu, adieu, mille tendres compliments à madame Talma.

Je pars dans une heure.

NECKER DE STAEL-HOLSTEIN.

Le Pêcheur

DE

SORRENTE.

Sorrente, doux rivage
Espoir des matelots,
Les parfums de ta plage
Nous guident sur les flots.
Consultez les étoiles,
Vous qu'attend le danger,
Moi je guide mes voiles
Où fleurit l'oranger.

Ici mon toit de chaume
A pour moi plus d'attraits
Que le superbe dôme
Du plus riche palais.
Pour la fleur du courage,
Va combattre, guerrier,
Ma cabane s'ombrage
D'un paisible laurier.

Que Nisida m'enchanté !
Qu'elle est blanche sa main !
Que sa voix est touchante
Quand elle dit : Demain !
Chacun cherche à lui plaire ,
Moi seul suis écouté ;
Tous craignent sa colère ,
Je ris de sa fierté.

Les filles de Sorrente
Imitent ses atours ,
Son corsage amarante
Aux lacets de velours.
Les bandeaux d'une reine
Sont bien moins enviés
Que les nattes d'ébène
Qui tombent à ses pieds.

L'éclat d'une couronne
Tenterait moins mes vœux
Que bouton d'anémone
Caché dans ses cheveux.
Tous ces mets qu'on arrange
Pour la table des rois ,
Valent-ils une orange
Que partagent ses doigts ?

Rien ne me fait envie ,
Tout rajeunit mon cœur ,
Et j'ai fait de la vie
Un long jour de bonheur.

Jamais je ne prolonge
 Les heures du sommeil,
 Il n'est point d'heureux songe
 Qui vaille mon réveil.

Je prie! et Dieu m'envoie
 Ce que j'ai désiré,
 Et c'est encor de joie
 Qu'un seul jour j'ai pleuré.
 Ah! si Dieu que j'adore
 Au ciel m'a destiné,
 J'y veux choisir encore
 Tout ce qu'il m'a donné!

DELPHINE GAY.

Anecdote

DE L'HIVER DERNIER.

On disait autrefois : *il faut souffrir pour être belle* ; maintenant on dit : *il faut mourir pour être élégante* ; et cet arrêt barbare rendu par la mode, seule puissance dont le despotisme n'ait rien à craindre du progrès des lumières, frappe chaque jour nos plus jolies femmes sans révolter le peuple d'adorateurs qui les entoure. Cependant chacun de ces galants chevaliers serait fier d'exposer sa vie pour la femme qu'il aime, pour lui sauver le moindre danger, et pas un ne s'aperçoit de celui qu'elle brave à tout moment pour lui plaire. Que de fois, inquiet de la pâleur, de l'altération qui attristait le plus charmant visage, il a mis sur le compte d'un soupçon jaloux, d'un remords vertueux, le malaise causé par un corset trop serré, ou par le frisson qui provient tout naturellement d'avoir, lorsqu'il gèle, les pieds à peu près nus, les bras recouverts d'une

simple gaze, la poitrine, les épaules d'autant plus exposées au froid que le cou en est défendu par un triple tour de fourrure! Ce costume, tout au plus supportable dans ces réunions imitées de l'anglais, qu'on appelle *routs*, où les bougies s'éteignent faute d'air, devient pernicieux dans les salons où on peut circuler, et mortel dans les salles de spectacle, où l'économie des entrepreneurs maintient la température à un degré tel qu'on sent une impression de chaleur en remontant dans sa voiture.

Mais prétendre effrayer une jeune femme sur les dangers attachés à la mode, c'est vouloir intimider un officier français par le récit des périls de la guerre, et je n'aurai pas la folie de le tenter. Si, dans le combat qui se livre tous les soirs entre leur santé et leur toilette, il n'y allait pour les femmes que de la vie; heureusement pour ma cause leur fraîcheur y est intéressée, et je m'engage même à prouver que leur beauté perd plus qu'elle ne gagne à la torture qu'elles s'imposent. Ces longues tailles minces, dont l'avantage est de faire ressortir brusquement les hanches, et d'interrompre la ligne gracieuse tant admirée dans les modèles antiques, ne font pas seulement le désespoir des artistes, elles en causent souvent de plus cruels dans les familles; et sans nommer ici les jeunes femmes dont la perte récente pourrait donner à mes avis toute l'autorité d'un présage, je me borne à ra-

conter un fait qui convertira peut-être mieux nos fanatiques de la mode que tous les sermons maternels.

Il y a près de six mois, c'était dans une de ces soirées intimes où j'ai souvent le bonheur de réunir un petit nombre d'amis spirituels; l'un racontait gaiement la nouvelle dû jour, qu'un autre commentait avec tout le sérieux d'un esprit profond; on discutait sans amertume, on se flattait en se contrariant, et des questions les plus graves on passait aux malignités qui font rire; enfin, l'on causait, en dépit de l'usage qui fait de la conversation un morceau d'ensemble, où chacun chante sa partie sans écouter celle des autres.

La porte s'ouvre; on annonce Mme la comtesse de V*** et sa fille. Lorsqu'une visite tombe, pour ainsi dire, au milieu d'un petit cercle de gens qui s'amuse, on lui cache mal le dépit qu'on éprouve de voir une causerie piquante remplacée par des politesses d'usage. Dans ce cas, il est rare qu'on ne laisse pas sans pitié à la maîtresse de la maison tout le fardeau de la visite, à moins qu'elle n'ait de grands moyens de fixer l'attention générale. D'abord chacun s'éloigna de moi, comme pour céder la place aux nouvelles venues; mais le désir de prendre part à la gaieté piquante de Mme V***, et d'admirer de plus près la beauté de sa fille, ramena bientôt les désert-

teurs. Les entretiens entamés ou continués pendant les commencemens de la visite furent interrompus par des exclamations flatteuses qui, bien que faites à voix basse, n'en étaient pas moins entendues par Mme de V***, et lui causaient de ces ravissements d'amour-propre seuls connus d'une mère.

Clothilde venait d'atteindre à sa dix-septième année; sa mère la conduisait pour la première fois dans le monde, et elle voulait me la montrer dans tout l'éclat de sa nouvelle parure. C'était, disait-elle, pour me consulter sur sa mise; cet hommage rendu à mon élégance passée aurait dû m'interdire toute critique, mais la franchise l'emporta, et après avoir vanté la noble simplicité de la robe de Clothilde, et le choix des fleurs qui formaient une harmonie parfaite entre le coloris de son teint et ses cheveux dorés, j'osai dire que je n'approuvais point l'énormité de ces manches qui exagèrent tellement la largeur des épaules et la finesse de la taille, qu'une paire de ciseaux fermés en est une image frappante. On rit de ma comparaison burlesque, et le jeune comte de B*** se récria plus que tout autre contre mon injustice sur les modes nouvelles. Il plaida avec tant d'éloquence pour les tailles fines, en regardant celle de Mlle de V***, que je fus condamnée sur ce point à l'unanimité : on m'accorda bien que les manches de jour étaient ridicules et les chapeaux insociables,

surtout aux spectacles où ils ferment tout accès aux regards des hommes assez dévoués pour se résigner à *entendre* un ballet à l'Opéra. Mais on décida que la plus jolie taille était celle de Mlle de V***, que la mode qui permettait de la montrer dans toute son élégance était du meilleur goût, et qu'il ne pourrait y avoir le moindre inconvénient d'être aussi ravissante.

Celui qui décidait ainsi était beau, jeune et spirituel; il devait avoir raison aux yeux de Clothilde. Je m'en affligeai, car il n'y a rien à opposer aux avis des gens qui plaisent. C'est pour cela qu'ils devraient les donner moins légèrement; mais ces charmans despotes, comme tous les autres, lancent des arrêts dont ils ignorent la cruauté.

Lorsque Mme de V*** nous eut quittés pour se rendre au bal, je dis au jeune Alfred : « Vous croyez avoir fait merveille avec vos flatteries sur la taille de Clothilde ! Eh bien ! moi je les regarde comme autant d'insinuations perfides, je dis plus, de tentatives d'assassinat. » Ici je fus interrompue par un chœur d'indignation; on se révolta contre mon accusation criminelle, sans me permettre d'expliquer sur quoi je la fondais; ma colère était ridicule, on s'en fit un droit pour se moquer de ma raison; mais, tout en riant moi-même des plaisanteries dont on m'accablait, je les fis cesser en disant : « Puissé-je ne pas mieux prédire que vous ne jugez tous ! »

Trois mois après cette visite je rencontraï aux Tuileries le comte de B***; sa tristesse me frappa; il revenait de Bade. Je lui demandai si les eaux lui avaient fait du mal. « Non pas à moi, répondit-il; mais votre amie, Mme de V***, devrait cesser de les faire prendre à sa fille, car elles lui sont certainement contraires. — Quoi! m'écriai-je, Clothilde serait malade? je viens de recevoir une lettre de sa mère qui ne m'en dit rien. — Hélas! madame, reprit Alfred, les larmes aux yeux, je ne comprends pas comment tous ceux qui l'entourent peuvent l'aveugler ainsi sur son état de souffrance. On la voit à toutes les fêtes sans remarquer sa pâleur, le dépérissement de sa personne; cependant il est visible qu'elle se meurt. Frappé d'une idée dont vous avez effrayé mon esprit, j'en ai fait part à une amie de Mme de V***, qui sans doute aura mal interprété ma crainte; car j'ai su depuis qu'on m'avait accusé d'avoir voulu jeter un ridicule sur le changement de Mlle de V***, d'avoir prétendu que sa coquetterie l'emportait sur l'intérêt de sa santé: ces méchants caquets m'ont éloigné de chez Mme de V***, et dès lors le séjour de Bade m'est devenu insupportable. »

Peu de jours après cet entretien je reçus un billet de Mme de V***, qui m'apprenait son retour à Paris, et le désir qu'elle avait de consulter un habile médecin sur les maux d'estomac qu'éprouvait sa fille.

Elle me pria de la diriger dans ce choix, et je n'hésitai pas à lui indiquer le docteur K***; son talent, sa science profonde suffisaient pour expliquer ma préférence. Mais, dans cette occasion, il fallait surtout un homme d'esprit, et j'avoue que cette seule considération me détermina en sa faveur.

Le jour même de l'arrivée de Mme de V*** je le menai chez elle. A peine eut-il considéré le visage de Clothilde et consulté son pouls, qu'il prit un air sérieux et dit : « Ceci demande les plus grands soins; il y a de la fièvre, l'estomac est dérangé, il faut l'astreindre à un régime sévère et garder le lit. — Ah! mon Dieu! garder le lit, s'écria Mme de V***, vous la trouvez donc bien mal? — Non pas précisément, reprit le docteur d'un ton d'autant plus inquietant qu'il semblait vouloir nous rassurer, mais cette précaution est nécessaire pour rétablir la transpiration. » Il ajouta d'autres raisons à celle-là, qui, exprimées dans le langage savant et n'étant point comprises, parurent excellentes.

La pauvre Clothilde l'écoutait avec étonnement; car, malgré l'excès de sa souffrance, elle ne pouvait croire au danger qui n'avait pas été aperçu de sa mère. Cependant, obligée de répondre au docteur, elle avoua que depuis un mois les plus légers aliments lui causaient des douleurs intolérables, elle ne se nourrissait plus que d'eau de gruau et de li-

monade. Le docteur démontra sans peine les accidents qui devaient naître d'un semblable régime. Il prononça les mots de fièvre gastrique, d'éthisie; et l'effroi de Mme de V*** répondit de la docilité de sa fille.

Les ordonnances du docteur furent religieusement suivies, et trois semaines suffirent au rétablissement de Clothilde. La joie qu'en ressentit Alfred ne peut se comparer qu'à celle de Mme de V***. Dans sa reconnaissance pour celui qu'elle appelait de bon droit le sauveur de sa fille, elle me chargea de découvrir le moyen le plus noble et le plus délicat de la lui témoigner. J'adressai à ce sujet des questions vagues, auxquelles le docteur ne voulut point répondre. Le jour choisi pour fêter la convalescence de Clothilde, lorsque sa mère racontait à ses amis la cure miraculeuse du docteur K***, celui-ci ne la laissa point achever : « C'est assez, dit-il, je ne saurais usurper plus long-temps des éloges dus à la science; ici la nature a tout fait; elle était prisonnière, je n'ai que le mérite de l'avoir délivrée par l'effet d'une ruse innocente. Il faut bien vous l'avouer, ces potions décorées d'une longue formule n'étaient que de l'eau de fleurs d'orange, ces sinapismes mis aux pieds n'étaient qu'un obstacle à se lever; mais je suis forcé d'en convenir, tout mon art aurait échoué si la mode avait voulu qu'on portât des corsets dans son lit. »

Le Présage.

Oui, je vais le revoir, je le sens, j'en suis sûre!
Mon front brûle et rougit; un charme est dans mes pleurs.

Je veux parler... j'écoute, et j'attends: doux augure!

Oui, je vais le revoir, je le sens, j'en suis sûre!

Et le frisson qu'il donne a fait fuir mes couleurs.

Un songe, en s'envolant, l'a prédit. L'heure même

Prend une haute voix pour m'annoncer le jour;

Et ce ramier dans l'air, ce présage que j'aime,

Me ferait-il trembler s'il venait sans l'amour?

Toujours de ce tribut je payai sa présence;

L'amour dans sa pitié me prépare au bonheur;

Je n'ai plus froid de son absence:

Tient-il déjà mon cœur enfermé sous son cœur?

Eh bien! que dit ce livre? Ah! je ne sais plus lire.

Tous les mots confondus disent ensemble: il vient!

Comme un enfant je pleure et je me sens sourire;

C'est ainsi qu'on espère, Amour! il m'en souvient.

Mais prends garde à ma vie; un instant fais-moi grace;

La lumière est trop vive en sortant de la nuit;

Laisse-moi rêver sur sa trace:

Arrête le temps et le bruit.

Saule ému, taisez-vous; ruisseau, daignez vous taire;
Écoutez! calmez-vous, il ne tardera pas :

J'ai senti palpiter la terre,

Comme au temps où mes pas me portaient sur ses pas.

Me voici sur la route, et j'ai fui ma fenêtre;
Trop de fleurs l'ombrageaient!... Quoi! c'est encor l'été!
Quoi! les champs sont en fleurs? le monde est habité?
Hier c'est donc lui seul qui manquait à mon être;
Hier, pas un rayon n'éclairait mon ennui:
Dieux!... l'été, la lumière, et le ciel, c'est donc lui?
Oui, ma vie! oui, tout rit à deux âmes fidèles.
Tu viens : l'été, l'amour, le ciel, tout est à moi!
Et je sens qu'il m'éclôt des ailes
Pour m'élancer vers toi.

Où suis-je? le sol fuit sous mes pieds, l'air m'opprime;
Ah! si j'allais mourir sans l'avoir vu! Non, non!
Mais tantôt, affaiblie et pâle de tendresse,
Que me restera-t-il à lui dire? Son nom!
Oui, son nom dans ma voix est un secret intime,
Un langage où toujours mon destin parlera;
C'est mon cri de bonheur, c'est la foi qui m'anime,
C'est ma seule éloquence.... il la reconnaîtra.

Mais quoi! ces longs tourments, et puis ce long silence!
Et cette nuit de l'ame, et ce froid désespoir!
Et... l'amour m'éblouit, ma mémoire balance;
Je ne peux plus souffrir... oui, je vais le revoir!

Sensations et Souvenirs.

« Par le ciel ! il est dommage qu'une aussi belle créature fasse un aussi triste métier, » s'écria le lieutenant Valentin, assis sous un arbre, dans l'une des allées du *Prater*. Le jeune lieutenant était revêtu de son élégant uniforme. La croix qu'il venait de gagner aux portes de Vienne brillait sur sa poitrine. Un bandeau de soie noire couvrait en partie son visage légèrement blessé par un éclat de mitraille. Il goûtait la délicieuse fraîcheur du soir, et se laissait aller à de douces rêveries, lorsqu'il en fut tiré par la vue de la femme qui lui arracha une exclamation de surprise et de regret.

La foule avait déjà quitté la charmante promenade du *Prater*. Le jour finissait. On ne distinguait plus çà et là que quelques groupes de jeunes officiers cherchant des aventures amoureuses. On entendait au loin le bruit des instruments, au son desquels dansaient nos soldats et les jeunes filles de Vienne ; car notre drapeau flottait alors sur les mu-

railles de cette capitale, et les beautés viennoises faisaient avec galanterie les honneurs de leur ville à nos guerriers triomphants.

Valentin songeait à la France et à ses campagnes futures. Il songeait aussi à ce jeune officier de hussards que, dans la dernière affaire, il avait mortellement blessé d'un coup de sabre. Il ne pouvait oublier le triste et dernier regard que lança sur lui ce jeune homme. Ce regard parlait à la fois d'une mère, d'une amante ! on voyait s'y peindre tous les reproches et toutes les douleurs. Valentin pleurait à ce souvenir, et il songeait à son vieux père, qu'il avait laissé seul en France !

En ce moment, la femme qu'il avait remarquée d'abord vint à repasser devant lui. Un voile transparent laissait deviner qu'elle était belle. Sa démarche était pleine de grâces, sa taille ravissante ; il y avait dans son maintien de l'abandon, mais de la dignité ; et, si ce n'eût été l'heure à laquelle avait lieu cette rencontre, l'élégance trop recherchée de son costume, et surtout le regard qu'elle jeta deux fois sur lui à travers son voile, il l'eût prise pour une grande dame de Vienne, se promenant seule par mélancolie ou par caprice.

« Par le ciel, dit le jeune homme, je ne puis résister à ce regard. Cette femme est trop belle pour n'être qu'une courtisane ! je veux la suivre. »

Il se leva et s'approcha de l'inconnue; elle ralentit sa marche; à peine lui eut-il adressé quelques paroles de politesse, qu'elle lui prit le bras, s'appuya nonchalamment sur lui, comme une maîtresse sur le bras de son amant.

Valentin ressentit alors quelque regret; ce ne fut pas sans peine qu'il vit se dissiper son rêve; il voulut retirer son bras.... elle le retint. « Oh! dit-elle, vous ne me quitterez pas si facilement! vous êtes un compatriote! je veux que vous soyez mon ami.» Elle cessa alors de s'exprimer en allemand, et lui parla français avec autant de pureté que d'esprit.

Le jeune lieutenant fut entraîné par le charme de sa conversation piquante, par l'aimable abandon de ses manières, par une sorte d'empire qu'elle exerçait sur tout son être. Ils quittèrent la promenade du *Prater*; Valentin se laissait conduire. En sentant cette jolie taille qui se pressait contre la sienne, en entendant cette douce voix qui lui parlait d'amour dans la langue de sa patrie, il retomba dans sa première illusion; il ne vit plus qu'une femme belle et aimante dans celle qu'il avait d'abord méprisée.

Ils s'arrêtèrent à la porte d'une maison de Sanger-Strass. L'inconnue introduisit Valentin dans un appartement meublé avec élégance et avec goût. Elle le fit asseoir près d'elle sur un sofa. La chambre n'était pas éclairée. Elle donnait sur un jardin dont

le feuillage était agité par un frais zéphyr, et les pâles rayons de la lune s'introduisaient par une fenêtre à demi ouverte, avec la fraîcheur du soir et le parfum des fleurs.

Tout était voluptueux dans cet asile; tout portait à l'amour et au plaisir.... Thérésia, la tête penchée sur la poitrine du jeune officier, lui-disait l'histoire de sa vie. Il y avait une sorte de pudeur dans le naïf abandon de ses paroles et dans la candeur de ses récits.... Elle s'interrompait quelquefois pour promener ses doigts dans les boucles noires qui couvraient le front de Valentin, et pour écarter le bandeau qui cachait sa cicatrice.... Elle riait et elle pleurait tour à tour.... Elle racontait, mais en cachant le nom de sa famille, comment un séducteur l'avait arrachée au toit paternel, lorsqu'elle sortait à peine de l'enfance; comment, séduite et abandonnée, elle avait languï long-temps dans le désespoir et dans la misère; comment un seigneur étranger l'avait trahie et délaissée....; comment une première faute l'avait précipitée dans un abîme de malheurs et de honte; comment enfin....! elle se tut alors; un déluge de larmes inonda ses joues, et elle tomba, sanglotante, dans les bras de Valentin.

« Par le ciel! cette femme est belle, » s'écria-t-il, en répétant un vers de Schiller dans la tragédie de Don Carlos. Mais à peine cette exclamation lui eut-

elle échappé, qu'il retomba dans sa rêverie et parut en proie à de pénibles souvenirs. Il fit un mouvement comme pour s'arracher des bras de Thérésia. « O ne pars pas encore ! » lui dit-elle, et elle l'attira de nouveau vers elle. En ce moment quelques nuages, qui obscurcissaient le pâle disque de la lune, se dissipèrent....; un rayon plus vif pénétra dans l'appartement, et vint éclairer de sa blanche lueur le visage sans voile de Thérésia.... Valentin jeta sur elle ses regards, et aussitôt un cri affreux sortit de sa poitrine; il la repoussa avec violence, s'élança de l'appartement, erra comme un insensé dans les rues de Vienne, et passa la nuit sur les glacis de la ville, pleurant et poussant des cris comme un enfant.... Le malheureux ! c'était sa sœur.

Huit jours après, les bulletins de l'armée française déplorèrent la perte d'un jeune lieutenant tombé mort devant une batterie ennemie, contre laquelle on l'avait vu s'élançer seul, et qui l'avait écrasé de ses feux.

LÉON HALEVY.

Qu'elle est jolie!

Grands dieux! combien elle est jolie,
Celle que j'aimerai toujours!
Dans leur douce mélancolie
Ses yeux font rêver aux amours.
Du plus beau souffle de la vie
A l'animer le ciel se plaît.
Grands dieux! combien elle est jolie,
Et moi, je suis, je suis si laid!

Grands dieux! combien elle est jolie!
Elle compte au plus vingt printemps.
Sa bouche est fraîche, épanouie;
Ses cheveux sont blonds et flottants.
Par mille talents embellie,
Seule elle ignore ce qu'elle est.
Grands dieux! combien elle est jolie!
Et moi, je suis, je suis si laid!

Grands dieux! combien elle est jolie!
Et cependant j'en suis aimé :
J'ai dû long-temps porter envie
Aux traits dont le sexe est charmé.

Avant qu'elle enchantât ma vie,
Devant moi l'amour s'envolait.
Grands dieux! combien elle est jolie!
Et moi, je suis, je suis si laid!

Grands dieux! combien elle est jolie!
Et pour moi ses feux sont constants.
La guirlande qu'elle a cueillie
Ceint mon front chauve avant trente ans.
Voiles qui parez mon amie,
Tombez : mon triomphe est complet!
Grands dieux! combien elle est jolie!
Et moi, je suis, je suis si laid!

DE BÉRANGER.

Caractère

DES FEMMES ESPAGNOLES.

Les femmes d'Espagne ne doivent être comparées en rien aux femmes du reste de l'Europe. Leurs vertus comme leurs vices naissent d'un état social, moral et religieux, tout-à-fait différent de ce qui existe dans les autres pays.

Elles croissent et fleurissent sur le sol fertile de l'Ibérie, sans soins, sans culture, comme les fleurs et les fruits de cet heureux climat. Leur éducation est nulle, dans le sens du moins que nous attachons à ce mot; et cependant telle est la vivacité de leur esprit et celle de leur cœur, qu'elles ont naturellement et sans efforts toutes ces graces et ces moyens de séduction que leur sexe n'acquiert ailleurs qu'à force d'étude. Elles ont surtout une sorte de grace tout originale et tout à elles, qui se manifeste dans toutes leurs actions, dans leur langage, dans leurs regards, dans leur démarche, dans leurs fautes

mêmes, dans toute leur vie enfin. L'analyser serait difficile ; elle se compose de laisser-aller et d'énergie. C'est une sorte de surabondance de vie, d'exaltation continuelle, qui ne leur permet la modération en rien, qui les pousse sans cesse à l'extrême, et tout entières à l'amour ou à la haine, au plaisir ou à la douleur, à la dévotion ou à la plus folle impiété ; sans fausse honte, sans pruderie, avec une franchise d'action, une abnégation d'elles-mêmes, un mépris des dangers et de la vie, qui ne se rencontrent nulle part ailleurs à un si haut degré.

Cette énergie innée les suit, d'ailleurs, dans les circonstances même les plus indifférentes. Elle est tellement liée à leur nature, que dès l'enfance on peut la remarquer ; elle grandit, elle se développe avec l'âge. C'est à elle qu'il faut attribuer ce caractère passionné que les Espagnoles donnent à leurs moindres mots, à leurs moindres mouvements ; c'est elle aussi qui prête à leur démarche cette liberté, cette jactance, si je puis m'exprimer ainsi, que les femmes des autres pays ne pourraient chercher à imiter sans paraître choquer la décence.

Par un contraste étrange, la fidélité en mariage est peut-être souvent enfreinte par les Espagnoles, et cependant nulle part la fidélité en amour n'est mieux ni plus sévèrement gardée.

L'amour est tout dans la vie d'une Espagnole ;

c'est son unique, sa plus importante affaire, et cet amour se présente à elle avec des lois fixes, des règles positives, des devoirs rigoureux, dont la violation lui paraîtrait un crime abominable et plus qu'un crime, une monstruosité.

Le *cortejo* est loin de ressembler au chevalier servant de l'Italie; il n'est point comme lui une affaire de forme, une froide fiction, une espèce de second mari que l'on trompe également sans remords; il ne ressemble point non plus à ces amants d'une jolie Française, élus du caprice, de la coquetterie ou d'une légère galanterie: le *cortejo* est tout pour une Espagnole, il est son dieu, son idole, son complice pour la vie et pour l'éternité; elle ne pense qu'à lui, elle ne se pare et ne veut être aimable que pour lui; elle lui sacrifierait sans efforts son repos, sa réputation, sa vie, son salut, tout ce qui peut lui être cher: mais en revanche elle le hait avec autant d'énergie qu'elle l'a aimé, si jamais il est infidèle.

C'est sans doute aussi parce que l'amour est pour elle une chose si sacrée, qu'elle dédaigne de le feindre lorsqu'elle ne l'éprouve pas. La coquetterie est presque inconnue en Espagne, et la pruderie, cette hypocrisie des femmes, ne l'est guère moins. Une Espagnole ne craint pas d'avouer hautement sa passion, elle est trop fière également pour la feindre ou pour la cacher.

Si donc le lien conjugal reçoit en Espagne de fréquentes atteintes, c'est moins à la corruption du cœur qu'il faut l'attribuer qu'à son exaltation, à l'effervescence des sens sous ce climat brûlant, et surtout à cette impatience de tout joug, à cette habitude d'extrême liberté qui est le type véritable du caractère espagnol ; car on se ferait une bien fautive idée de cette nation si riche en contrastes, si l'on arguait de son complaisant abaissement sous un gouvernement despotique, qu'elle ne connaît ni le besoin ni l'exercice de la liberté. Cela n'est que trop vrai, sans doute, pour la liberté civile et politique ; mais, quant à la liberté individuelle, à cette indépendance des mouvements nécessaires à une vie sauvage et vagabonde, nulle part l'on n'en étend et l'on n'en conserve avec plus de jalousie les droits.

LES TOMBEAUX

CHAMPÊTRES.

IMITATION DU CIMETIÈRE DE VILLAGE DE TH. GRAY.

Dans les airs frémissants j'entends le long murmure
De la cloche du soir, qui tinte avec lenteur :
Les troupeaux en bêlant errent sur la verdure ;
Le berger se retire, et livre la nature
A la nuit solitaire, à mon penser rêveur.

Dans l'orient d'azur l'astre des nuits s'avance,
Et tout l'air se remplit d'un calme solennel ;
Du vieux temple verdi sous ce lierre immortel,
L'oiseau de la nuit, seul, trouble le grand silence ;
On n'entend que le bruit de l'insecte incertain,
Et quelquefois encore, au travers de ces hêtres,
Les sons interrompus des sonnettes champêtres
Du troupeau qui s'endort sur le coteau lointain.
Dans ce champ où l'on voit l'herbe mélancolique
Flotter sur les sillons que forment ces tombeaux,
Les rustiques aïeux de nos humbles hameaux
Au bruit du vent des nuits dorment sous l'if antique.
De la jeune Progné le ramage confus,

Du zéphyr du matin la voix fraîche et céleste,
 Les chants perçants du coq ne réveilleront plus
 Ces bergers endormis sous cette couche agreste,
 Près de l'âtre brûlant une épouse modeste
 N'apprête plus pour eux le champêtre repas;
 Jamais, à leur retour, ils ne verront, hélas!
 D'enfants au doux parler une troupe légère,
 Entourant leurs genoux et retardant leurs pas,
 Se disputer l'amour et les baisers d'un père.
 Souvent, ô laboureurs! Cérès mûrit pour vous
 D'abondantes moissons dans les champs qu'elle dore;
 Souvent avec fracas tombèrent sous vos coups
 Les pins retentissants dans la forêt sonore.
 En vain l'ambition, qu'enivrent ses désirs,
 Méprise et vos travaux et vos simples loisirs.
 Ah! que sont les honneurs? L'enfant de la victoire,
 Le paisible mortel qui conduit un troupeau,
 Meurent également; et les pas de la gloire
 Comme ceux du plaisir ne mènent qu'au tombeau.
 Qu'importe que pour nous de longs panégyriques,
 D'une voix infidèle aient enflé les accents?
 Les bustes animés, les pompeux monuments
 Font-ils parler des morts les muettes reliques?
 Jetés loin des hasards qui forment la vertu,
 Glacés par l'indigence au jour qu'ils ont vécu,
 Peut-être ici la mort enchaîne en son empire
 De rustiques Newtons de la terre ignorés,
 D'illustres inconnus, dont les talents sacrés
 Eussent charmé les dieux sur le luth qui respire.
 Ainsi brille la perle au fond des vastes mers;

Ainsi meurent aux champs des roses solitaires
 Qu'on ne voit point rougir, et qui, loin des bergères,
 D'inutiles parfums embaument les déserts;
 Là dorment dans l'oubli des poètes sans gloire,
 Des orateurs sans voix, des héros sans victoires :
 Que dis-je? des Titus faits pour être adorés!
 Mais si le sort voila tant de vertus sublimes,
 Sous ces arbres en deuil combien aussi de crimes
 Le silence et la mort n'ont-ils point dévorés?

Loin d'un monde trompeur, ces bergers sans envie,
 Emportant avec eux leurs tranquilles vertus,
 Sur le fleuve du temps passagers inconnus,
 Traversèrent sans bruit le désert de la vie.
 Une pierre, aux passants demandant un soupir,
 Du naufrage des ans a sauvé leur mémoire ;
 Une muse ignorante y grava leur histoire
 Et le texte sacré qui nous aide à mourir.
 Eh ! qui fuit pour toujours les champs de la lumière
 Sans détourner la tête au bout de la carrière?
 L'homme qui va passer cherche un secours nouveau :
 Que la main d'un ami, que ses soins chers et tendres
 Entr'ouvrent doucement la pierre du tombeau!
 Le feu de l'amitié vit encor dans nos cendres.

Pour moi qui célébrai ces tombes sans honneurs,
 Si quelque voyageur, attiré sur ces rives,
 Par l'amour de rêver et le charme des pleurs,
 S'informe de mon sort dans ses courses pensives....
 Peut-être un vieux pasteur, en gardant ses troupeaux,
 Lui fera simplement mon histoire en ces mots :

« Souvent nous l'avons vu, dans sa marche empressée,
 Au souris du matin dans l'orient vermeil,
 Gravier les frais coteaux à travers la rosée,
 Pour admirer au loin le lever du soleil.

Là bas, près du ruisseau, sur la mousse légère,
 Sous cet ormeau vieilli penché sur le courant,
 Durant les feux du jour il rêvait doucement,
 Attachant ses regards sur l'onde passagère.

Quelquefois dans les bois il méditait ses vers
 Aux murmures plaintifs du feuillage et des airs.

Un matin, nos regards sur l'antique bruyère
 Le cherchèrent en vain au sommet du coteau;

La nuit couvrait les cieus; et l'arbre, et le ruisseau,
 Et la bruyère encor, tout était solitaire.

Le jour suivant, hélas! à la file allongé,

Un convoi s'avança par le chemin du temple!...

Approche, voyageur! lis ces vers, et contemple

Ce triste monument que la mousse a rongé :

« Ici dort, à l'abri des orages du monde,

» Celui qui fut long-temps jouet de leur fureur;

» Des forêts il chercha la retraite profonde,

» Et la mélancolie habita dans son cœur.

» De l'amitié divine il adora les charmes,

» Au malheureux donna tout ce qu'il eut.... des larmes!

» Passant! ne porte point un indiscret flambeau

» Dans l'abîme où la mort le dérobe à ta vue;

» Laisse-le reposer sur la rive inconnue

» De l'autre côté du tombeau. »

DE CHATEAUBRIAND.

Conte

D'UNE BONNE GRAND'MÈRE.

Cette chère enfant, je l'ai vue mourir à dix-sept ans !.... Je l'avais bien dit à sa mère : « Clothilde est encore trop jeune pour être mariée, et puis elle a une santé si dolente; voyez comme elle a la poitrine délicate, et comme sa jolie taille est frêle; attendez qu'elle soit un peu plus formée.... » Mais on n'a pas de foi à l'expérience des vieilles grand'mères; on se croit le tact plus sûr, et ce qu'on décide irrévocable on l'imagine infaillible. Ainsi cette chère petite-fille, je l'ai vue mourir, moi qui l'idolâtrais; je l'aimais comme autrefois ma fille; cet amour m'avait rajeunie de la moitié de ma vie, et rattachée au monde et encore à l'avenir; je changeais follement tous les jours de projets pour son bonheur; elle m'était si chère ! Elle avait une si douce distinction dans l'esprit, tant de grace et de charme dans les traits et le maintien, des yeux ravissants, et avec

cela la bonté la plus ingénieuse.... Toujours empressée au devant de mes désirs, jamais je n'ai pu la surprendre un seul instant lassée des exigences que l'on se fait à mon âge aussi volontiers qu'au sien l'on se crée des caprices.

J'avais toujours eu un pressentiment que je la perdrais, cette chère enfant; et quand on vint m'informer que le jeune vicomte de Montlhéry demandait Clothilde en mariage, je fus saisie tout de suite d'une impression douloureuse comme un triste pressentiment. Avant qu'on ne m'eût consultée, j'avais déjà donné mon avis. Mais Alphonse adorait Clothilde, il insistait vivement pour que le mariage se conclût vite; à vingt-cinq ans l'impatience est l'expression convenue du désir; et le comte de Montlhéry, libre de son choix et maître absolu de sa fortune, n'avait plus que quelques mois à attendre pour être appelé à siéger à la chambre des pairs; cette alliance était d'accord avec la vanité et l'ambition de mon gendre. Clothilde, sans aimer encore le jeune comte de Montlhéry, lui trouvait de l'élévation et de l'élégance; c'était assez pour qu'elle parût se soumettre avec empressement.

Le jour du mariage fut fixé.

Je souhaitai que Clothilde fût toujours heureuse; mais en même temps je sentais que c'était un vœu stérile, et qu'il manquait ma confiance à son effi-

cacité. J'assistai à la bénédiction du prêtre : à la place d'une union qu'il allait consacrer, ma vue affaiblie n'apercevait qu'un sacrifice imprudemment consommé; et quand, avant de dire : « Oui, » Clothilde se retourna pour voir si la satisfaction était bien sur le visage de tous ses parents, je m'efforçai de lui sourire; en même temps mes yeux se remplirent de pleurs.

Ce bonheur, dont tout le monde s'empressait de les féliciter, à moi me faisait mal; je comprenais qu'il devait abuser leur naïve confiance dans l'avenir, et que mes conseils seraient inutiles.

Le soir Clothilde vint se jeter dans mes bras; son mari, voyant ma tendresse pour elle, voulut aussi m'embrasser; je l'appelai mon fils.... Il n'y a que l'ame d'une mère pour comprendre combien ce nom dut m'être pénible à lui donner, avec les craintes qu'il provoquait; et j'ajoutai : « Ma Clothilde est bien délicate. — Je le sais, reprit Alphonse; mais j'espère qu'elle sera bien heureuse : vous ne savez pas combien je l'aime !.... » Je ne répondis rien.

Il n'y avait pas encore un an de ce jour, appelé à tout hasard le plus beau de la vie, lors même qu'aux apprêts de fête, à tous les détails de convenances qui le suremplissent, il s'y mêle avant la fin déjà des compliments importuns, des illusions déçues, des serments douteux, des projets que le lendemain ne

doit plus révoir , et peut-être des regrets de la veille... l'année n'était pas encore écoulée depuis le jour où Clothilde avait été offerte parée à l'autel , et elle était mère, et elle était dans son lit mourante... Parlez donc de bonheur !

Alphonse la voyait de jour en jour mourir ; ses parents étaient là désolés , et moi , au chevet du lit , m'efforçant de les rassurer pour leur faire oublier ma fatale prévision : oh ! je m'en faisais alors un reproche , car je savais qu'elle devait être un remords pour eux tous qui l'avaient si légèrement dédaignée.

Clothilde seule ignorait le danger de son état ; elle exigeait d'Alphonse qu'il lui redît tous ses projets d'avenir pour leur fils qui venait de naître , et qu'elle demandait avec instance à nourrir de son lait ; elle ne savait pas que son lait n'avait plus de sève , et il fallut arracher le berceau d'auprès d'elle.

Cette illusion de Clothilde avait cela de désespérant qu'elle est un des derniers et infaillibles symptômes des affections de poitrine ; c'est le funeste privilège d'une maladie sans appel , qui ne défie pas seulement les moyens de la médecine , mais aussi ses mensonges : on glisse en arrière dans la tombe , comme , par un dernier ménagement , ceux que nos lois ont condamnés à la mort sont menés à reculons jusqu'à l'échafaud.

Cependant le terme vint.

Clothilde affaiblie, et qui dans sa langueur ne s'était pas vue dépérir, dit : « Je sens que je vais mourir. » Elle appela Alphonse auprès d'elle et voulut lui parler longuement; sa voix éteinte la trahit. Elle lui fit signe d'approcher davantage, et demandant son fils, ce pauvre petit Adrien, elle voulut le baiser et le prendre un instant sur son sein; mais aussitôt elle fut forcée, ne pouvant le soutenir, de le remettre dans les bras d'Alphonse. « Mon ami, lui disait-elle doucement, quand tu donneras une seconde mère à ton fils, ne cesse pas de l'aimer, promets-le-moi. — Jamais, oh! jamais, reprit Alphonse avec désespoir; » il allait la perdre, il voulait la rassurer, il lui promettait par serment.... Il y avait une heure que Clothilde était morte!

Ses mains étaient pâles et froides, et ses lèvres encore entr'ouvertes comme au dernier mot d'une prière; on voyait bien que son ame l'avait quittée, et c'est vainement que l'amour d'Alphonse, ses baisers, ses sanglots tentaient de la rappeler. Les yeux de Clothilde, autrefois d'une céleste transparence, s'étaient couverts d'un voile terne; il y avait une heure qu'elle était morte, lorsque de ses yeux sans regard, comme ceux d'une statue de marbre, Alphonse vit tomber une larme pesante....

C'était certainement une larme que, par une dernière restriction de tendresse et de douleur, Clo-

thilde s'était efforcée de cacher , et la mort trahissait le secret de la vie. Alphonse s'évanouit ; c'est alors seulement qu'il fut possible de le séparer de ce corps épuisé, une année auparavant si délicat et si gracieux.... J'ai toujours vu Alphonse pâlir au souvenir de cette larme....

Vraiment , à mon âge où l'expérience devrait tout prévoir juste et tout expliquer , la vie et le monde semblent devenir moins compréhensibles et plus imprévus ; ils ne m'ont jamais tant étonnée que depuis que j'ai passé soixante ans : je ne les comprends plus. J'ai vu mourir ma petite-fille , et j'ai vécu encore assez de temps pour voir M. de Montlhéry se remarier , s'allier à une grande famille puissante. Oh ! à cette nouvelle , me suis-je dit , Clothilde est oubliée , et son fils , ce pauvre petit Adrien , va être sacrifié , et le monde se tait !.... Mais ensuite je repris : Il y a quatre ans que Clothilde est morte ; M. le comte de Montlhéry a paru assez la regretter. Il est encore très jeune , il est pair de France , homme d'un mérite distingué.... Devant lui se présente l'accomplissement d'un bel avenir ; le monde ne peut le blâmer.

Le jour où ce mariage devait se célébrer , la curiosité m'entraîna. Je voulus connaître celle qu'Alphonse avait choisie sans me consulter pour être la

belle-mère de mon petit-fils ; je me plaçai auprès de l'autel où s'achevait la cérémonie. Autour de moi l'on disait : « N'est-ce pas que la nouvelle mariée est très belle ? elle a de l'élégance et de l'éclat.... » J'entendis quelqu'un reprendre : « C'est sa seconde femme ; vous n'avez pas connu l'autre , elle était charmante ; on l'avait mariée trop jeune , elle est morte.... »

M. de Montlhéry paraissait heureux, il avait fait avec assurance le serment d'aimer toujours sa nouvelle épouse ; je le vis subitement pâlir et chanceler... , tombant comme foudroyé sur une des marches de l'autel. Tout le monde s'approcha ; j'étais déjà près de lui. Par tous les secours il se ranima un instant ; et les premiers mots qu'il dit : « Cette larme , vous savez cette larme , je l'ai vue tomber d'en haut sur ma main brûlante.... Clothilde est là ! » Et aussitôt , dans la honte de cette superstition et pour la cacher , il s'empessa d'assurer « que c'était un malaise qui l'avait troublé , la fatigue de la journée qui lui avait causé ce léger évanouissement ; qu'assurément ce ne serait rien.... » Ses regards cherchaient , pour s'excuser auprès d'elle , la comtesse de Montlhéry ; car à présent c'était devenu le nom de la fille du marquis d'Aymar ; mais déjà sa famille l'avait éloignée pour la soustraire à la curiosité de la foule qui se pressait , avide de contempler le trouble

où cet accident l'avait jetée.... Alphonse voulut être conduit auprès d'elle ; mais, avant qu'on l'eût transporté, il expira, frappé d'opyschie au cœur. C'est, à ce que disent les médecins, une violente suffocation.

Vous avez vu, cet hiver, dans le monde la comtesse Clémence de Monthéry ; c'est une rencontre singulière que son existence de veuve avant d'être épouse.... On dit qu'elle est fort à la mode.

Je reconnais les fleurs que vos pas ont foulées,
Carpénac du pâméant, venez, c'est votre aurore,
Votre cœur tigre en feu, qui de l'air des vallées
S'est point oublié la couleur !

Pendant qu'en travailais à la maison verte et bleue,
Ma maison de hauts et de bas... oh ! venez voir !
Le verger sous mon toit, comme un jardin d'été
Rient dans sa robe de nuit.

Je veux mes troupeaux chasser, à chaque aurore,
L'oubliera-t-on qui suit le cours des eaux ?
Mes traits travailleront le fin, qui peut encore
A ma quenouille de roseaux.

Doux vallons où parait mon enfance innocente,
Comme une / une fleur que l'on coupe au printemps,
Comme sur un beau lac qui réfléchit la lune
L'écrit une blancheur au printemps.

Nêve

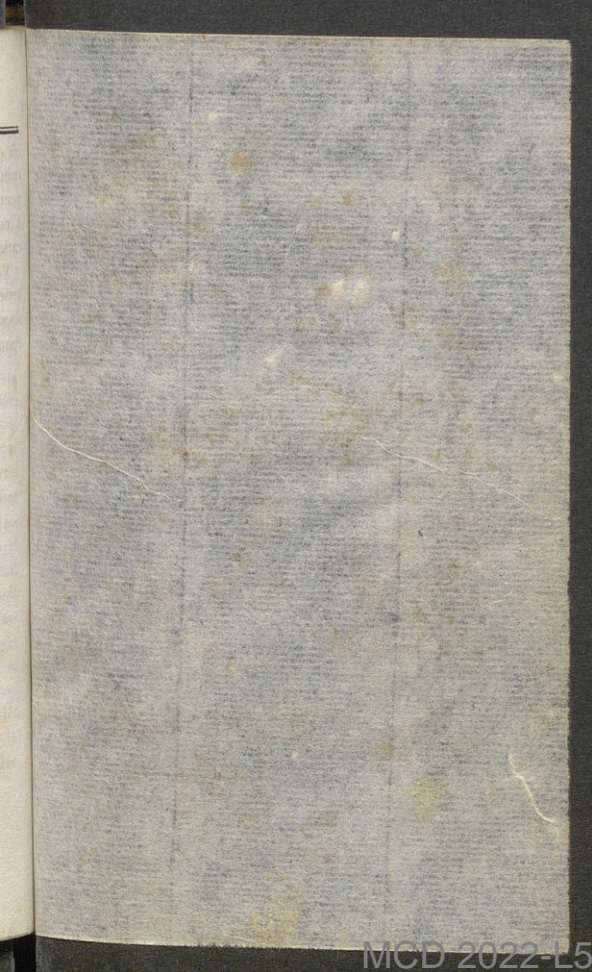
DE JEANNE D'ARC DANS SA PRISON.

Je reconnais les fleurs que vos pas ont foulées;
Compagnes du hameau, venez, c'est votre sœur,
Votre sœur libre enfin, qui de l'air des vallées
N'a point oublié la douceur!

Pendant qu'on travaillait à la moisson vermeille,
Ma moisson de lauriers s'est faite... oh! venez voir!
Je reviens sous mon toit, comme une jeune abeille
Rentre dans sa ruche le soir.

Je verrai mes troupeaux chercher, à chaque aurore,
L'onduleuse vapeur qui suit le cours des eaux;
Mes mains travailleront le lin, qui pend encore
A ma quenouille de roseaux.

Doux vallons où passa mon enfance inconnue
Comme une jeune fleur que l'on cache aux autans,
Comme sur un beau lac qui réfléchit la nue
Passe une hirondelle au printemps;



MCD 2022-L5

MCD 2022-L5



E. Lecomte del.

Lith. de La Cour.

PLACE DE JEANNE D'ARC A ROUEN.

De
Me
Et

Ca
Un
Le

De vos prés , de vos champs , une image adorée
Me suivait sous l'azur flottant de mon drapeau !
Et je reviens mourir où je serai pleurée :
Mes sœurs vous aurez mon tombeau !

Gardez, oh ! gardez-moi ma place au cimetière,
Un peu d'ombre et la pierre où , retrouvant mon nom ,
Le voyageur dira sa plus longue prière ,
A genoux sur le haut gazon !

ALEXANDRE SOUMET.

Marie,

OU LE MOUCHOIR BLEU.

A la fin du mois d'octobre de l'année dernière, je retournais, à pied, d'Orléans au château de Bardy. Devant moi, et sur la même route, marchait un régiment de la garde étranger. J'avais hâté le pas pour entendre cette musique militaire que j'aime tant; mais la musique se taisait : seulement quelques mesures de tambour venaient, de loin en loin, marquer le pas uniforme des soldats.

Après une demi-heure de marche, je vis le régiment entrer dans une petite plaine entourée d'un bois de sapins. Je demandai à un capitaine que je connaissais, si on allait faire l'exercice. Non, me dit-il, on va juger, et probablement fusiller un soldat de ma compagnie, pour avoir volé le bourgeois qui le logeait. Comment, lui dis-je, on va le juger, le condamner, l'exécuter dans le même moment ! Oui, reprit-il, ce sont nos capitulations. Ce mot, pour lui.

était sans réplique, comme si tout avait été prévu dans ces capitulations, la faute et le châtement, la justice et l'humanité même.

— Au reste, si vous êtes curieux, ajouta le capitaine, je vais vous faire placer. Cela ne sera pas long. — J'ai toujours été avide de ces tristes spectacles : je m'imagine que je vais apprendre ce qu'est la mort sur la figure d'un mourant. Je suivis le capitaine.

Le régiment s'était formé en carré; derrière la seconde ligne, et sur le bord du bois, quelques soldats creusaient une fosse. Ils étaient commandés par un sous-lieutenant, car tout au régiment se fait avec ordre, et il y a une certaine discipline pour creuser la fosse d'un homme.

Au centre du carré, huit officiers étaient assis sur des tambours; le neuvième, à droite et plus en avant, écrivait quelques mots sur ses genoux, mais avec négligence, et simplement pour qu'un homme ne fût pas tué sans quelques formes.

On appela l'accusé. C'était un jeune homme d'une taille élevée, d'une figure noble et douce. Avec lui s'avança une femme, seul témoin qui déposât dans cette affaire.

Mais, lorsque le colonel voulut interroger cette femme : C'est inutile, dit le soldat, je vais tout avouer; j'ai volé un mouchoir chez cette dame.

LE COLONEL. Vous, Piter ! vous passiez pour un bon sujet !

PITER. Il est vrai, mon colonel ; j'ai toujours tâché de contenter mes chefs : aussi ce n'est pas pour moi que j'ai volé. C'est pour Marie.

LE COLONEL. Quelle est cette Marie ?

PITER. C'est Marie qui demeure là bas.... au pays.... près d'Areneberg.... où est ce grand pommier.... Je ne la verrai donc plus !

LE COLONEL. Je ne vous comprends pas, Piter ; expliquez-vous.

PITER. Eh bien ! mon colonel, lisez cette lettre... et il lui remit la lettre suivante dont tous les mots sont présents à mon souvenir :

« MON BON AMI PITER,

» Je profite du recrue Arnold qui est engagé dans
» ton régiment, pour t'envoyer cette lettre et une
» bourse en soie que j'ai faite à ton intention. Je me
» suis bien cachée de mon père pour la faire ; car il
» me gronde toujours de t'aimer tant, et dit que tu
» ne reviendras pas. N'est-ce pas que tu reviendras ?
» Au reste, quand tu ne reviendrais jamais, je t'ai-
» merai malgré cela. Je me suis promise à toi le
» jour où tu ramassas mon mouchoir bleu à la danse

» d'Areneberg, pour me le rapporter. Quand te re-
» verrai-je donc ? Ce qui me fait plaisir , c'est que
» l'on me dit que tu es estimé de tes supérieurs , et
» aimé des autres. Mais tu as encore deux ans à faire.
» Fais-les vite , parce qu'alors nous nous marierons.
» Adieu , mon bon ami Piter.

» Ta chère MARIE. »

« P. S. Tâche de m'envoyer aussi quelque chose
» de France , non pas de peur que je t'oublie , mais
» pour que je le porte avec moi. Tu baiseras ce que
» tu m'enverras , je suis bien assurée que je retrou-
» verai tout de suite la place de ton baiser. »

Quand la lecture fut achevée, Piter reprit la pa-
role : « Arnold, dit-il, me remit cette lettre hier soir,
» quand on me donna mon billet de logement. Toute
» la nuit, je ne pus dormir ; je pensais au pays et à
» Marie. Elle me demandait quelque chose de France.
» Je n'avais point d'argent ; j'ai engagé mon prêt
» pendant trois mois , pour mon frère et mon cousin,
» qui sont retournés au pays il y a quelques jours.
» Ce matin , quand je me suis levé pour partir , j'ai
» ouvert ma fenêtre. Un mouchoir bleu était sus-
» pendu à une corde ; il ressemblait à celui de Marie :
» c'étaient la même couleur , les mêmes raies blan-
» ches. J'ai eu la faiblesse de le prendre , et de le
» mettre dans mon sac. Je suis descendu dans la

» rue : je me repentais, j'allais revenir à la maison,
 » quand cette dame a couru après moi. On a trouvé
 » le mouchoir : voilà la vérité. La capitulation veut
 » qu'on me fusille. Faites-moi fusiller ; mais ne me
 » méprisez pas.

Les juges ne pouvaient cacher leur émotion ; cependant, lorsqu'on alla aux voix, il fut condamné à mort à l'unanimité. Il entendit l'arrêt avec sang-froid ; puis, s'approchant de son capitaine, il le pria de lui prêter quatre francs. Le capitaine les lui donna.

Je le vis ensuite qui s'avançait vers la femme, à qui l'on avait rendu le mouchoir bleu, et j'entendis ces mots : Madame, voilà quatre francs ; je ne sais si votre mouchoir vaut plus, mais quand cela serait, je le paie assez cher pour que vous me fassiez grace du reste.

Reprenant alors le mouchoir, il le baisa et le donna au capitaine : Mon officier, lui dit-il, dans deux ans, vous retournerez à nos montagnes ; si vous allez du côté d'Areneberg, demandez Marie, remettez-lui ce mouchoir bleu ; mais ne lui dites pas comment je l'ai acheté. Ensuite il s'agenouilla, pria Dieu, et marcha d'un pas ferme au supplice.

Je m'éloignai alors et j'entrai dans le bois, pour ne pas voir la fin de cette cruelle tragédie. Quelques coups de fusil m'apprirent bientôt qu'elle était terminée.

Je revins une heure après, le régiment s'était éloigné, tout était calme; mais, en suivant le bord du bois pour regagner la route, j'aperçus à quelques pas devant moi des traces de sang et une butte de terre fraîchement remuée. Je pris une branche de sapin, j'en fis une espèce de croix, et je la plaçai sur la tombe du pauvre Piter, oublié maintenant de tout le monde, excepté de moi et peut-être de Marie.

ÉTIENNE BÉQUET.

Les Fantômes.

I.

Hélas! que j'en ai vu mourir de jeunes filles!
C'est le destin. Il faut une proie au trépas.
Il faut que l'herbe tombe au tranchant des faucilles;
Il faut que dans le bal les folâtres quadrilles
Foulent des roses sous leurs pas.

Il faut que l'eau s'épuise à courir les vallées;
Il faut que l'éclair brille, et brille peu d'instant;
Il faut qu'Avril jaloux brûle de ses gelées
Le beau pommier, trop fier de ses fleurs étoilées,
Neige odorante du printemps.

Oui, c'est la vie. Après le jour, la nuit livide.
Après tout, le réveil, infernal ou divin.
Autour du grand banquet siège une foule avide;
Mais bien des conviés laissent leur place vide,
Et se lèvent avant la fin.

II.

Que j'en ai vu mourir! — L'une était rose et blanche;
L'autre semblait ouïr de célestes accords;

L'autre, faible, appuyait d'un bras son front qui penche,
Et, comme en s'envolant l'oiseau courbe la branche,
Son ame avait brisé son corps.

Une, pâle, égarée, en proie au noir délire,
Disait tout bas un nom dont nul ne se souvient;
Une s'évanouit, comme un chant sur la lyre;
Une autre en expirant avait le doux sourire
D'un jeune ange qui s'en revient.

Toutes fragiles fleurs, sitôt mortes que nées!
Aleyons engloutis avec leurs nids flottants!
Colombes, que le ciel au monde avait données!
Qui, de grace, et d'enfance, et d'amour couronnées,
Comptaient leurs ans par les printemps!

Quoi, mortes! quoi, déjà, sous la pierre couchées!
Quoi! tant d'êtres charmants sans regard et sans voix!
Tant de flambeaux éteints! tant de fleurs arrachées...! —
Oh! laissez-moi fouler les feuilles desséchées,
Et m'égarer au fond des bois!

Doux fantômes! c'est là, quand je rêve dans l'ombre,
Qu'ils viennent tour à tour m'entendre et me parler.
Un jour douteux me montre et me cache leur nombre;
A travers les rameaux et le feuillage sombre,
Je vois leurs yeux étinceler.

Mon ame est une sœur pour ces ombres si belles.
La vie et le tombeau pour nous n'ont plus de loi.
Tantôt j'aide leurs pas, tantôt je prends leurs ailes.

Vision ineffable où je suis mort comme elles,
Elles, vivantes comme moi!

Elles prêtent leur forme à toutes mes pensées.
Je les vois! je les vois! Elles me disent : Viens!
Puis autour d'un tombeau dansent entrelacées;
Puis s'en vont lentement, par degrés éclipsées;
Alors je songe et me souviens...

III.

Une surtout : — un ange, une jeune Espagnole! —
Blanches mains, sein gonflé de soupirs innocents,
Un œil noir, où luisaient des regards de créole,
Et ce charme inconnu, cette fraîche auréole
Qui couronne un front de quinze ans!

Non, ce n'est point d'amour qu'elle est morte : pour elle
L'amour n'avait encor ni plaisirs ni combats;
Rien ne faisait encor battre son cœur rebelle;
Quand tous en la voyant s'écriaient : qu'elle est belle!
Nul ne le lui disait tout bas.

Elle aimait trop le bal, c'est ce qui l'a tuée.
Le bal éblouissant! le bal délicieux!
Sa cendre encor frémit, doucement remuée,
Quand dans la nuit sereine, une blanche nuée
Danse autour du croissant des cieux.

Elle aimait trop le bal. — Quand venait une fête,
Elle y pensait trois jours, trois nuits elle en rêvait;

Et femmes, musiciens, danseurs que rien n'arrête,
Venaient, dans son sommeil, troublant sa jeune tête,
Rire et bruire à son chevet.

Puis c'était des bijoux, des colliers, des merveilles !
Des ceintures de moire aux ondoyants reflets ;
Des tissus plus légers que des ailes d'abeilles ;
Des festons, des rubans, à remplir des corbeilles ;
Des fleurs, à payer un palais !

La fête commencée, avec ses sœurs rieuses
Elle accourait, froissant l'éventail sous ses doigts ;
Puis s'asseyait parmi les écharpes soyeuses,
Et son cœur éclatait en fanfares joyeuses,
Avec l'orchestre aux mille voix.

C'était plaisir de voir danser la jeune fille !
Sa basquine agitait ses paillettes d'azur ;
Ses grands yeux noirs brillaient sous la noire mantille :
Telle une double étoile au front des nuits scintille
Sous les plis d'un nuage obscur.

Tout en elle était danse, et rire, et folle joie.
Enfant ! — Nous l'admirions dans nos tristes loisirs :
Car ce n'est point au bal que le cœur se déploie :
La cendre y vole autour des tuniques de soie,
L'ennui sombre autour des plaisirs.

Mais elle, par la valse ou la ronde emportée,
Volait, et revenait, et ne respirait pas,
Et s'enivrait des sons de la flûte vantée,

Des fleurs, des lustres d'or, de la fête enchantée,
Du bruit des voix, du bruit des pas.

Quel bonheur de bondir, éperdue, en la foule,
De sentir par le bal ses sens multipliés,
Et de ne pas savoir si dans la nue on roule,
Si l'on chasse en fuyant la terre, ou si l'on foule
Un flot tournoyant sous ses pieds !

Mais hélas ! il fallait, quand l'aube était venue,
Partir, attendre au seuil le manteau de satin.
C'est alors que souvent la danseuse ingénue
Sentit en frissonnant sur son épaule nue
Glisser le souffle du matin.

Quels tristes lendemains laisse le bal folâtre !
Adieu parure, et danse, et rires enfantins !
Aux chansons succédait la toux opiniâtre,
Au plaisir rose et frais la fièvre au teint bleuâtre,
Aux yeux brillants les yeux éteints.

IV.

Elle est morte ! — A quinze ans, belle, heureuse, adorée !
Morte au sortir d'un bal qui nous mit tous en deuil,
Morte, hélas ! et des bras d'une mère égarée
La mort aux froides mains la prit toute parée,
Pour l'endormir dans le cercueil.

Pour danser d'autres bals elle était encor prête,
Tant la mort fut pressée à prendre un corps si beau !

Et ces roses d'un jour qui couronnaient sa tête,
Qui s'épanouissaient la veille en une fête,
Se fanèrent dans un tombeau.

V.

Sa pauvre mère ! — hélas ! de son sort ignorante,
Avoir mis tant d'amour sur ce frêle roseau,
Et si long-temps veillé son enfance souffrante,
Et passé tant de nuits à l'endormir pleurante
Toute petite en son berceau !

A quoi bon ? — Maintenant la jeune trépassée
Sous le plomb du cercueil, livide, en proie au ver,
Dort ; et si, dans la tombe où nous l'avons laissée,
Quelque fête des morts la réveille glacée,
Par une belle nuit d'hiver,

Un spectre, au rire affreux, à sa morne toilette
Préside au lieu de mère, et lui dit : Il est temps !
Et, glaçant d'un baiser sa lèvre violette,
Passe les doigts noueux de sa main de squelette
Sous ses cheveux longs et flottants.

Puis, tremblante, il la mène à la danse fatale,
Au chœur aérien dans l'ombre voltigeant ;
Et sur l'horizon gris la lune est large et pâle,
Et l'arc-en-ciel des nuits teint d'un reflet d'opale
Le nuage aux franges d'argent.

VI.

Vous toutes qu'à ses jeux le bal riant convie ,
Pensez à l'Espagnole éteinte sans retour ,
Jeunes filles ! Joyeuse et d'une main ravie ,
Elle allait moissonnant les roses de la vie ,
Beauté , plaisir , jeunesse , amour !

La pauvre enfant , de fête en fête promenée ,
De ce bouquet charmant arrangeait les couleurs ;
Mais qu'elle a passé vite , hélas ! l'infortunée !
Ainsi qu'Ophelia par le fleuve entraînée ,
Elle est morte en cueillant des fleurs !

VICTOR HUGO.

La cour d'Artus.

CONTE FANTASTIQUE.

Quiconque a vu la ville commerçante de Dantzig connaît, sans nul doute, la belle salle où s'assemblent les marchands, et qu'on nomme *la cour d'Artus*. Vers midi, le négoce y fait affluer une multitude innombrable d'hommes de toutes les nations, et on y entend un bourdonnement perpétuel, comme au milieu d'une ruche d'abeilles industrieuses. Mais quand l'heure de la bourse est écoulée, quand on ne voit plus dans ces longues travées, qui unissent deux rues, que quelques personnes passant rapidement, l'aspect de la cour d'Artus devient plus pittoresque, et c'est alors qu'il faut la visiter. Un clair-obscur magique se répand à travers les fenêtres assombries. Les sculptures bizarres et les peintures qui ornent la salle semblent s'animer et se mouvoir. Des cerfs avec leurs immenses ramures, des chiens haletants et furieux, fixent sur vous leurs yeux bril-

lants, et font baisser vos regards ; et la royale statue de marbre qui s'élève au milieu de l'enceinte paraît plus imposante par son isolement. Le grand tableau où sont représentés toutes les vertus et tous les vices, portant leurs noms écrits en latin, perd déjà sensiblement de sa moralité ; car les pâles vertus se distinguent à peine sous les couches grises de la vétusté, tandis que les belles figures des vices, relevées par leurs habits éclatants, semblent défier le temps, et séduisent encore les yeux, comme à leur premier jour. L'attention se porte aussi sur l'étroit bandeau, à fond doré, qui règne autour de la salle, et où l'on a représenté fort agréablement un cortège des magistrats de la ville, au temps de son antique splendeur. Les honorables bourgmestres, au visage important et réfléchi, ouvrent la marche, montés sur de beaux chevaux, richement caparaçonnés ; les timbaliers, les tambours, les fifres, les hallebardiers, s'avancent si hardiment et d'un pas si décidé, qu'on croit entendre les joyeuses fanfares de la musique militaire, et qu'on s'attend presque à voir toute cette troupe défiler par l'immense croisée voisine, et gagner la place du grand marché. Et s'il vous prend envie de dessiner ce magnifique bourgmestre et le page, d'une beauté merveilleuse, qui tient la bride de son coursier, mettez-vous à cette table, que la munificence publique a couverte en

abondance de papier, de plumes et d'encre, et qui semble vous inviter à consigner vos souvenirs et vos impressions.

— Avez donc notre correspondant de Hambourg de l'état actuel des affaires, mon cher Traugott!

Ainsi parlait, en ce lieu, le négociant Élias Roos à un jeune homme avec lequel il était associé, et qui devait prochainement épouser sa fille Christine. Traugott trouva avec peine une petite place à la table que je viens d'indiquer, prit une feuille de papier, teignit d'encre l'extrémité d'une plume, et il s'apprêtait à commencer par un beau jet calligraphique, lorsqu'en songeant encore une fois à l'affaire qu'il allait expliquer, il leva les yeux vers la voûte. Le hasard voulut qu'il se trouvât justement placé en face de deux figures du cortège qui avaient toujours produit sur lui une impression singulière.

— Un homme grave, presque sombre, avec une large barbe frisée, couvert de riches vêtements, s'avavançait sur un cheval noir, dont un bel adolescent tenait les rênes. Une longue chevelure blonde et un costume d'une rare élégance donnaient à celui-ci un air un peu efféminé. La démarche, le visage de l'homme, excitaient toujours une sorte d'effroi dans l'âme de Traugott, mais il trouvait dans les traits du page la source des émotions les plus riantes. Jamais il ne pouvait détacher ses regards de cette

figure attrayante, et il arriva, cette fois, qu'au lieu d'écrire la lettre d'avis de M. Élias Roos, il resta occupé à contempler les deux personnages merveilleux, traçant, dans sa distraction, quelques traits avec sa plume. Il se trouvait déjà depuis quelque temps dans cette situation, lorsque quelqu'un, placé derrière lui, frappa sur son épaule, et s'écria d'une voix sourde : « Bien, très bien ! voilà ce que j'aime ; cela peut devenir quelque chose. » Traugott se retourna, réveillé comme d'un rêve ; mais il sembla frappé de la foudre. La surprise, l'effroi, lui ravirent la voix ; il voyait auprès de lui la figure sombre qu'il venait de contempler sur le lambris. C'était cet homme qui lui parlait ; il était accompagné du bel adolescent, dont le sourire avait une douceur inexprimable. Les ondulations de la foule mouvante eurent bientôt fait disparaître les deux personnages. Mais Traugott resta à la même place, et il s'y trouvait encore long-temps après que l'heure de la bourse fut passée. La salle était presque déserte, et M. Élias Roos, qui causait avec deux étrangers, s'avança vers lui.

— Que faites-vous donc là si tard, mon cher ami ? lui dit-il. Avez-vous expédié la lettre d'avis ?

Perdu dans ses pensées, Traugott lui présenta la lettre. Au même instant M. Élias Roos, frappant des mains avec désespoir, s'écria : Seigneur Dieu !

quel enfantillage ! imprudent associé !... est-ce le diable qui vous possède ? Une lettre d'avis perdue, et la poste manquée !

M. Élias Roos était sur le point d'étouffer de colère, et les deux étrangers ne pouvaient s'empêcher de rire, à la vue de la lettre, qui était en effet assez risible. Immédiatement après ces mots : « Nous ré-
» férant à notre dernière du 20 courant, » Traugott avait esquissé à traits rapides les deux figures singulières, le vieillard et le jeune homme. Les deux étrangers cherchèrent à apaiser M. Élias Roos ; mais celui-ci se promenait de long en large, en répétant d'un ton lamentable : Dix mille marcs ! ce sont dix mille marcs de moins !

— Consolez-vous, mon cher monsieur Roos, dit enfin le plus âgé des deux étrangers. La poste est partie, il est vrai : mais, dans une heure, j'expédierai un courrier à Hambourg ; je lui remettrai votre dépêche, et ainsi elle arrivera encore avant celles de vos concurrents.

M. Roos lui serra la main, et, prenant la place de Traugott, il se hâta de faire la lettre d'avis, que celui-ci avait si étrangement rédigée. Pendant ce temps, le vieil étranger s'approcha de Traugott, qui gardait le silence d'un air confus. — Vous ne me semblez pas à votre place, lui dit-il. Un véritable

négociant ne se fût pas amusé à tracer des figures ,
au lieu d'écrire des lettres d'avis.

Traugott ne put s'empêcher de reconnaître que ce reproche était bien fondé. Mon Dieu, dit-il, que d'excellentes lettres d'avis n'ai-je pas écrites ! C'est une folle idée qui m'a passé là !

— Je crois , répondit le jeune étranger , que de toutes vos lettres d'avis , aucune n'est aussi excellente que celle-ci , ni tracée avec autant d'habileté.
— En disant ces mots , il avait pris la malencontreuse épître , l'avait soigneusement pliée et glissée dans sa poche. Traugott se persuada alors qu'il avait fait quelque chose de mieux qu'une simple lettre ; un orgueil inconnu s'empara de son ame , et lorsque Élias Roos lui dit , tout en pliant la lettre qu'il venait d'achever : Vos enfantillages auraient pu me coûter dix mille marcs , il répondit : Mon cher associé , ne vous formalisez pas ainsi , ou nous nous séparerons pour toujours ! — Le vieil étranger eut grand'peine à rétablir la paix entre les deux associés. Il y parvint toutefois , et se rendit avec eux et son jeune compagnon à la maison de M. Élias , qui les avait invités à dîner avec lui. Mlle Christine reçut avec une grace extrême les hôtes de son père. Figurez-vous une jeune fille de moyenne taille et bien nourrie , de vingt-deux ans au plus. Son visage est ar-

rondi; ses yeux bleus, couleur du jour, et d'une sérénité un peu banale, semblent dire à tous : Je me marie bientôt! Sa peau est d'une blancheur éblouissante, et ses cheveux ne sont pas absolument rous-sâtres; ses lèvres appellent le baiser; la bouche dont elles forment les rives, est un peu longue, mais elle laisse voir deux rangées de dents de neige. Le calme habite incessamment les traits de Mlle Christine. Jamais la confection d'un gâteau n'a manqué sous ses mains, et, quand elle daigne donner ses soins à une sauce, elle s'épaissit toujours au point convenable, tant Mlle Christine met d'intelligence et d'attention à tourner sa cuillère en cercles réguliers.

Après le repas, M. Élias Roos proposa à ses amis une promenade sur le rempart. Traugott chercha vainement à s'en dispenser; son associé le retint. — Un célèbre physicien prétendait que l'esprit créateur du monde, ce grand expérimentaliste, a placé sur le globe une immense machine électrique d'où s'échappent des traînées d'étincelles que nous ne pouvons éviter, et dont la commotion change subitement toutes les dispositions de notre ame. Traugott se trouvait sans doute *en rapport* avec la grande machine, au moment où il dessina à son insu, dans la grande salle, les figures qui apparurent tout-à-coup derrière lui, et involontairement il ne put s'empêcher de ramener la conversation sur ce sujet. Le

vieil étranger trouvait les peintures de la cour d'Artus du plus mauvais goût ; le cortège militaire lui semblait surtout la plus ridicule des bambochades ; mais Traugott s'écria avec chaleur qu'un monde entier s'était déroulé à ses yeux à la vue de ces peintures, et qu'elles avaient parlé si vivement à son imagination, qu'il avait reconnu en lui-même la faculté de créer, comme le puissant maître de l'atelier duquel elles étaient sorties. M. Élias Roos regarda son associé d'un air étonné, et le vieil étranger dit d'un ton ironique : Je ne comprends pas, jeune homme, que le négoce puisse vous plaire, et que votre vie ne soit pas consacrée aux arts que vous semblez chérir.

— Oh ! que j'envie votre talent, dit le plus jeune des étrangers. Ah ! que ne puis-je dessiner comme vous !..... Ce n'est pas que le génie me manque ; je copie fort bien des yeux, des nez et des oreilles : j'ai même dessiné trois ou quatre têtes ; mais, mon Dieu, les affaires, les affaires !

— Je pensais, dit Traugott, que, dès qu'on se sent du génie, dès qu'on éprouve un véritable penchant pour les arts, il n'est plus d'autre affaire dans la vie.

— Vous pensez qu'on doit se faire artiste ? répondit le jeune homme. Eh ! comment pouvez-vous dire une chose pareille ? Voyez-vous, mon cher ami, j'ai

plus médité sur ces matières que personne; en amateur passionné des arts, j'ai pénétré plus profondément dans la nature des choses que je ne saurais l'exprimer : aussi ne puis-je que vous indiquer mes idées.

En parlant ainsi, les traits du jeune étranger avaient pris une expression de capacité et de méditation qui imposèrent le respect à son auditeur. — Vous m'accorderez, continua-t-il, que les arts répandent des fleurs sur notre vie. La distraction, le délassement des affaires plus sérieuses, c'est là le but aimable auquel tendent tous les efforts de l'art : but d'autant plus complètement atteint, que les productions des arts sont plus accomplies. Ce but est même clairement indiqué dans la vie; car celui-là seul qui pense ainsi jouit du bien-être qui échappe, à tout jamais, à ceux pour qui les beaux-arts sont la grande affaire ici bas. Ne vous laissez donc pas détourner des affaires sérieuses, mon cher ami, et gardez-vous de vous engager dans une route où vous marcheriez sans force et sans appui.

Traugott resta stupéfait; il ne savait que répondre. Tout ce que le jeune homme venait de lui débiter lui semblait incroyablement absurde. Il se borna à lui demander : Mais que nommez-vous donc les affaires sérieuses, les grandes affaires ici bas?

— Mais, mon Dieu, vous conviendrez qu'il faut

vivre dans la vie, et c'est ce que ne font presque jamais les artistes de profession.

Traugott conclut à peu près de ces paroles, que vivre dans la vie, c'était n'avoir point de dettes, posséder beaucoup d'argent, bien boire, bien manger, se donner une jolie femme, des enfants bien sages, élégamment vêtus; bravement digérer, profondément dormir, et surtout se garder des mauvais rêves.

— Quelle misérable vie! s'écria-t-il, lorsqu'il se retrouva seul dans sa chambre. Dans les belles matinées dorées de notre magnifique printemps, lorsqu'une molle brise d'ouest pénètre jusqu'au fond de nos rues sombres, et semble raconter, dans le doux langage de ses murmures, toutes les merveilles qu'elle a vues naître dans les prairies et dans les bois qu'elle a traversés, moi, je me glisse avec nonchalance entre les ais d'un comptoir enfumé. Là, sont assises de pâles figures, devant d'informes pupitres noircis; et le bruit monotone des feuilletts du registre, l'insolent cliquetis de l'argent qu'on amasse, interrompent seuls le silence que commande le travail. — Et quel travail? Pourquoi tant de méditations? pourquoi tant d'écritures? Afin que les coffres se remplissent, afin que le crédit recueille et devore la substance de millions de malheureux! Un artiste quitte joyeusement les cités; il va respirer,

la tête haute, les émanations parfumées du printemps; il va se perdre au milieu des splendides tableaux que colorent les joyeux rayons du soleil de mai. Du fond des buissons obscurs s'avancent des apparitions gracieuses que crée son esprit, et qui lui appartiennent à jamais; car en lui réside la mystérieuse magie des formes, du coloris et de la lumière. — Qui m'empêche de m'arracher à cette vie odieuse? n'ai-je pas reconnu aujourd'hui ma mission, et ne puis-je à mon tour devenir un artiste?

Traugott se mit à examiner tous les dessins qu'il avait faits. Quelques uns lui semblèrent tracés avec habileté. Il s'arrêta surtout devant une esquisse faite depuis longues années, où il avait copié jadis le vieux bourgmestre et le beau page; il se souvint fort bien de l'attrait que ces figures avaient eu pour lui, et se rappela comme, dans son enfance, il s'était souvent glissé sous les voûtes de la cour d'Artus, pour aller les contempler. En examinant ce dessin, Traugott se sentit saisi de désirs vagues et douloureux; il ne put se résoudre à descendre dans le comptoir; il sortit de la ville, et monta sur le Carlsberg qui l'avoisine. De là, ses regards se portèrent sur la mer écumante et sur les nuages amoncelés qui formaient mille figures bizarres au dessus de Héla : c'était comme un miroir magique où il s'efforçait de lire sa destinée future.

Ce n'est qu'après de longs efforts que s'éveillent en notre sein les révélations du monde idéal. L'âme de l'artiste flotte sans cesse dans une mer de doutes et d'incertitudes. Il voit l'infini, et il sent l'impuissance d'y atteindre. Mais bientôt il recouvre un courage divin; il combat, il lutte, et le désespoir même lui donne la force de poursuivre le rêve chéri qu'il voit toujours plus près de lui, et qui le fuit sans cesse.

Traugott ne tarda pas à éprouver cette douleur sans espoir. Le lendemain, en jetant un coup d'œil sur ses dessins qui étaient restés sur la table, ils lui semblèrent mesquins et misérables, et il se condamna lui-même à retourner au comptoir. Il revint aussitôt reprendre son travail, sans se laisser vaincre par le dégoût profond qui le forçait quelquefois à quitter la plume pour aller respirer un air pur. — Plusieurs semaines s'étaient écoulées, et l'époque du mariage de Traugott avec Christine approchait rapidement. Ce moment devait mettre fin à toutes ses espérances et à tous ses rêves, et il sentait son cœur oppressé, en voyant sa fiancée activement occupée des préparatifs de son mariage, comme s'il n'eût été question pour elle que d'une affaire domestique ordinaire. Traugott se rendait chaque jour à la cour d'Artus. Une fois, il entendit tout près de lui une voix qui le fit tressaillir. — « Ce

« papier, disait-on, a-t-il en effet une si mince valeur? » — Traugott se retourna vivement et aperçut le vieillard merveilleux, qui était occupé à traiter, avec un courtier, de la vente d'un papier dont le cours venait d'éprouver une forte baisse. Le bel adolescent se tenait auprès de lui, et jetait sur Traugott un regard tendre et douloureux. Celui-ci s'approcha vivement du vieillard. — Ce papier, lui dit-il, est en effet à bas prix; mais le cours s'améliorera, selon toute apparence, dans peu de jours. Si vous voulez suivre mon conseil, vous en retarderez la vente.

— Eh! Monsieur, répondit le vieillard, non sans amusement, que vous importent mes affaires? Savez-vous si ce papier ne m'est pas inutile en ce moment, et si je n'ai pas besoin d'argent comptant? Traugott, mécontent de la brusquerie de cette réponse, se disposait à s'éloigner, lorsqu'un regard suppliant, qu'il surprit dans les yeux humides du jeune homme, l'arrêta. — Mes intentions étaient bonnes, Monsieur, dit-il, et j'avais dessein de prévenir la perte que vous allez faire. Vendez-moi ce papier sous la condition que je vous paierai dans peu de jours la différence entre son prix actuel et le cours auquel il se peut manquer de s'élever.

— Vous êtes un homme singulier, dit le vieillard. Qu'il soit fait selon votre volonté, bien que j'ignore

le motif qui vous porte à vouloir m'enrichir. — A ces mots, il jeta un regard étincelant sur le jeune homme qui l'accompagnait, et celui-ci abaissa son bel œil bleu, en rougissant. Ils suivirent tous deux Traugott jusqu'au comptoir de M. Élias Roos, où l'argent fut compté au vieillard, qui le reçut d'un air sombre. Pendant ce temps, le jeune homme disait à voix basse à Traugott : N'est-ce pas vous qui dessiniez quelques figures dans la salle de la cour d'Artus, il y a plusieurs semaines ?

Traugott en convint, et ne put s'empêcher de rougir en songeant au rôle ridicule qu'il avait joué le jour de la lettre d'avis.

— Oh ! alors, ajouta le jeune homme, votre conduite ne saurait m'étonner. — Le vieillard regarda avec colère son compagnon, et celui-ci garda le silence. Traugott ne pouvait surmonter un certain embarras en présence de ces deux étrangers, et il les laissa s'éloigner, sans avoir le courage de leur faire une seule question. L'apparition de ces deux figures avait en effet quelque chose de si singulier, que le personnel du comptoir en fut frappé. Le vieux teneur de livres avait placé sa plume derrière son oreille, et il regardait attentivement le vieillard qui s'éloignait. — Dieu nous garde de mal, dit-il, dès qu'il eut disparu ; mais celui-ci ressemble, avec sa barbe frisée et son manteau noir, à un vieux ta-

— A l'beau de l'année 1400, qu'on voit dans l'église de saint-Johannis. — Pour M. Élias, la longue figure et l'épaisse barbe de l'étranger lui donnèrent lieu de croire que c'était un juif polonais. Il ignorait les conditions du marché que son gendre futur venait de conclure, et il se moqua singulièrement de l'impéritie de ce lourd Sarmate, qui vendait une valeur dont le cours devait s'améliorer avant peu, de dix pour cent tout au moins, ce qui arriva en effet.

— Mon fils m'a fait souvenir que vous êtes un artiste, dit le vieillard en revoyant Traugott à la cour d'Artus, et, à ce titre, j'accepte de vous ce que j'enusse certainement refusé.

Ils se trouvaient en ce moment près des quatre colonnes de granit qui soutiennent le dôme de l'édifice, non loin des deux figures que Traugott avait dessinées dans la lettre d'avis; et le jeune négociant parla sans embarras de la ressemblance qui existait entre ces deux visages et ceux du vieillard et de son jeune compagnon.

Le vieillard sourit d'un air régulier, posa sa main sur l'épaule de Traugott, et lui dit à voix basse : Vous ne savez donc pas que je suis le peintre allemand Godofredus Berklinger, et que j'ai peint ces deux figures qui semblent vous plaire, il y a bien des années, lorsque j'étudiais mon art? Dans ce bourgmestre, j'ai voulu me représenter moi-même,

et le page qui tient le cheval est mon fils , comme vous l'avez reconnu vous-même.

Traugott resta stupéfait; il ne put douter que le vieillard , qui se donnait pour un maître mort depuis quelque cent ans , ne fût atteint d'une monomanie particulière. — C'était , continua le vieillard , en relevant la tête et en regardant avec orgueil autour de lui , c'était un siècle splendide , éclatant , un temps florissant pour les arts , que celui où je décorai cette salle de toutes ces figures bariolées , en l'honneur du sage roi Artas et de sa table ronde ! Je crois même que c'est le roi Artus en personne qui vint une fois ici tandis que je travaillais , et qui m'honora du titre de maître qui ne m'avait pas encore été donné.

— Mon père , dit le jeune homme en l'interrompant , est un artiste comme il en est peu , Monsieur ; et vous n'auriez pas à vous repentir , s'il vous permettait de voir ses ouvrages. Le vieillard s'était éloigné de quelques pas pour mieux juger de l'effet des peintures ; il revint , et Traugott le pria de vouloir bien lui montrer ses tableaux. Le vieillard le regarda long-temps d'un œil scrutateur , et lui dit enfin d'un ton sévère : Il y a quelque hardiesse à vous de vouloir pénétrer dans le sanctuaire avant que d'avoir commencé votre apprentissage ; mais je vous l'accorde. Si votre regard est encore trop timide

pour bien contempler, vous devinerez peut-être ce que vous ne pouvez concevoir. Venez demain dès le matin.

Il lui indiqua sa demeure; le lendemain, Traugott se débarrassa en toute hâte des affaires qui devaient l'occuper, et se dirigea vers la rue que le vieillard lui avait désignée. Le jeune homme, vêtu à l'ancienne mode allemande, vint lui ouvrir la porte, et le conduisit dans une vaste chambre, où il trouva le vieillard assis sur un petit escabeau, devant une immense toile grise, vide et nue, tendue sur un châssis.

— Vous arrivez dans un moment favorable, Monsieur, lui dit-il, car je viens de mettre la dernière main à ce grand tableau; il m'occupe déjà depuis un an, et il ne m'a pas coûté peu de peine. C'est le pendant d'un grand tableau semblable, représentant le paradis perdu, que j'ai terminé l'an passé et que vous pourrez voir aussi dans mon atelier. Celui-ci est, comme vous le voyez, le paradis retrouvé, et je serais fâché pour vous, si vous ne démêliez pas cette allégorie. Les tableaux allégoriques n'appartiennent en général qu'aux esprits faibles et aux imaginations usées; mon tableau, à moi, n'est pas une fantaisie, c'est un *fait*; il ne désigne pas, il *est*. Vous trouverez que tous ces riches groupes d'hommes, d'animaux, de fruits, de fleurs et de rochers, se lient au tout harmonieux, dont

l'accord céleste et parfait constitue la lumière éternelle. Le vieillard se mit alors à détailler les différents groupes ; il fit remarquer à Traugott la mystérieuse distribution de la lumière et de l'ombre, l'éclat des fleurs et des métaux, les émanations merveilleuses qui s'élevaient du calice des roses et des lys épanouis, et se répandaient autour des rangs à perte de vue de jeunes filles, d'adolescents et d'hommes mûrs, tous dans l'éclat de la force, de la grace et de la beauté. — Les paroles du vieillard devenaient toujours plus énergiques et plus inintelligibles. — Laisse briller ta couronne d'or, s'écria-t-il enfin ; rejette le voile d'Isis dont tu couvres ta tête... Mais pourquoi détourner tes regards ? pourquoi t'avancer vers moi d'un air menaçant ? veux-tu donc lutter avec ton maître ? Approche donc ! approche ! attaque celui qui t'a créé, car je suis....

Ici, la parole du vieillard s'éteignit, et ses forces l'abandonnèrent. Traugott le reçut dans ses bras, et le porta, à l'aide de son fils, dans un fauteuil où il s'assoupit profondément.

— Vous savez maintenant, mon cher monsieur, ce qu'il en est de mon bon vieux père, dit le jeune homme d'une voix douce et basse ; une rigoureuse destinée a répandu l'amertume sur sa vie, et déjà, depuis bien des années, il est mort pour l'art auquel il avait consacré uniquement ses veilles. Il

reste, durant des jours entiers, les yeux fixés sur ce fond intact; il appelle cela peindre, et vous avez vu dans quel état d'exaltation le jette la description du tableau qu'il croit avoir tracé. Une malheureuse pensée qui le poursuit en outre, et qui me prépare une vie sombre et chagrine, m'entraîne avec lui dans la voie fatale qu'il parcourt.... Mais je veux tâcher de vous distraire de cette triste scène. Suivez-moi dans la chambre voisine; nous y trouverons quelques tableaux du bon temps de mon père.

Quel fut l'étonnement de Traugott, en voyant une longue rangée de tableaux qui semblaient avoir été peints par les maîtres les plus célèbres de l'école flamande ! Plusieurs scènes de la vie active, comme une société revenant de la chasse, des musiciens ambulants, une promenade à cheval, étincelaient de verve et de coloris, et les têtes surtout étaient animées d'une expression toute vitale. Traugott revenait vers la première salle, lorsqu'il s'arrêta tout-à-coup près d'un tableau, devant lequel il resta comme attaché par un charme. Il représentait une jeune fille dans l'ancien costume germanique. Ses traits étaient parfaitement semblables à ceux du fils du peintre; seulement les joues de la jeune fille étaient plus vermeilles, et sa stature paraissait plus haute. Un ravissement indicible fixait Traugott à cette place, et il ne pouvait se lasser de contem-

pler cette charmante figure, touchée à la manière de Van Dyck.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! s'écria Traugott, en soupirant, c'est elle que je porte depuis si long-temps dans mon cœur ! Où pourrai-je jamais la trouver ?

A ces mots, les yeux du jeune Berklinger se remplirent de larmes. — Venez, dit-il, en s'efforçant de contenir sa douleur. Ce portrait représente ma pauvre sœur Félicité. Elle nous a été ravie pour toujours. Vous ne la verrez jamais.

Traugott se laissa conduire machinalement dans l'antichambre. Le vieillard était encore endormi ; mais il se réveilla tout-à-coup, et, en apercevant Traugott, il s'écria d'un air irrité : Que voulez-vous ici, Monsieur ? — Le jeune homme s'approcha alors, et le fit souvenir qu'il venait de montrer à Traugott son nouveau tableau.

— Votre nouveau tableau, maître Berklinger, dit Traugott, est bien merveilleux, et je n'en ai jamais vu de semblable. Mais il faut beaucoup d'étude et de travail avant que d'arriver à peindre ainsi !

Le vieillard se calma. Il embrassa Traugott et lui promit d'être son maître. — Traugott se rendit donc chaque jour chez le vieux peintre, et il ne tarda pas à faire de grands progrès. Pour les affaires, il les négligea si complètement, que M. Élias Roos vit avec plaisir que Traugott remit son mariage à un

temps plus reculé, sous le prétexte d'une maladie de langueur. — S'il n'avait pas cent cinquante mille écus dans ma maison de commerce, dit le vieux négociant à un de ses amis, je sais bien ce que j'aurais à faire.

La vie que menait Traugott eût été un beau jour sans nuages, sans l'amour qu'il nourrissait pour la belle Félicité, dont l'image ne pouvait s'effacer de son cœur. Le portrait avait disparu. Le vieux peintre l'avait enlevé, et Traugott n'osait pas le questionner sur ce sujet. Au reste, le vieux Berklinger lui témoignait chaque jour plus de confiance, et il avait consenti à accepter quelques honoraires pour les leçons qu'il lui donnait. Traugott avait appris de la bouche du jeune Berklinger que le papier vendu par son père était leur dernière ressource et le reste de leur fortune; mais il ne put en savoir davantage, car le vieux peintre les observait sans cesse, et renvoyait rudement son fils, chaque fois qu'il le voyait converser avec le jeune négociant.

L'hiver était passé, et un nouveau printemps faisait déjà reflleurir les bois et les prés. Traugott avait été retenu un jour entier dans son comptoir, et il ne put se rendre à la maison de Berklinger que fort tard dans la soirée. En pénétrant dans le vestibule, qui était désert, il entendit le son d'un luth dans la chambre voisine. Il écouta. — Un chant entre-

coupé voltigeait entre les accords, comme de légers soupirs. Il poussa la porte. Une femme, vêtue exactement dans l'ancien costume, comme celle du portrait, s'offrit à lui, le dos tourné. Au bruit que fit Traugott en entrant, elle posa le luth sur la table, et se leva. C'était elle !

— Félicité ! s'écria Traugott dans son ravissement ; et il allait tomber aux pieds de cette image céleste, lorsqu'une main vigoureuse s'abattit sur lui et l'entraîna.

— Misérable sans pareil ! s'écriait le vieux Berklinger en le repoussant, c'était donc là le motif de ton amour pour les arts ! Tu voulais m'assassiner ! Un couteau levé brillait dans sa main. Traugott prit la fuite, éperdu d'effroi et de bonheur.

Traugott attendit le jour avec impatience, résolu de connaître, à quelque prix que ce fût, le mystère que recélait la maison de Berklinger. Il y courut. Toutes les portes étaient ouvertes. Le peintre et son fils avaient quitté dans la nuit leur demeure, et on ignorait le lieu où ils s'étaient retirés. Une voiture attelée de deux chevaux avait emporté les caisses, les tableaux et le petit nombre de meubles qui composaient le misérable avoir de Berklinger. Toutes les recherches de Traugott furent inutiles. Il revint dans un profond désespoir. Son avenir était détruit ; il se condamna lui-même à reprendre les travaux

fastidieux qu'il avait abandonnés. — Depuis quelque temps, Traugott travaillait de nouveau dans son comptoir, et le jour de son mariage avec Christine avait été invariablement fixé. La veille de ce jour, Traugott se rendit, comme de coutume, à la cour d'Artus; il contemplant encore une fois les deux figures du bourgmestre et de son page, qui lui rappelaient tant de souvenirs, lorsque ses regards tombèrent sur le courtier à qui le vieux peintre avait voulu vendre son papier. Il s'approcha de lui, et lui demanda s'il connaissait ce vieillard à la longue barbe?

— Qui ne connaît ce vieux fou? répondit le courtier. C'est le peintre Gottfried Berklinger.

— Savez-vous où il a fixé sa demeure?

— Sans doute, il vit maintenant bien tranquille à Sorrente avec sa fille.

— Avec sa fille Félicité! s'écria Traugott d'une voix si éclatante, que tous les négociants tournèrent la tête pour le regarder.

— Eh! sans doute, dit le courtier. C'est le jeune homme qui l'accompagne toujours. Tout Dantzig savait que c'était une fille, bien que le vieux fou s'imaginât que tout le monde l'ignorait. On dit qu'il lui a été prédit que le premier amour de sa fille coûterait la vie à son père, et il a trouvé ce moyen pour éloigner d'elle les galants.

— A Sorrente ! s'écrie Traugott, hors de lui. Et il s'échappa à travers la foule. — Le lendemain, il avait déjà quitté Dantzig, et deux chevaux rapides l'entraînaient vers l'Italie.

Traugott se sentit ranimé en touchant cette terre des arts. Les artistes allemands établis à Rome l'admirent dans le cercle de leurs travaux, et il séjourna plus long-temps au milieu d'eux que ne semblait le permettre l'ardent désir qui l'avait amené en Italie ; mais ce désir, adouci par la réflexion, se changea en un rêve perpétuel qui se répandit sur sa vie toute entière. L'image de Félicité se présentait sans cesse sous ses pinceaux, et ses traits ravissants, répétés dans les compositions de Traugott, devinrent bientôt célèbres dans Rome, et surtout parmi les peintres, qui accablèrent de questions leur jeune confrère. Un jour enfin, un d'eux, nommé Matuszewski, vint trouver Traugott, et lui confia qu'il avait aperçu dans Rome la jeune fille qu'on retrouvait dans tous ses tableaux. On peut se figurer le ravissement de Traugott. Les recherches qu'il fit avec son ami furent heureuses, et ils eurent bientôt découvert la retraite de la jeune fille, dont le père était en effet un pauvre peintre, alors occupé à décorer de fresques l'église de *Trinita del Monte*. Traugott courut lui-même à l'église, s'assurer de l'identité du peintre, et il crut reconnaître le vieux Berklinger, juché sur un

immense échafaud. De là , les deux amis coururent à la demeure de la jeune fille , qu'ils aperçurent de loin sur un balcon. — C'est elle , s'écria Traugott en se précipitant dans la chambre. La jeune fille recula avec effroi. Elle avait tous les traits de Félicité , mais ce n'était pas elle. Traugott resta confondu , et Matuszewski expliqua toute la méprise à la jeune fille. Celle-ci se tenait dans une attitude charmante , les yeux baissés et les joues couvertes de rougeur , et Traugott , qui avait voulu aussitôt s'éloigner , s'arrêta et la contempla avec intérêt. Dorine le regardait en souriant. Son père revint de son travail , et Traugott vit que l'effet de la hauteur de l'échafaud , sur lequel s'était trouvé le peintre , l'avait singulièrement abusé. Au lieu du vigoureux Berklinger , il voyait devant lui un petit homme pâle , maigre et timide , courbé par la misère. Le petit vieillard fit preuve de connaissances pratiques dans la conversation qu'ils eurent ensemble , et Traugott se plut à la prolonger. Dorine laissa voir , avec une simplicité enfantine , le penchant qu'elle éprouvait pour le jeune peintre , et bientôt on vit Traugott passer des journées entières dans l'atelier du pauvre artiste italien. Nous n'essaierons pas de peindre la lutte que se livra Traugott , dont le cœur était à la fois doublement rempli par la même image ; enfin il s'arracha de Rome , et partit pour Sorrente.

Un an s'écoula en recherches sans nombre. Un jour, il reçut à Naples des lettres de sa patrie. M. Élias Roos lui annonçait que, le temps de leur association étant expiré, sa présence était indispensable pour régler leurs affaires respectives. Traugott prit le chemin le plus direct et se rendit à Dantzic. — Il se trouva dans la cour d'Artus, près de la colonne de granit, vis-à-vis du bourgmestre et de son page, qui semblait le regarder en souriant, et lui reprocher avec tendresse sa longue absence.

— Je ne me trompe pas ! je vous vois bien portant et guéri de votre sombre mélancolie ? — C'était le courtier, bien connu de Traugott, qui lui parlait de la sorte.

— Je ne l'ai pas trouvé ! dit Traugott en soupirant.

— Qui donc n'avez-vous pas trouvé ? demanda le courtier.

— Le peintre Godofredus Berklinger, et sa fille Félicité. Je les ai cherchés dans toute l'Italie : à Naples et à Sorrente, personne ne les connaît !

Le courtier le regarda d'un air étonné. — Où avez-vous cherché le peintre et sa fille ? en Italie ? à Naples ? à Sorrente ?

— Eh ! sans doute, répondit Traugott avec orgueil.

— Eh ! mon Dieu, monsieur Traugott, qu'avez-

vous fait là? s'écria le courtier en frappant ses deux mains l'une contre l'autre : ne savez-vous pas que M. Aloysius Brandstetter, notre digne sénateur et doyen des échevins, a donné à sa petite maison de plaisance, située dans le bois de sapins, au pied de Carlsberg, le nom de Sorrente? C'est lui qui a recueilli Berklinger, dont il estime fort les tableaux. Il y a demeuré plusieurs années avec sa fille, et vous n'aviez qu'à aller vous planter de vos deux pieds sur le Carlsberg, pour voir Mlle Félicité se promener dans le jardin avec son joli costume gothique. Ce n'était pas la peine d'aller en Italie! Quant au vieux peintre, — c'est une triste histoire.

— Oh! parlez, parlez, s'écria Traugott d'une voix étouffée.

— Le jeune Brandstetter revint d'Angleterre, continua le courtier. Il vit Mlle Félicité, et en devint épris. Il la surprit dans le jardin, tomba à ses genoux, et lui jura de l'épouser, et de la délivrer de l'esclavage dans lequel la retenait son père. Le vieux peintre s'était avancé près d'eux sans qu'ils le visent, et, au moment où Félicité dit qu'elle consentait à tout, il poussa un grand cri et tomba mort. Une veine s'était rompue, et il était déjà tout noir quand on le releva. Mlle Félicité prit alors le jeune Brandstetter en aversion, et elle épousa le conseiller Mathésius. Elle demeure à Marienwerder, et vous pou-

vez lui rendre visite : ce n'est pas aussi loin que Sorrente !

Traugott ne l'entendait déjà plus ; il riait et pleurait à la fois ; dans son délire, il gagna la porte d'Oliva, et se rendit, comme jadis, sur le Carlsberg. On ignore combien de temps il y demeura, mais on ne le revit jamais à Dantzig.

On assure qu'un peintre allemand, nommé Traugott, se rendit célèbre en Italie, et on montre encore au palais Pitti un tableau de lui, qui le représente entre deux femmes parfaitement semblables ; la plus jeune des deux lui sourit tendrement.

E. T. A. HOFFMANN.

Le Calvaire.

Puisque tu vas, Angélique,
Au calvaire des Roseaux,
Rapporte-moi pour relique
Une froide fleur des eaux.
On ne dort pas sous la haire;
La nuit on m'entend gémir;
Et les fleurs du vieux calvaire,
On me l'a dit, font dormir.

Mais quel philtre, quel breuvage
Endort au feu des éclairs
Le ramier dans l'esclavage,
Quand l'été brûle les airs ?
Daigne la foudre descendre
Sur l'oiseau né pour gémir,
Car peut-être sous la cendre
On le laissera dormir.

Pauvre Angélique! à ton âge,
Quand on part seule et nu-pied
Pour un long pèlerinage,
N'y va-t-on que par pitié?

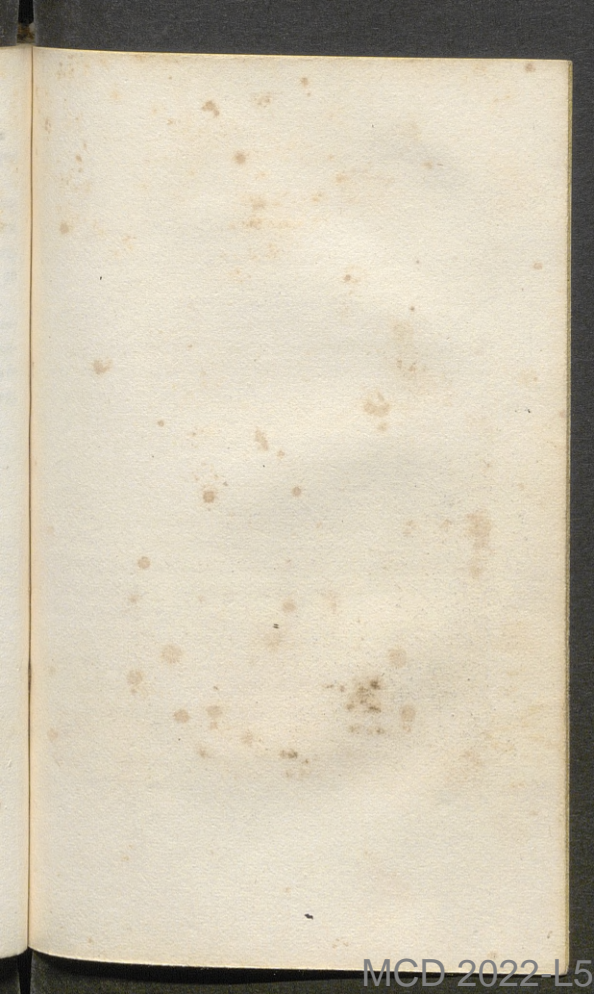
Sur la sauvage bruyère
Colombe qui vas gémir,
Offre à Dieu quelque prière
Pour que je puisse dormir.

Ah! si j'osais, ma compagne,
Me dérober sur tes pas
Dans l'air vif de la montagne,
J'oublirais.... Parlons plus bas;
Ici l'on meurt de ses peines,
Mais il n'en faut pas gémir.
Enfant! tu n'as pas de chaînes,
Tu fuis... Mais tu peux dormir.

Crois-tu qu'un grand sacrifice
Puisse être agréable à Dieu?
Eh bien! qu'il me soit propice,
Je le joins à notre adieu.
Porte au calvaire une image,
Dont chaque trait fait gémir :
Car c'est elle, quel dommage!
Qui m'empêche de dormir.

Tu jetteras dans l'eau sainte
Ce nœud défait, cette fleur,
Et cet anneau d'hyacinthe
Que je cachais sur mon cœur.
Va-t'en, je n'ai plus à rendre
Qu'une ame ardente à souffrir.
Béni soit qui doit t'apprendre
Que Dieu daigna l'endormir!

Dame MARCELINE VALMORE.





E. Lauerer del.

Lith. de La. Goussier.

VICENCE.

Vicence.

Cette belle cité, que traversent les eaux brillantes du Bacchiglione, est assise entre deux montagnes. C'est la patrie de Palladio, qui l'embellit de ses chefs-d'œuvre. La maison qu'il habita est un modèle d'élégance et de simplicité. Le portique couvert qui conduit à la Madonna-del-Monte, la rotonde de Capra, le Théâtre Olympique, la place enfin sur laquelle s'élève le palais public, tout, jusqu'à la décoration extérieure de ce superbe édifice, atteste et le goût et le génie de Palladio.

Mais quel contraste bizarre de magnificence et de misère ! Tout près de ces beaux palais apparaissent des taudis de la plus abjecte pauvreté, des statues de marbre et d'innombrables mendiants, des rainés de soldats couchés au soleil, et de longues files de malheureux veaux suspendus, la tête en bas, aux chevaux qui les portent au marché.

Le peuple de Vicence est fier, et sensible aux efforts de la fortune. Les femmes sont belles pour la plupart, et se distinguent d'une manière plus décente que som-



VIENCE.

Vicence.

Cette belle cité, que traversent les eaux brillantes du Bacchiglione, est assise entre deux montagnes. C'est la patrie de Palladio, qui l'embellit de ses chefs-d'œuvre. La maison qu'il habita est un modèle d'élégance et de simplicité. Le portique couvert qui conduit à la Madona-del-Monte, la rotonde de Capra, le Théâtre Olympique, la place enfin sur laquelle s'élève le palais public, tout, jusqu'à la décoration extérieure de ce superbe édifice, atteste et le talent et le génie de Palladio.

Mais quel contraste bizarre de magnificence et de misère ! Tout près de ces beaux palais apparaissent des masures de la plus abjecte pauvreté, des statues de marbre et d'innombrables mendiants, des faïnés de soldats couchés au soleil, et de longues files de malheureux veaux suspendus, la tête en bas, aux chevaux qui les portent au marché.

Le peuple de Vicence est fier, et sensible aux offenses : les femmes sont belles pour la plupart, mais vêtues d'une manière plus décente que somptueuse.

Partout aux alentours de Vicence les pampres, chargés de raisins au point d'en paraître noirs, pendent en festons d'un mûrier à l'autre; et, dans la saison, le maïs et le blé croissent entre les rangées de ces arbres.

Hors la ville, vous contemplez une vaste place à l'entrée de laquelle se trouve une porte d'une noble architecture : c'est le *Campo Marzo*. Aux environs, vous visitez la grotte del Cavoli, les eaux minérales de Recoaro, les collines de Bretto. Du haut de la rotonde de Capra, un horizon immense se développe à vos yeux; et, de ce point, vous jouissez de l'une des plus belles vues de la Lombardie.

Les Bohémiens.

Sorciers, bateleurs ou filous,
Reste immonde
D'un ancien monde,
Sorciers, bateleurs ou filous,
Gais Bohémiens, d'où venez-vous?

D'où nous venons ? l'on n'en sait rien.

L'hirondelle

D'où vous vient-elle?

D'où nous venons ? l'on n'en sait rien.

Où nous irons, le sait-on bien?

Sans pays, sans prince et sans lois,

Notre vie

Doit faire envie.

Sans pays, sans prince et sans lois,

L'homme est heureux un jour sur trois.

Tous indépendants nous naissons,

Sans église

Qui nous baptise.

Tous indépendants nous naissons,

Au bruit du fifre et des chansons.

Nos premiers pas sont dégagés,
Dans ce monde
Où l'erreur abonde,
Nos premiers pas sont dégagés
Du vieux maillot des préjugés.

Au peuple, en butte à nos larcins,
Tout grimoire
En peut faire accroire.
Au peuple, en butte à nos larcins,
Il faut des sorciers et des saints.

Trouvons-nous Plutus en chemin,
Notre bande
Gaîment demande.
Trouvons-nous Plutus en chemin,
En chantant nous tendons la main.

Pauvres oiseaux que Dieu bénit,
De la ville
Qu'on nous exile;
Pauvres oiseaux que Dieu bénit,
Au fond des bois pend notre nid.

A tâtons l'amour, chaque nuit,
Nous attelle
Tous pêle-mêle;
A tâtons l'amour, chaque nuit,
Nous attelle au char qu'il conduit.

Ton œil ne peut se détacher,
Philosophe
De mince étoffe,
Ton œil ne peut se détacher
Du vieux coq de ton vieux clocher.

Voir c'est avoir. Allons courir!
Vie errante
Est chose enivrante.
Voir c'est avoir. Allons courir :
Car tout voir, c'est tout conquérir.

Mais à l'homme on crie en tout lieu,
Qu'il s'agite,
Ou croupisse au gîte,
Mais à l'homme on crie en tout lieu :
« Tu nais, bonjour; tu meurs, adieu. »

Quand nous mourons, vieux ou bambin,
Homme ou femme,
A Dieu soit notre ame!
Quand nous mourons, vieu^x ou bambin,
On vend le corps au carabin.

Nous n'avons donc, exempts d'orgueil,
De lois vaines,
De lourdes chaînes;
Nous n'avons donc, exempts d'orgueil,
Ni berceau, ni toit, ni cercueil.

Mais croyez-en notre gaité,
Noble ou prêtre,
Valet ou maître;
Mais croyez-en notre gaité:
Le bonheur, c'est la liberté.

Oui, croyez-en notre gaité,
Noble ou prêtre,
Valet ou maître;
Oui, croyez-en notre gaité :
Le bonheur, c'est la liberté.

Federigo.

Il y avait une fois un jeune seigneur nommé Federigo, beau, bien fait, courtois et débonnaire, mais de mœurs fort dissolues; car il aimait avec excès le jeu, le vin et les femmes, surtout le jeu; n'allait jamais à confesse, et ne hantait les églises que pour y chercher des occasions de péché. Or, il advint que Federigo, après avoir ruiné au jeu douze fils de famille (qui se firent ensuite malandrins, et périrent sans confession dans un combat acharné avec les condottieri du roi), perdit lui-même, en moins de rien, tout ce qu'il avait gagné, et de plus tout son patrimoine, sauf un petit manoir, où il alla cacher sa misère derrière les collines de Cava.

Trois ans s'étaient écoulés depuis qu'il vivait dans la solitude, chassant le jour, et faisant, le soir, sa partie d'hombre avec le métayer. Un jour qu'il venait de rentrer au logis après une chasse, la plus heureuse qu'il eût encore faite, Jésus-Christ, suivi de ses apôtres, vint frapper à sa porte et lui demanda l'hospitalité. Federigo, qui avait l'âme généreuse,

fut charmé de voir arriver des convives en un jour où il avait amplement de quoi les régaler. Il fit donc entrer les pèlerins dans sa case, leur offrit de la meilleure grace du monde la table et le couvert, et les pria de l'excuser s'il ne les traitait pas selon leur mérite, se trouvant pris au dépourvu. Notre-Seigneur, qui savait à quoi s'en tenir sur l'opportunité de sa visite, pardonna à Federigo ce petit trait de vanité en faveur de ses dispositions hospitalières. « Nous nous contenterons de ce que vous avez, dit-il; mais faites apprêter votre souper le plus promptement possible, vu qu'il est tard et que celui-ci a grand'faim, ajouta-t-il en montrant saint Pierre. Federigo ne se le fit pas répéter, et voulant offrir à ses hôtes quelque chose de plus que le produit de sa chasse, ordonna au métayer de faire main basse sur son dernier chevreau, qui fut incontinent mis à la broche.

Lorsque le souper fut prêt et la compagnie à table, Federigo n'avait qu'un regret, c'était que son vin ne fût pas meilleur.

« Sire, » dit-il à Jésus-Christ :

« Sire, je voudrais bien que mon vin fût meilleur ;
» Néanmoins, tel qu'il est, je l'offre de grand cœur. »

Sur quoi Notre-Seigneur ayant goûté le vin : « De

« quoi vous plaignez-vous ? dit-il à Federigo ; votre vin est parfait ; je m'en rapporte à cet homme (désignant du doigt l'apôtre saint Pierre). » Saint Pierre, l'ayant savouré, le déclara excellent, et pria son hôte de boire avec lui.

Federigo, qui prenait tout cela pour de la politesse, fit néanmoins raison à l'apôtre ; mais quelle fut sa surprise en trouvant ce vin plus délicieux qu'aucun de ceux qu'il eût jamais goûtés au temps de sa plus grande fortune ! Reconnaissant à ce miracle la présence du Sauveur, il se leva aussitôt comme indigne de manger en si sainte compagnie : mais Notre-Seigneur lui ordonna de se rasseoir, ce qu'il fit sans trop de façons. Après le souper, durant lequel ils furent servis par le métayer et sa femme, Jésus-Christ se retira avec les apôtres dans l'appartement qui leur était préparé. Pour Federigo, demeuré seul avec le métayer, il fit sa partie d'homme comme à l'ordinaire, en buvant ce qui restait du vin miraculeux.

Le jour suivant, les saints voyageurs étant réunis dans la salle basse avec le maître du logis, Jésus-Christ dit : « Federigo, nous sommes très contents de l'accueil que tu nous as fait, et voulons t'en récompenser. Demande-nous trois grâces à ton choix, et elles te seront accordées : car toute puissance nous a été donnée au ciel, sur la terre et dans les enfers.

Lors, Federigo, tirant de sa poche le jeu de cartes

qu'il portait toujours avec lui : « Maître, dit-il, faites que je gagne infailliblement toutes les fois que je jouerai avec ces cartes. » — « Ainsi soit-il ! » dit Jésus-Christ.

Mais saint Pierre, qui était auprès de Federigo, lui disait à voix basse : « A quoi penses-tu, malheureux pécheur ? tu devais demander au maître le salut de ton ame. »

« — Je m'en inquiète peu, » répondit Federigo.

« — Tu as encore deux graces à obtenir, » dit Jésus-Christ.

« — Maître, poursuit l'hôte, puisque vous avez tant de bonté, faites, s'il vous plaît, que quiconque montera dans l'oranger qui ombrage ma porte, n'en puisse descendre sans ma permission. » — « Ainsi soit-il ! » dit Jésus-Christ.

A ces mots, l'apôtre saint Pierre, donnant un grand coup de coude à son voisin : « Malheureux pécheur, lui dit-il, ne crains-tu pas l'enfer réservé à tes méfaits ? Demande donc au maître une place dans son saint paradis ; il en est temps encore... »

« — Rien ne presse, » repartit Federigo, en s'éloignant de l'apôtre, et Notre-Seigneur ayant dit : « Que souhaites-tu pour troisième grace ? » — « Je souhaite, répondit-il, que quiconque s'assiéra sur cet escabeau, au coin de ma cheminée, ne puisse s'en relever qu'avec mon congé. » Notre-Seigneur, ayant exaucé ce

vœu comme les deux premiers, partit avec ses disciples.

Le dernier apôtre ne fut pas plus tôt hors du logis, que Federigo, voulant éprouver la vertu de ses cartes, appela son métayer, et fit une partie d'ombre avec lui, sans regarder son jeu. Il le gagna d'emblée, ainsi qu'une seconde et une troisième. Sûr alors de son fait, il partit pour la ville, et descendit dans la meilleure hôtellerie, dont il loua le plus bel appartement. Le bruit de son arrivée s'étant aussitôt répandu, ses anciens compagnons de débauche vinrent en foule lui rendre visite.

« Nous te croyions perdu pour jamais, s'écria don Giuseppe; on assurait que tu t'étais fait ermite. »

— « Et l'on avait raison, » répondit Federigo.

— « A quoi diable as-tu passé ton temps depuis trois ans qu'on ne te voit plus? » demandèrent à la fois tous les autres.

— « En prières, mes très chers frères, repartit Federigo d'un ton dévot; et voici mes *Heures*, » ajouta-t-il en tirant de sa poche le paquet de cartes qu'il avait précieusement conservé.

Cette réponse excita un rire général, et chacun demeura convaincu que Federigo avait réparé sa fortune en pays étranger, aux dépens de joueurs moins habiles que ceux avec lesquels il se trouvait alors, et qui brûlaient de le ruiner pour la seconde fois.

Quelques uns voulaient, sans plus attendre, l'entraîner à une table de jeu ; mais Federigo, les ayant priés de remettre la partie au soir, fit passer la compagnie dans une salle où l'on avait servi, par son ordre, un repas délicat, qui fut parfaitement accueilli.

Ce dîner fut plus gai que le souper des apôtres : il est vrai que l'on n'y but que de la malvoisie et du lacryma ; mais les convives, excepté un, ne connaissaient pas de meilleur vin.

Avant l'arrivée de ses hôtes, Federigo s'était muni d'un jeu de cartes parfaitement semblable au premier, afin de pouvoir, au besoin, le substituer à l'autre, et, en perdant une partie sur trois ou quatre, écarter tout soupçon de l'esprit de ses adversaires. Il portait l'un à droite et l'autre à gauche.

Lorsqu'on eut dîné, la noble bande étant assise autour d'un tapis vert, Federigo mit d'abord sur la table les cartes profanes, et fixa les enjeux à une somme raisonnable pour toute la durée de la séance. Voulant alors se donner l'intérêt du jeu et connaître la mesure de sa force, il joua de son mieux les deux premières parties, et les perdit l'une et l'autre, non sans un dépit secret. Il fit ensuite apporter du vin, et profita du moment où les gagnants buvaient à leurs succès passés et futurs, pour reprendre d'une main les cartes profanes, et les remplacer de l'autre par les bénites.

Quand la troisième partie fut commencée, Federigo, ne donnant plus aucune attention à son jeu, eut le loisir d'observer celui des autres, et le trouva déloyal. Cette découverte lui fit grand plaisir. Il pouvait dès lors vider en conscience les bourses de ses adversaires. Sa ruine avait été l'ouvrage de leur fraude, non de leur bien-jouer ou de leur fortune : il pouvait donc concevoir une meilleure opinion de sa force relative, opinion justifiée par des succès antérieurs. L'estime de soi (car à quoi ne s'accroche-t-elle pas ?), la certitude de la vengeance et celle du gain, sont trois sentiments bien doux au cœur de l'homme. Federigo les éprouva tous à la fois; mais, songeant à sa fortune passée, il se rappela les douze fils de famille aux dépens desquels il s'était enrichi; et, persuadé que ces jeunes gens étaient les seuls honnêtes joueurs auxquels il eût jamais eu affaire, il se repentit, pour la première fois, des victoires remportées sur eux. Un nuage sombre succéda sur son visage aux rayons de la joie qui perçait, et il poussa un profond soupir en gagnant la troisième partie.

Elle fut suivie de plusieurs autres, dont Federigo s'arrangea pour gagner le plus grand nombre, en sorte qu'il recueillit dans cette première soirée de quoi payer son dîner et un mois de loyer de son appartement. C'était tout ce qu'il voulait pour ce jour-

là. Ses compagnons, désappointés, promirent, en le quittant, de revenir le lendemain.

Le lendemain et les jours suivants, Federigo sut gagner et perdre si à propos, qu'il acquit en peu de temps une fortune considérable, sans que personne en soupçonnât la véritable cause. Alors il quitta son hôtel pour aller habiter un grand palais où il donnait de temps à autre des fêtes magnifiques. Les plus belles femmes se disputaient un de ses regards ; les vins les plus exquis couvraient tous les jours sa table, et le palais de Federigo était réputé le centre des plaisirs.

Au bout d'un an de jeu discret, il résolut de rendre sa vengeance complète, en mettant à sec les principaux seigneurs du pays. A cet effet, ayant converti en pierreries la plus grande partie de son or, il les invita huit jours d'avance à une fête extraordinaire pour laquelle il mit en réquisition les meilleurs musiciens, baladins, etc., et qui devait se terminer par un jeu des mieux nourris. Ceux qui manquaient d'argent en extorquèrent aux juifs ; les autres apportèrent ce qu'ils avaient, et tout fut raflé. Federigo partit dans la nuit avec son or et ses diamants.

De ce moment, il se fit une règle de ne jouer à coup sûr qu'avec les joueurs de mauvaise foi, se trouvant assez fort pour se tirer d'affaire avec les autres. Il parcourut ainsi toutes les villes de la terre, jouant partout, gagnant toujours, et consommant

en chaque lieu ce que le pays produisait de plus excellent.

Cependant le souvenir de ses douze victimes se présentait sans cesse à son esprit, et empoisonnait toutes ses joies. Enfin il résolut un beau jour de les délivrer ou de se perdre avec elles.

Cette résolution prise, il partit pour les enfers un bâton à la main, et un sac sur le dos, sans autre escorte que sa levrette favorite, qui s'appelait Marchesella. Arrivé en Sicile, il gravit le Gibel, et descendit ensuite dans le volcan, autant au dessous du pied de la montagne, que la montagne elle-même s'élève au dessus de Piémonte. De là, pour aller chez Pluton, il faut traverser une cour gardée par Cerbère. Federigo la franchit sans difficulté, pendant que Cerbère s'amusait avec sa levrette, et vint frapper à la porte de Pluton.

Lorsqu'on l'eut conduit en sa présence : « Qui es-tu ? » lui demanda le roi de l'abîme.

— « Je suis le joueur Federigo. »

— « Que diable viens-tu faire ici ? »

— « Pluton, répondit Federigo, si tu estimes que le premier joueur de la terre soit digne de faire ta partie d'homme, voici ce que je propose : nous jouerons autant de parties que tu voudras ; que j'en perde une seule, et mon ame te sera légitimement acquise, avec toutes celles qui peuplent tes États ;

mais , si je gagne , j'aurai le droit d'en choisir une parmi tes sujettes , pour chaque partie que j'aurai gagnée , et de l'emporter avec moi. »

— « Soit , » dit Pluton ; et il demanda un paquet de cartes.

— « En voici un , » dit aussitôt Federigo , en tirant de sa poche le jeu miraculeux , et ils commencèrent à jouer.

Federigo gagna une première partie , et demanda à Pluton l'ame de Stefano Pagani , l'un des douze qu'il voulait sauver. Elle lui fut aussitôt livrée ; et , l'ayant reçue , il la mit dans son sac. Il gagna de même une seconde partie , puis une troisième , et jusqu'à douze , se faisant livrer chaque fois , et mettant dans son sac , une des ames auxquelles il s'intéressait. Lorsqu'il eut complété la douzaine , il offrit à Pluton de continuer.

— « Volontiers , dit Pluton (qui pourtant s'enuyait de perdre) , mais sortons un instant ; je ne sais quelle odeur fétide vient de se répandre ici. »

Or il cherchait un prétexte pour se débarrasser de Federigo ; car à peine celui-ci était-il dehors avec son sac et ses ames , que Pluton cria de toute sa force qu'on fermât la porte sur lui.

Federigo , ayant de nouveau traversé la cour des enfers sans que Cerbère y prît garde , tant il était charmé de sa levrette , regagna péniblement la cime

du mont Gibel. Il appela ensuite Marchesella, qui ne tarda pas à le rejoindre, et redescendit vers Messine, plus joyeux de sa conquête spirituelle, qu'il ne l'avait jamais été d'aucun succès mondain. Arrivé à Messine, il s'y embarqua pour retourner en terre ferme, et terminer sa carrière dans son antique manoir.

.....
(A quelques mois de là, Marchesella mit bas une portée de petits monstres, dont quelques uns avaient jusqu'à trois têtes. On les jeta à l'eau.)
.....

Au bout de trente ans (Federigo en avait alors soixante-dix), la Mort entra chez lui, et l'avertit de mettre sa conscience en règle, parce que son heure était venue. « Je suis prêt, dit le moribond; mais, avant de m'enlever, ô Mort, donne-moi, je te prie, un fruit de l'arbre qui ombrage ma porte. Encore ce petit plaisir, et je mourrai content. »

— « S'il ne te faut que cela, dit la Mort, je veux bien te satisfaire; » et elle monte dans l'oranger pour cueillir une orange. Mais, lorsqu'elle voulut descendre, elle ne le put pas; Federigo s'y opposait.

— « Ah! Federigo, tu m'as trompée, s'écria-t-elle; je suis maintenant en ta puissance; mais rends-moi la liberté, et je te promets dix ans de vie. »

— « Dix ans! voilà grand'chose! dit Federigo. Si

tu veux descendre , ma mie , il faut être plus libérale. »

— « Je t'en donnerai vingt. »

— « Tu te moques ! »

— « Je t'en donnerai trente. »

— « Tu n'es pas tout-à-fait au tiers. »

— « Tu veux donc vivre un siècle ? »

— « Tout autant , ma chère. »

— « Federigo , tu n'es pas raisonnable. »

— « Que veux-tu ! j'aime à vivre. »

— « Allons , va pour cent ans , dit la Mort ; il faut bien en passer par là ; » et elle put aussitôt descendre.

Dès qu'elle fut partie , Federigo se leva dans un état de santé parfaite , et commença une nouvelle vie avec la force d'un jeune homme et l'expérience d'un vieillard. Tout ce que l'on sait de cette nouvelle existence est qu'il continua à satisfaire curieusement toutes ses passions , et particulièrement ses appétits charnels ; faisant un peu de bien quand l'occasion s'en présentait , mais sans plus songer à son salut que pendant sa première vie.

Les cent ans révolus , la Mort vint de nouveau frapper à sa porte , et le trouva dans son lit.

« Es-tu prêt ? » lui dit-elle.

— « J'ai envoyé chercher mon confesseur , répondit Federigo ; assieds-toi près du feu jusqu'à ce qu'il

viennne. Je n'attends que l'absolution pour m'élancer avec toi dans l'éternité. »

La Mort, qui était bonne personne, alla s'asseoir sur l'escabeau, et attendit une heure entière, sans voir arriver le prêtre. Commencant enfin à s'ennuyer, elle dit à son hôte : « Vieillard, pour la seconde fois n'as-tu pas eu le temps de te mettre en règle, depuis un siècle que nous ne nous sommes vus? »

— « J'avais, par ma foi, bien autre chose à faire, » dit le vieillard avec un sourire moqueur.

— « Eh bien ! reprit la Mort indignée de son impiété, tu n'as plus une minute à vivre ! »

— « Bah ! lui dit Federigo, tandis qu'elle cherchait en vain à se lever ; je sais par expérience que tu es trop accommodante pour ne pas m'accorder encore quelques années de répit. »

— « Quelques années, misérable ! » (Et elle faisait d'inutiles efforts pour sortir de la cheminée.)

— « Oui, sans doute ; mais, cette fois-ci, je ne serai point exigeant, et, comme je ne tiens plus à la vieillesse, je me contenterai de quarante ans pour ma troisième course. »

La Mort vit bien qu'elle était retenue sur l'escabeau, comme autrefois sur l'oranger, par une puissance surnaturelle ; mais, dans sa fureur, elle ne voulut rien accorder.

— « Je sais un moyen de te rendre raisonnable, »

dit Federigo , et il fit jeter trois fagots sur le feu. La flamme eut en un moment rempli toute la cheminée , en sorte que la Mort était au supplice.

— « Grace , grace , s'écria-t-elle en sentant brûler ses vieux os ; je te promets quarante ans de santé. »

A ces mots , Federigo dénoua le charme , et la Mort s'enfuit à demi rôtie.

Au bout du terme , elle revint chercher son homme , qui l'attendait de pied ferme , un sac sur le dos.

— « Pour le coup , ton heure est venue , lui dit-elle en entrant brusquement : il n'y a plus à reculer ; mais que veux-tu faire de ce sac ? »

— « Il contient les ames de douze joueurs de mes amis que j'ai autrefois délivrés de l'enfer. »

— « Qu'ils y rentrent avec toi ! » dit la Mort , et , saisissant Federigo par les cheveux , elle s'élança dans les airs , vola vers le midi , et s'enfonça avec sa proie dans les gouffres du mont Gibel. Arrivée aux portes de l'enfer , elle frappa trois coups.

« Qui est là ? » dit Pluton.

— « Federigo le joueur , » répondit la Mort.

— « N'ouvrez pas , s'écria Pluton , qui se rappela aussitôt les douze parties qu'il avait perdues : ce coquin-là dépeuplerait mon empire. »

Pluton refusant d'ouvrir , la Mort transporta son prisonnier aux portes du purgatoire ; mais l'ange de garde lui en interdit l'entrée , ayant reconnu qu'il se

trouvait en état de péché mortel. Il fallut donc à toute force, et au grand regret de la Mort, qui en voulait à Federigo, diriger le convoi vers les régions célestes.

« Qui es-tu ? » dit saint Pierre à Federigo, quand la Mort l'eut déposé à l'entrée du paradis.

— « Votre ancien hôte, répondit-il, celui qui vous régala jadis du produit de sa chasse. »

— « Oses-tu bien te présenter ici dans l'état où je te vois ? s'écria saint Pierre. Ne sais-tu pas que le ciel est fermé à tes pareils ? Quoi ! tu n'es pas même digne du purgatoire, et tu veux une place dans le paradis ! »

— « Saint Pierre, dit Federigo, est-ce ainsi que je vous reçus quand vous vîntes avec votre divin maître, il y a environ cent quatre-vingts ans, me demander l'hospitalité ? »

— « Tout cela est bel et bon, repartit saint Pierre d'un ton grondeur, quoique attendri ; mais je ne puis pas prendre sur moi de te laisser entrer. Je vais informer Jésus-Christ de ton arrivée : nous verrons ce qu'il dira. »

Notre-Seigneur, étant averti, vint à la porte du paradis, où il trouva Federigo à genoux sur le seuil, avec ses douze ames, six de chaque côté. Lors, se laissant toucher de compassion : « Passe encore pour toi, dit-il à Federigo ; mais ces douze ames que l'enfer

réclame, je ne saurais en conscience les laisser entrer. »

— « Eh quoi ! Seigneur, dit Federigo, lorsque j'eus l'honneur de vous recevoir dans ma maison, n'étiez-vous pas accompagné de douze voyageurs, que j'accueillis, ainsi que vous, du mieux qu'il me fut possible ? »

— « Il n'y a pas moyen de résister à cet homme, dit Jésus-Christ : entrez donc, puisque vous voilà ; mais ne vous vantez pas de la grace que je vous fais : elle serait de mauvais exemple. »

P. MÉRIMÉE.

Le Gondolier.

« Conduis-moi, beau gondolier,
» Jusqu'à Rialto, dit-elle,
» Je te donne mon collier ;
» Et la pierre en est si belle ! »
Pourtant elle eut un refus :
« C'est trop peu sur ma parole,
» Pour entrer dans ma gondole.
» Non, Gianetta, je veux plus. »

« Tiens, je sais un lamento ;
» Je le chanterai, dit-elle,
» En allant à Rialto ;
» La musique en est si belle ! »
Pourtant elle eut un refus :
« Quoi ! pour une barcarole,
» Vous, entrer dans ma gondole !
» Non, Gianetta, je veux plus. »

Son chapelet dans les mains :
« Tiens, le veux-tu, lui dit-elle ;
» L'évêque en bénit les grains ;
» Et la croix en est si belle ! »

Pourtant elle eut un refus :

« Quoi ! pour ce pieux symbole ,
» Vous, entrer dans ma gondole !
» Non, Gianetta , je veux plus. »

Sur le canal cependant

Je le vis ramer près d'elle ,

Et rire en la regardant.

Qu'avait donné cette belle ?

Elle aborda , l'air confus.

Lui , fidèle à sa parole ,

Remonta dans sa gondole ,

Sans rien demander de plus.

CASIMIR DELAVIGNE.

Le Télégraphe

DU RAINCY.

Depuis que nous avons changé de méthode dans l'étude des mœurs, et que nous sommes demeurés convaincus que la vieille manière de Théophraste, assez adroitement rajeunie par Labruyère, s'occupait beaucoup trop des petits faits matériels de la vie et de l'humanité extérieure pour qu'elle pût arriver jamais à une parfaite connaissance de l'homme moral, j'ai remarqué fort souvent que dans cette nouvelle carrière de l'observation, que nous nous sommes frayée aussi près que possible de la comédie de Molière, c'était une grande condition de succès de posséder une de ces vues basses et incertaines, détestables quand il faut voir les objets d'un peu loin et qui les voient comme dans un nuage, excellentes au contraire quand elles se sont assez rapprochées de l'objet de leur étude pour le soumettre à leur inflexible analyse. De ces myopies si désirables,

je possède la plus complète qui soit en France, et je puis en parler en maître. Grace à elle, je suis le roi d'un monde poétique jeune et beau, que je colore à mon gré quand il s'élançe devant moi, au hasard, hommes et femmes, jeunes gens et vieillards, au bois de Boulogne par exemple, dans quelques allées mystérieuses, et que je n'ai rien de mieux à faire qu'à m'entourer d'images riantes. Grace encore à ce don de nature : si par malheur j'ai besoin de réalité et de positif, je m'approche de plus près, je me pose comme un marbre devant ma victime, et, sans être intimidé de son regard qui ne va pas jusqu'à moi, je plonge dans tout son être, et ce qu'elle a de hideux je le découvre du premier coup d'œil. J'ai donc vu d'affreuses choses de près : de loin j'en ai vu de charmantes, tout cela parce que je n'y vois pas. Affligez-moi au contraire d'une de ces vues perçantes qui, le soir, peuvent lire l'heure et la minute au cadran enflammé de l'hôtel-de-ville, et qui pourraient distinguer à l'opéra une danseuse dans la foule et lui rendre son individualité et son nom de simple bourgeoise en robe blanche et en chapeau de paille, alors adieu pour moi l'observation ; et le monde, et cette douteuse couleur qui le pare, ce n'est plus qu'un monotone ensemble d'objets sans confusion et embarrassés de toute la symétrie d'une ménagère hollandaise qui frotte ses pots d'étain pour faire penser

qu'ils sont d'argent ; alors adieu tout le charme de mes rêveries , adieu mon droit de m'approcher assez près d'une femme pour respirer l'odeur de la fleur qu'elle porte à son corsage, sans être ni indiscret ni impoli ; adieu surtout l'histoire que je vais vous raconter : seulement je suis assez modeste pour être persuadé d'avance que j'y perdrais plus que vous.

Il y a bientôt un an de cela. Je respirais l'air du matin au Luxembourg, beau jardin si désert et en même temps si rempli d'une liberté bourgeoise et sans cérémonie, lorsque sur un vieux banc adossé à la Diane chasseresse, dont la main droite étendue semble vainement chercher les cornes de son cerf emportées comme tant d'autres choses par le tourbillon révolutionnaire, j'aperçus un homme d'un âge mûr, à l'air soucieux et ennuyé, qui me le fit prendre tout d'abord pour un vieux professeur de collège que j'ai perdu de vue depuis long-temps. Je ne sais pourquoi un grand désir me survint de parler à cet homme, dont les fatigantes et grotesques leçons avaient laissé chez moi de profonds souvenirs ; toujours est-il que je l'abordai presque malgré moi, et que je me sentis soulagé lorsqu'après les premiers mots l'homme que j'abordai m'arrêta : — Vous vous méprenez, monsieur, me dit-il, je ne suis pas celui que vous pensez ; cependant, si vous ne cherchez que l'homme le plus ennuyé et le plus fatigué de la vie

qui soit dans le monde, votre méprise n'est pas grande. En même temps il poussa un grand soupir en souriant à demi; je n'avais jamais vu sourire ainsi.

— Je vous plains fort, monsieur, lui répondis-je; l'ennui est une des maladies incurables de notre siècle, la seule découverte peut-être de la poésie moderne; c'est un mal qui tue et qui consume, quand on ne peut pas en connaître les causes et adopter des remèdes violents.

— Hélas! reprit l'inconnu, la cause de mon ennui à moi, je la connais, elle est sans remède; mon étrange spleen n'est pas anglais, je vous prie de le croire; je ne suis pas assez riche pour avoir touché au dégoût, et ce n'est pas avec mon indemnité d'émigré que la satiété me serait connue. D'un pareil mal je serais honteux, aussi honteux que si mon malaise avait sa source dans vos émotions de tristesse, comme vous vous la seriez faite il n'y a pas dix ans. Non, non, ce ne sera jamais l'imagination qui me tuera comme un illuminé d'Allemagne. Plût au ciel que ce fût là ma mort! Je crois, au contraire, que si je suis si à plaindre, c'est parce que l'imagination m'a manqué. J'en ai eu trop peu, et voilà mon malheur.

Je n'ai rien compris à ce monde fantastique que notre histoire a fait surgir; j'ai été sourd à toutes les

évolutions, à tout le drame de la poésie moderne, froid, muet, insensible, sans étonnement, sans plaisir, sans intelligence; le siècle a marché sans que j'aie pu faire un pas, et pourtant, entre ces deux mains que vous voyez fortes encore et nerveuses, tous les événements du monde ont passé; elles ont écrit pour l'histoire les faits les plus mystérieux et les plus compliqués de la politique moderne; de tout cela malheureusement il n'est rien resté, rien de plus que ce qui reste sur le parchemin que la main d'un religieux de couvent a débarrassé des vers de Virgile ou d'Homère, pour y substituer les mémoires de son église et le compte de ses revenus.

Cette violence d'émotion porta à son comble ma curiosité et mon inquiétude. Je commençai à craindre que le mystérieux vieillard ne voulût plus m'expliquer sa singulière maladie; je craignais que son emportement ne lui eût pas laissé assez de puissance sur ses souvenirs; heureusement qu'il revint bientôt à lui-même, et alors il se mit à me raconter sa vie avec une naïveté que je ne pourrai jamais reproduire, grâce à cette phrase prétentieuse et musquée qui me poursuit malgré moi.

Il reprit donc la parole en ces termes :

— Je vais vous dire où commença ma vie. Ce fut dans les bois du Raincy; ils étaient plus touffus et plus frais qu'aujourd'hui, et dans ma jeunesse, à

peine échappé aux leçons d'un vieux jésuite, je me plaisais à y lire les beaux vers du père Vanière, le Virgile de la société. Je me souviens même fort bien que je préférais le *Prædium rusticum* aux *Géorgiques*; j'y trouvais plus de pratique, plus de bonne et suave odeur de ferme et de labour, quelque chose de plus champêtre et de plus simple; je relis encore souvent le *Prædium rusticum*, il me paraît aussi beau qu'à dix-neuf ans. Seulement à dix-neuf ans j'avais plus de distractions; quand j'étais dans le bois, les gardes passaient, le cor sonnait, les mentes couraient, le cerf pleurait, et souvent à midi mon regard s'arrêtait encore plus attaché; ce fut d'abord une fugitive vision, un rêve, une ombre, le bruit d'une robe flottante et d'un soulier neuf. Puis après, plus de cor, plus de cerf, plus de chiens, plus d'oiseaux dans l'ombre, plus de lapins dans le terrier, plus de jeune biche le soir prenant ses ébats au clair de la lune; plus de sangliers en troupe, dévastant sans pitié la moisson du paysan; plus de père Vanière: je ne vis plus qu'elle, elle seule, quand elle allait, un panier à la main, chercher le dîner de son père.

Et quand ma vision se fut approchée davantage, quand enfin elle fut rendue sensible et que je pus voir cette riante image de jeune fille s'épanouir et se colorer doucement au souffle de ses dix-sept printemps,

je ne fus plus qu'à elle, c'est-à-dire moitié crainte, moitié espérance. Cette position de jeune homme, qui n'a rien de mieux à faire qu'à aimer et à lire des vers champêtres, est une ravissante position. Justement ma jeunesse s'écoulait au milieu de l'enfantement pénible d'une société nouvelle; j'étais né au bruit de la monarchie croulante; deux abîmes me séparaient ainsi de la vie active: d'ailleurs à quoi bon la vie active, quand on a tant d'amour et qu'on est sûr de trouver le repas du soir et un abri?

Je voyais Maria tous les jours. Maria était une fille à la fois grave et folâtre, sérieuse et enjouée; vous l'auriez entendue (et, alors jeune homme, il y avait du danger à l'entendre), vous l'auriez entendue à la fois élever mille plans fantastiques pour mon bonheur, ou me prêcher tendrement le travail et l'avenir. Elle avait été habituée au travail. Seulement je ne pouvais me figurer à quel travail; plusieurs fois elle avait tenté de me l'expliquer, je n'avais jamais pu le comprendre, tout ce que j'avais pu faire, c'était de me persuader qu'il s'agissait de quelque langage invisible et mystérieux, établi à travers les airs sur tous les points de la république; mais, après plus ample réflexion, je tombais dans mon incrédule méfiance, et je finissais par sourire en me figurant ma jolie Maria à la tête de tous les mystères du cabinet.

Cette occupation si étrange était pour nous un inépuisable sujet de conversation. — Tu crois donc, petite Maria, lui disais-je souvent, que ton père est le possesseur de ce grand secret?—Et elle recommençait vingt fois les mêmes descriptions : Un fanal au sommet d'une montagne, deux bras longs élevés et mobiles, un vieillard à l'œil fixe et dans l'attitude du recueillement, donnait à une nouvelle de la frontière une rapidité égale à celle d'un rayon du soleil. Souvent même Maria suppléait à ses mains débiles, saisissant les bras de la machine et la faisant mouvoir de sa blanche main avec la même soudaineté ! Et moi je pressais cette main si jolie, si mal assurée; je l'embrassais en vrai jeune homme, et soudain Maria, légère comme un sylphe, se perdait dans le bois pour retrouver son père.

Quelquefois elle arrivait épuisée de fatigue : — Il y a des révolutions dans le pays, me disait-elle tristement, j'ai peut-être fait tomber bien des têtes aujourd'hui; les chefs du gouvernement sont en fureur; depuis le lever du soleil chaque minute apporte un ordre ou une réponse, c'est à peine si j'ai le temps de penser à toi. Disant cela, elle appuyait sa tête sur mon épaule; ses bras fatigués retombaient sur sa taille charmante : on aurait cru qu'elle dormait, si elle n'avait été si calme.

Un autre jour (et je m'en souviens fort, car le

froid était grand, et chez mon père nourricier la misère faisait déjà murmurer contre le morceau de pain qu'on me donnait au préjudice des chefs de la maison; et d'ailleurs la terreur, devenue plus forte, m'avait fait condamner, grace au nom de mon père, à l'exil ou à la mort), Maria vint à moi pâle et tremblante, froide, et avec sa robe d'été blanche comme la neige qui couvrait la terre. — Je suis perdue, mon ami, me dit-elle, perdue; mon père est mort de froid, un autre va le remplacer; plus d'asile: encore si tu en avais un! Puis elle levait les yeux en l'air, et, au milieu d'un nuage grisâtre et immobile, elle me montrait le donjon qu'elle habitait, près des cieux, comme un ange: ce fut alors et pour la première fois que je connus la pauvreté.

Je serrai Maria dans mes bras, je l'enveloppai de mon mieux dans un méchant manteau noir que m'avait jeté un proscrit, et pendant que sa jolie tête, un instant réchauffée par mon haleine, reprenait une légère teinte rose: — Maria, lui dis-je, moi aussi je suis sans asile, moi aussi je n'ai plus de famille; il faut que je parte aujourd'hui, si demain je ne veux pas mourir: mais courage, Maria; viens, conduis-moi à ta demeure; je suis à toi à présent, ta maison sera la mienne, ton travail sera le mien. Je t'ai souvent entendue dire que ton vieux père n'était plus assez robuste, je remplacerai ton vieux père; nous

seuls nous savons qu'il est mort, les sbires ne viendront pas me chercher à sa place : vois-tu, je suis fort ; mon regard percerait la nuit. Bonne Maria, viens avec moi, nous vivrons au milieu des nuages ; nous serons heureux là haut, nous serons riches là haut, innocents, heureux, tranquilles : le dîner de ton père doit suffire à ton époux !

Maria m'écoutait, son cœur battait vivement dans sa poitrine ; elle était défaillante et cependant heureuse : seulement mon projet l'éblouissait. — Je le veux bien, dit-elle ; viens, viens avec moi, pauvre émigré ; viens, tu seras mon époux, je serai ta femme, je serai pour toi un monde et une patrie. En même temps elle m'avait pris par la main, elle m'entraînait en courant, et je trouvais encore qu'elle n'allait pas assez vite.

Arrivés à l'endroit le plus élevé du parc, une haute tour, au pied de laquelle une petite porte basse et noire était placée, nous arrêta dans notre marche. Nous n'avions pas encore dit un seul mot. — Vois-tu cette tour ? me dit Maria. Il est encore temps, cher Oscar, il est encore temps de reculer, peut-être pourras-tu sans danger arriver à la frontière ; songes-y ! Une fois entré là, tu ne pourras plus sortir ; là, plus de communication avec les hommes, tu es mort à la place de mon père, qui doit revivre autant que toi ; là, plus personne que moi, moi seule, seule,

entends-tu, Oscar ? et, pour toute notre vie , un langage sans intelligence pour nous , des signes mystérieux qui ébranleront le monde sans que nous en éprouvions une seule commotion. Tu es jeune , tu es savant , tu es fort ; j'ai bien peur que le chagrin ne te dévore avec ton premier amour. En même temps Maria attachait sur moi ses deux yeux bleus et voilés , dans lesquels brillaient encore les larmes qu'elle venait d'essuyer.

Je ne répondis rien à ce discours , je ne l'entendais même pas. La porte s'ouvrit et se referma sur nous. Il fallut monter long-temps ; mais, grand Dieu ! arrivés au sommet de la plate-forme , quel imposant spectacle ! La forêt s'étendait à nos pieds comme un tapis de neige. Voilà tout Paris avec ses tours et ses dômes , et son fleuve brillant comme un miroir ! Au milieu , cette grande potence , qui m'avait paru si petite d'en bas , immobile et effrayante ; à l'extrémité opposée , une cabane d'un très pauvre aspect.

— Reste là , reste , me dit Maria , ne vois-tu rien dans le lointain ? — Rien , Maria , un léger nuage qui s'enfuit poussé par le vent. — Ne vois-tu rien qui s'agite dans l'air ? et tout d'un coup : Prends cette corde , me dit-elle , mon Oscar , sois docile , ou nous sommes perdus ; vois-tu , voilà le signal , fais un mouvement à gauche... , à droite à présent... , bien , plus bas , plus haut... ; tu te trompes , Oscar :

on te fait signe de recommencer. Et la pauvre enfant paraissait anéantie.

Pour moi , j'étais tout regard , tout oreille , tout ame ; je dévorais les signaux , je parvins à les imiter , lentement sans doute ; mais le vieillard que je remplaçais était bien vieux et bien lent , quoique le plus habile de tous en même temps. Maria semblait renaître. Nous sommes sauvés ! dit-elle encore toute tremblante de son émotion. Telle fut ma première leçon : Dieu et Maria me prirent en pitié , et désormais je fus sûr des mouvements de la machine.

Le même soir , Maria et moi nous donnâmes la sépulture à son père. Le bon vieillard avait lui-même préparé sa tombe , pour venir au secours de sa fille même après sa mort. Il fut enseveli au pied de la machine à laquelle il avait consacré sa vie ; nous plantâmes une petite croix sur sa pierre tumulaire. Hélas ! et nous aussi nous étions dans la tombe , sur nous aussi pesait une croix funèbre : seulement il nous fallait la porter.

Le lendemain je mis tout en ordre dans notre demeure ; elle venait de s'agrandir de toute la chambre de Maria , de tout son mobilier de jeune fille , de son miroir à demi brisé , surmonté du dernier rameau de Pâques , de son chapelet à grains de corail qui lui servait de collier aux jours de fête , d'une vieille table de sapin , et de quelques volumes dépareillés du Don

Quichotte de Cervantes : voilà tout notre mobilier. Le lit de son père était devenu notre lit nuptial ; c'était un petit lit de campagne, tout en fer : l'air du matin en avait dévoré le vernis grisâtre ; contre l'habitude ce lit était placé sur le devant de la cabane, de sorte qu'il était impossible de perdre de vue le télégraphe, et qu'à mon premier regard je voyais d'un côté sa charpente informe et menaçante, même avant d'avoir pu sourire au sommeil de ma jeune épouse, souriant comme elle et aussi calme que son cœur.

Vous ne sauriez croire combien me fut pénible la vue continuelle de l'instrument auquel j'étais attaché. Cette espèce d'idée fixe plantée, malgré moi, devant ma demeure, et me poursuivant à toute heure du jour, par sa présence et même par son ombre dont les formes gigantesques s'élevaient jusqu'au toit de ma cabane, me faisait l'effet d'une cruelle moquerie dont l'auteur serait invisible. J'avais beau vouloir fuir ou penser à autre chose, l'idée fixe était là, toujours là, et si par hasard je parvenais à l'oublier un instant dans les bras de Maria, Maria tenait son regard incessamment attaché sur la machine. Maria était inquiète et tremblante ; au moindre froissement dans l'air, elle me repoussait à mon poste, et alors, dans le plus profond silence, nous regardions dans le lointain pour y découvrir quelque signal à répéter.

J'étais seul une fois chaque jour. Maria allait à l'heure de midi chercher notre repas de la journée , et, après quelques mois d'habitude , je profitai de ces instants pour étudier le monde qui m'entourait. Tout ce monde était placé si bas au dessous de moi qu'aucun son n'arrivait jusqu'à mon oreille ; car alors on avait proscrit le son des cloches. Toutefois ma vue suppléait à l'ouïe , et la réflexion faisait le reste. J'étais entré dans mon donjon , bien jeune et bien ignorant des choses de la terre. Je n'avais à moi que le nom du roi et de quelques princes de sa famille, alliés dans mon souvenir à de sanglantes et exécrables renommées ; mais de notre histoire je ne savais rien ; j'ignorais surtout qu'une révolution pût finir. Cependant , au milieu même du parc que j'habitais , plusieurs révolutions se passaient, et je les annonçais à la France entière sans que moi seul je m'en doutasse. Le calme qui m'entourait était si profond , que la vie sociale s'écoulait pour moi comme un songe fantastique. Cependant tel est le besoin de science et de vérité qui nous agite , que je me faisais une histoire à ma manière , donnant un sens à tous les signes que je répétais dans le ciel , à tous les mouvements qui glissaient sur la terre comme un peuple d'ombres au sixième livre de l'*Énéide*.

De ces signes perdus dans les airs comme un vain bruit , je ne saurais vous dire quelque chose ; figurez

vous une écriture en chiffres qui n'est comprise que par deux personnes. Mais des mouvements qui se passaient sur la terre, tout monotones qu'ils étaient, j'ai conservé un profond et puissant souvenir; c'était une chose si intéressante pour moi de voir glisser des hommes sous mes pieds, et souvent d'être obligé, pour les voir, de traverser du regard l'orage que je dominais. Et puis, quand j'avais vu tout cela et que la nuit était assez tombée pour envelopper tout le télégraphe, je laissais reposer jusqu'au lendemain ses bras gigantesques; j'allumais la lampe dont les rayons plus purs annonçaient notre éloignement de la terre, je m'asseyais tout à côté de Maria, et, pendant qu'elle était occupée de quelque ouvrage à l'aiguille vis-à-vis une estampe de Don Quichotte, je lui parlais lentement, longuement; je lui racontais ce que j'avais vu et appris dans ma journée.

Un jour une foule en tumulte s'était précipitée dans le parc au milieu de la dévastation et du ravage; elle enleva le maître de ces vastes domaines; et, poursuivant ses recherches dans cet asile de la grandeur et de la fortune, je la vis, à mon grand étonnement, découvrir un palais caché dans la terre, le mettre à nu et lui enlever son enveloppe de gazon et de verdure. Non, jamais tant de richesses ne s'étaient offertes à mon regard. C'étaient de toutes parts des vases antiques, des meubles précieux, des ta-

bleaux et des statues, des vins de mille sortes, des tables toutes prêtes pour les banquets, des bains tout parfumés, un théâtre chargé d'actrices en habits de fête, tout un peuple dévoué à mille plaisirs nocturnes, quelques jeunes filles pleurantes et honteuses de revoir la lumière du soleil, des vierges du Seigneur enlevées aux autels, reconnaissables à leur habit : tout cet ensemble de luxe et de volupté, de débauche et de puissance, de vertu réduite et de vice sans honte et sans rougeur, était tristement éclairé par mille flambeaux que vous eussiez pris de loin et en plein jour pour des flambeaux funèbres sur la tombe de quelque héros renversé.

Et Maria me demandait l'explication de cette histoire.

Le peuple se fait justice, Maria, lui répondis-je; il vient de détruire un repaire, il vient de rendre au toit paternel les malheureuses qui en étaient arrachées, il traîne devant son seigneur et suzerain le maître féodal de ces beaux lieux; justice est faite, Maria. Et en effet le palais ne fut plus, le lendemain, qu'un monceau de ruines; on avait tout détruit, tout, jusqu'au lac qui protégeait de ses eaux mensongères cet asile consacré à des voluptés sans frein.

Le chef de cette maison royale ne reparut plus au milieu de ses vassaux; ses vassaux furent dispersés : la terreur et le silence régnèrent dans la forêt.

Cependant, toujours fidèle à ma vocation et trop heureux d'être à Maria et de vivre dans les airs aussi libre que l'aigle, j'agitais chaque jour mon télégraphe, toujours aussi intéressé que lorsque vous trouvez par hasard dans votre route un sourd-muet qui vous implore, qui s'est égaré, que vous voudriez secourir de tout votre cœur, et que vous abandonnez faute d'entendre sa prière et ses vœux.

Cependant les jours, les mois, les années s'écoulaient pour nous dans ce bonheur si monotone et pourtant si délicieux. Les pages de l'histoire que je me faisais à moi-même avançaient aussi peu qu'un roman d'amour écrit par un jeune homme ému des souvenirs de la veille et des espérances du lendemain. Il est ainsi de mes annales à moi; le second chapitre arriva long-temps après le premier. Par un beau soleil de mai les portes du manoir silencieux s'ouvrirent avec fracas, une foule de valets se précipite dans les allées; un palais brillant et frais fut élevé comme par enchantement; soudain vous eussiez dit toute une cour, des femmes charmantes, des épauettes d'or, et, pour présider à la fête, le maître du château en habit noir avec le sourire du contentement sans orgueil ni fierté. Ce spectacle m'amusa. Il est triste d'avoir sous les yeux de si belles demeures et de les savoir inhabitées, de ne pouvoir rien imaginer sous les ombrages, de savoir que ces

roses vont mourir sur leurs tiges et ces beaux fruits tomber inutiles au pied de l'arbre qui les porte.

Le soir, appuyé sur la légère balustrade, et la tête à demi cachée sous le bras de Maria dont l'étoile resplendissait au dessus de sa tête, je prêtai l'oreille à une harmonie céleste, je dévorais ces voix de femmes accompagnées de sons plus graves, j'assis-tais à ces banquets somptueux éclairés de mille feux augmentés encore par le diamant et le cristal. — Ne sais-tu pas une nouvelle, Maria? lui dis-je après un moment d'admiration muette; ne sais-tu pas que voilà les maîtres du château revenus? je n'ai jamais vu chez eux tant de magnificence et d'éclat; autrefois ils se cachaient sous la terre pour être heureux, aujourd'hui ils ne craignent plus le grand jour: les voici corrigés à jamais.

A ces mots, Maria se mit à rire, elle avait un sourire à la fois si doux et si railleur qu'il était impossible d'y résister. — Qu'avez-vous donc à rire, jeune folle? il me semble que j'ai parlé très sensément.

— Hélas! dit Maria, noble historien, prenez garde aux moulins à vent: ce grand prince que vous voyez là bas entouré de courtisans et de valets, suivi de tant de musique et de tant de jolies femmes, c'est bien le maître du château, mais ce n'est pas un prince; c'est un homme de finances, un traitant,

comme vous l'auriez nommé autrefois , et , s'il se divertit en plein jour , c'est parce qu'il n'est pas encore assez grand seigneur pour avoir des souterrains. En vérité , ajoutait Maria , c'est bien la peine de donner , chaque jour , tant de nouvelles à la France pour les savoir si peu ! Tes mains sont peut-être les seules qui ne gardent rien de ce qu'elles touchent , mon ami... Et cette piquante sortie , si vive d'abord , se terminait par un soupir mélancolique ; car dans notre position le bonheur même avait quelque chose de sévère et de réservé : c'est un si lourd fardeau que le bonheur qu'on ne peut faire envier à personne !

Quelques jours plus tard nous vîmes , de grand matin , des agents de la force publique enlever le nouveau maître du château au milieu de son sommeil ; il sortit : ses palais de bois croulèrent , ses amis à peine remis de leur dernier festin se dispersèrent , le silence revint et tout fut dit ; il ne reparut plus là.

Et chaque jour je faisais mouvoir les deux bras de mon télégraphe , et je tentais de deviner quels mots je retraçais , et je ne me couchais jamais sans gémir de cette obscurité , et j'étais grondé et embrassé par Maria.

Vois-tu , dis-je à Maria un matin , vois-tu là bas sur la colline ce gros homme de cinq pieds , bottes longues et petit chapeau , qui se promène d'un air grave et soucieux ; tu verras que ce sera encore quel-

que homme de fortune que le hasard aura fait le maître du parc. Nous avons appris depuis que cet homme se nommait Bonaparte ; il ne reparut là qu'une seule fois pour n'y plus revenir. Quelquefois je disais à Maria : Pourquoi donc, Maria, resterions-nous toute notre vie sur cette montagne ? C'est une si belle chose que les champs et le gazon sur lequel on se couche, et le bruit des hauts peupliers qui agitent leurs belles têtes, et le murmure du frais ruisseau, et l'odorante vapeur de la vache nourricière quand elle rentre à la ferme en agitant sa sonnette, et le bêlement des troupeaux, et les danses des villageois le dimanche, et le pauvre qui vous tend la main sur la grande route, et la prière en commun dans la chapelle ! Maria, nous sommes mal ici, le printemps nous dévore, l'hiver nous tue ; pas de zéphyr ici, nous sommes trop élevés pour ses ailes légères ; ici les tempêtes et les orages, et cette fatigante machine à mouvoir. Partons, Maria, fuyons, viens, revenons sur la terre, la terre est si belle ! La terre la plus aride est préférable à ces larges dalles, qui laissent à peine pousser dans leurs fentes un brin d'herbe que le vent dessèche aussitôt.

Partons, disait Maria ; mais où fuir, cher Oscar ? ne te souvient-il pas que la mort pèse sur ta tête ? Toute la terre est bien grande ; nous n'en possédons pas un morceau, pas de quoi m'ensevelir quand je

ne serai plus ! Vois-tu, je suis née ici, Oscar ; mon père y est mort, j'y tiens comme à une patrie ; ici nous sommes des rois, rien au dessus de nous que le ciel. Ici nous avons une cabane et du pain, nous pouvons nous aimer en paix et en liberté ; nous sommes riches et heureux : restons ici, Oscar ! quand bien même nous pourrions vivre à présent sur la terre, il n'est plus temps, nous ne saurions plus parler comme les autres hommes ; hélas ! savons-nous à quelles révolutions ils ont été exposés depuis nous ? — Puis elle s'arrêtait tout-à-coup. Prends garde, s'écriait-elle, vite à ton poste, le signal est donné ! Et je me mettais encore à répéter ces maudits signaux dont tout à l'heure je ne voulais plus.

Une fois cependant, après tant d'années d'exil, le désir de revoir la terre l'emporta dans mon cœur. C'était une soirée d'automne, dont le vent froid et sec annonçait déjà l'hiver ; je laissai Maria à ma place et je descendis dans la forêt. Des feuilles mortes jonchaient la terre, quelques feuilles jaunes et rares couronnaient le sommet des arbres ; je ne reconnus plus la forêt où s'était écoulée ma jeunesse : je fus prêt à revenir sur mes pas de frayeur ; mais la curiosité l'emporta, et je marchai en avant. Tout était triste autour de moi, pas un aboiement, pas une chanson de campagnard ; les hommes passaient en silence, tristes et malheureux : autrefois, me disais-

je, tous ces hommes-là étaient jeunes et nombreux, aujourd'hui ils sont vieux et rares; et ainsi pensant je me trouvai sur la grande route, justement à l'encognure des quatre chemins dominés par l'ancienne auberge du Mousquetaire, joyeux rendez-vous des chasseurs et des buveurs du pays. Hélas ! l'auberge était bien changée comme le reste ! le soldat de son enseigne, que j'avais vu autrefois, chapeau court, habit blanc, culotte noire et bas de soie, était devenu un grand soldat, chapeau fourré, habit bleu, pantalon blanc, longues moustaches fauves et un ruban rouge sur la poitrine; la salle de bal était un bivouac surmonté encore de la tribune des musiciens, muette et délabrée; la salle commune avait été envahie par des militaires qui buvaient en jurant affreusement; j'entendis leur conversation sans y rien comprendre, seulement je pensai qu'il s'agissait entre eux de quelque fanfaronnade de caserne, car, à les entendre, ils avaient tout vu : l'Égypte et la Russie, le doux climat de Naples et le ciel ambigu de l'Allemagne : du reste, c'étaient d'intrépides soldats, durs comme du fer, tout criblés et cicatrisés, et qui parlaient d'une bataille en plaine rangée comme une page de Quinte-Curce.

Autour de moi tout parlait de guerre. Par intervalle nous pouvions apercevoir de grandes troupes de prisonniers maigres et laids, accouplés deux à deux,

qu'on traînait dans les bagnes du royaume. Après eux venaient de grands chariots remplis de blessés français ; ils étaient entassés les uns sur les autres sans précaution et sans ordre , livrés à leurs gémissements et à leurs douleurs cuisantes ; et du côté opposé de la route je voyais arriver , conduits par des gendarmes , de jeunes fils de famille , au visage blanc et sans barbe , au corps frêle et gracieux , soldats de dix-sept ans , qui marchaient à la gloire , arrachés aux derniers embrassements de leurs mères. Partout le même spectacle de douleur ; à la même charrue on enlevait le cheval et le laboureur. Puis à ce grand tumulte de cris étouffés , de plaintes à haute voix , de chants de victoire , de bruits d'armes et de canons traînés sur les routes , succédait un grand silence ; des maisons fermées , des toits sans un seul pigeon pour égayer l'ardoise , des basses-cours sans gardiens , de longues cheminées sans un seul filet de fumée pour annoncer le repas du soir.

Que je fus vite désenchanté de ce monde ! Que ma retraite alors me parut douce ! Que je m'estimais heureux d'être à l'abri du despotisme militaire , et de vivre assez haut dans les airs pour n'être pas troublé du bruit des armes ! Je regagnai donc ma demeure , si calme et si paisible , ce royaume dont j'étais le roi , cette longue perche qui me faisait vivre , ma bonne Maria surtout , ma femme à moi ,

tout mon bien, toute ma vie ! Quand je revins, elle était penchée au sommet de la tour, et sa tête paraissait comme un point dans la nue. Que nos embrassements furent tendres ! Que nous avions de choses à nous dire ! Il y avait un siècle que je n'avais vu Maria ! La table était mise, le souper était prêt ; un feu de sarment pétillant et parfumé brillait dans l'âtre. J'étais assis près d'elle, à lui parler, à la voir, à la servir ; et, lorsque je m'endormis dans ses bras, la flamme s'éteignant par degrés agrandissait notre chambre outre mesure, pendant qu'au dehors les gémissements du télégraphe annonçaient une tempête qui se préparait.

Voilà les événements les plus saillants de ma vie. Il me reste à vous raconter la mort de Maria. Je la vis dépérir lentement sans cause apparente ; depuis long-temps elle sentait que son heure était venue. Quinze jours avant le moment fatal, elle s'était mise à augmenter nos provisions, à mettre en ordre notre ménage ; elle voulait ainsi se préparer deux jours sans travail pour mourir en liberté. Quand je la vis se décolorer, et lorsque son œil éteint ne fut plus brillant qu'à force de pâleur, je compris, mais je compris confusément la grande misère qui allait m'accabler. Chaque fois que le télégraphe me le permettait, j'étais près du lit de Maria, je comptais les battements de son cœur, je regardais son doux et

insensible sourire ; l'idée de mort ne me venait pas.

Je me souviens fort bien que c'était pour moi un jour de grand travail ; les nouvelles se succédaient sans interruption , et ce ne fut qu'à la nuit tombante que je pus être tout entier à ma femme. La nuit fut calme et paisible , Maria me parla long-temps ; jamais elle n'avait eu plus de tendresses à me dire , plus de mots d'amour et de bonheur. Seulement , quand la première aurore eut paru , ma pauvre malade prit un air plus solennel ; sa main blanche aux veines bleues et gonflées m'arrêta : « Embrasse-moi , me dit Maria , embrasse-moi une dernière fois , mon Oscar ; je sens que je m'en vais. »

Je l'embrassai en pleurant. Quelques minutes après elle me montra du doigt qu'il faisait déjà grand jour , et sans doute , pour ne pas me perdre de vue , elle tira le rideau de sa fenêtre. Je pouvais la voir en me livrant à mon travail.

Hélas ! je la vois encore. Pendant toute la journée , mes yeux ne firent que se porter du ciel au lit de douleur ; après chaque signal j'avais un regard pour Maria ; vue à travers sa fenêtre , elle me paraissait calme et moins souffrante ; quelquefois même , au mouvement de ses lèvres , je voyais qu'elle m'adressait la parole : mon télégraphe allait toujours.

Toute la journée il fut en branle. Une fois , au plus fort de mes signaux , je vis ma femme se soulever

péniblement sur sa couche ; je voulus m'élançer vers elle, elle fit un signe pour m'ordonner de rester à mon poste ; j'obéis : je n'avais jamais désobéi à Maria.

Le soir, quand je rentrai, plus de Maria ! C'étaient encore ses belles formes, sa jolie tête, ses longs cheveux, son sourire ; mais plus d'ame, plus de cœur, plus rien.

Je l'ensevelis et la plaçai à côté de son père, sous la même pierre : il n'y avait plus qu'une place ; cette place fut pour Maria, je me sacrifiai. Le même jour je quittai le donjon, j'abandonnai un métier qui ne permettait pas de recueillir le dernier soupir d'une épouse. Je revins sur la terre, je marchai long-temps et je revis des hommes.

C'était à Paris, à une porte de la ville ; il s'agissait d'une fête, le cortège était immense. Mon voisin m'apprit que le roi de France rentrait dans son royaume ; je ne savais pas qu'il en était sorti.

Je vis de grands aigles de bronze dont la griffe portait la foudre. On m'expliqua que c'étaient les armes d'un empereur tombé deux fois.

Il y avait des monnaies qui portaient le mot de république. Nous avions eu une république aussi.

Ah ! Monsieur, quelle douleur fut ajoutée à ma douleur par ma profonde ignorance ! combien je regrettai davantage le seul être qui fût aussi igno-

rant que moi ! Si Maria vivait encore , j'aurais encore une ame à qui parler , je pourrais encore apprendre quelque chose à quelqu'un , une créature humaine serait encore à mon niveau . Aujourd'hui mon isolement m'accable , il n'est pas un enfant qui ne fût capable de me juger le plus ignorant des hommes . C'est en vain que j'ai voulu me remettre à votre histoire , j'ai trouvé que trente années de votre histoire contenaient plus de faits que toutes les histoires du monde réunies , et le découragement s'est emparé de moi . Et d'ailleurs qu'importe que je connaisse votre république ou votre empire par oui-dire ; qu'est-ce que l'histoire écrite à côté de l'histoire contemporaine ? qu'est-ce qu'un fait décharné et décoloré à côté d'un homme en chair et en os ? Que pourrais-je savoir de vos héros , moi qui arrive assez à temps pour les voir enterrer ? En résumé , Monsieur , ma vie est une vie perdue , voilà tout : c'est un petit malheur pour le monde ; c'est un autre malheur pour moi , un malheur sans contre-poids .

Souvent , quand j'ai traversé vos monuments sans intelligence pour moi seul , quand j'ai échappé à vos grands noms qui n'ont pas d'écho au dedans de moi , quand j'ai échappé à votre capitale , ville étrange , si maladroitement modifiée par trois pouvoirs contraires , espèce de monument équivoque maladroitement composé de trois ordres d'architec-

ture ; quand enfin je me retrouve dans la campagne et que je commence à respirer , je me figure que je vais entrer encore dans une ignorance aussi profonde que la mienne , ou que je vais pouvoir parler à mon semblable sans avoir à rougir devant lui. Eh bien ! non. Je trouve des laboureurs qui ont combattu près des Pyramides , je rencontre des bûcherons qui ont été faits capitaines sur les bords de la Newa ; la moindre ferme recèle un savant ou un poète ; je vois des grands hommes de dix-huit ans , et , parmi ce monde si avancé , pas un vieillard qui soit resté l'ami de ma vieille science , pas un vieillard qui puisse expliquer avec moi Thucydide ou Vanière ! On dirait qu'ils ont été tellement étourdis des commotions que je n'ai pas entendues , qu'ils en ont perdu le souvenir ; de sorte que je suis l'homme le plus nul de l'univers.

Ainsi parla le vieillard ; de grandes larmes coulaient sur ses joues , et , comme il ne se plaignait ni des hommes ni des choses , comme il ne se livrait à aucune exécration contre personne , je compris que j'avais devant les yeux l'image la plus parfaite du désespoir.

JULES JANIN.

SUR LE BERCEAU D'UN ENFANT.

Pauvre innocent, dont la paupière,
Par instinct, se refuse au jour,
Toi qui gémis et qu'une mère
N'égaira qu'à force d'amour;
Épuise vite les alarmes,
Frais débarqué sur un sol tout nouveau,
Pleure, enfant! et puissent tes larmes
Tomber toutes dans ton berceau!

Enfant, tu ne peux pas connaître
Ce grand monde où tu vas entrer;
Tu ne sais rien de rien, que naître,
Mais c'en est assez pour pleurer.
Naître pour toi n'a point de charmes;
Je te comprends, moi ver, né vermisseau :
Pleure, enfant! et puissent tes larmes
Tomber toutes dans ton berceau!

Que de maux cachés dans la vie!
Fol espoir, cruel souvenir,
Lourds travaux, sourde calomnie,
Pauvreté qui vient tout ternir,

(176)

Celle qu'on aime, et dont les charmes
Vont s'effacer au sein du froid tombeau!....
Pleure, enfant! et puissent tes larmes
Couler toutes dans ton berceau!

CHARLES FROMENT.

UNE REPRÉSENTATION

DE

don Juan.

SOUVENIR MUSICAL.

Un bruit assourdissant, le cri répété : « Le théâtre commence ! » me tirèrent du doux sommeil dans lequel j'étais tombé. Les basses murmuraient de concert, — un coup de timbales, — un accord de trompettes, un *ut* échappé lentement d'un haut-bois, — les violons qui s'accordent : je me frotte les yeux. Le diable se serait-il joué de moi dans mon enivrement ? Non, je me trouve dans la chambre de l'hôtel où je suis descendu hier, à demi rompu. Précisément au dessus de mon nez pend le cordon rouge

de la sonnette. Je le tire avec violence. Un garçon paraît.

— Mais, au nom du ciel, que signifie cette musique confuse, si près de moi? Va-t-on donner un concert dans la maison?

— Votre Excellence (j'avais bu du vin de Champagne à la table d'hôte), Votre Excellence ne sait peut-être pas que cet hôtel touche au théâtre? Cette porte tapissée conduit à un petit corridor, d'où l'on entre dans la loge n° 23 : c'est la loge des étrangers.

— Comment? la loge des étrangers!

— Oui, une petite loge qui ne contient que deux personnes, trois au plus; elle est réservée aux gens de distinction, tout proche du théâtre, grillée et tapissée de vert. S'il plaisait à Votre Excellence... on donne aujourd'hui *Don Juan*, du célèbre Mozart. Le prix de la place est d'un écu et de huit gros; nous le mettrons sur le compte.

Il prononça ces derniers mots en ouvrant déjà la porte de la loge, tant, au seul nom de *Don Juan*, je m'étais empressé de me précipiter dans le corridor par la porte tapissée. La salle était vaste, décorée avec goût, et éclairée d'une façon brillante; les loges et le parterre étaient chargés de monde. Les premiers accords de l'ouverture me convinquirent que l'orchestre était excellent; et, si les chanteurs le secondaient quelque peu, je devais m'attendre à toutes

les jouissances que me promettait le chef-d'œuvre. — Dans l'andante, l'effroi du terrible et souterrain *regno all pianto* s'empara de moi ; l'horreur pénétra dans mon ame. La joyeuse fanfare placée à la septième mesure de l'allégro résonna comme les cris de plaisir d'un criminel ; je crus voir des démons menaçants sortir de la nuit profonde, puis des figures animées par la gaieté, danser avec ivresse sur la mince surface d'un abîme sans fond. Le conflit de la nature humaine, avec les puissances inconnues qui la circonviennent pour la détruire, s'offrit clairement à mon esprit : enfin, la tempête s'apaisa, et le rideau fut levé.

Gelé et malcontent sous son manteau, Léoporello s'avance vers le pavillon, par la nuit noire, et commence : *Notte e giorno fatigar*. — Ainsi de l'italien, me dis-je : *Ah ! che piacere !* Je vais donc entendre tous les airs, tous les récitatifs tels que le grand maître les a conçus dans son esprit, et tels qu'il nous les a transmis ! — Don Juan se précipite sur la scène, et derrière lui dona Anna retenant le coupable par son manteau. Quel aspect ! Elle eût pu être plus légère, plus élancée, plus majestueuse dans sa démarche : mais quelle tête ! des yeux d'où s'échappent, comme d'un point électrique, l'amour, la haine, la colère, le désespoir ; des cheveux dont les anneaux flottants volent sur le cou d'un cygne ;

ce blanc négligé, qui recouvre et trahit à la fois des charmes qu'on ne vit jamais sans danger. Encore soulevé par l'émotion, son sein s'abaisse et s'élève violemment. Et quelle voix ! écoutez-la chanter : *Non sperar se non m'uccidi*. — A travers le tumulte des instruments s'échappent, comme par éclairs, les accents infernaux ; en vain don Juan cherche à se débarrasser. Le veut-il donc ? pourquoi ne repousse-t-il pas d'une main puissante cette faible femme ? pourquoi ne prend-il pas la fuite ? Le crime qu'il vient de commettre a-t-il brisé ses forces, ou le combat que se livrent en lui l'amour et la haine lui ravit-il son courage ? Le vieux père a payé de sa vie la folie qu'il a commise de combattre dans la nuit ce terrible adversaire. Don Juan et Léoporello s'avancent ensemble sur le devant de la scène. Don Juan se débarrasse de son manteau, et reste en costume de satin rouge richement brodé ; une noble et vigoureuse stature ! Son visage est mâle, ses yeux perçants, ses lèvres mollement arrondies ; le singulier jeu des muscles de son front lui donne une expression diabolique, qui excite une légère terreur sans affaiblir la beauté de ses traits ; on dirait qu'il peut exercer la magie de la fascination : il semble que les femmes, dès qu'elles ont subi son regard, ne puissent plus s'en détacher, et soient contraintes d'accomplir elles-mêmes leur perte. — Long et

fluet, couvert d'une veste rayée de rouge et de blanc, d'un petit manteau gris, d'un chapeau blanc à plumes rouges, Léporello arpente le plancher ; les traits de son visage offrent un singulier mélange de bonhomie, de finesse, d'ironie et de jovialité : on voit que le vieux coquin mérite d'être le serviteur et le complice de don Juan. Ils ont heureusement escaladé le mur, ils ont pris la fuite. — Des flambeaux. Dona Anna et don Ottavio paraissent : un petit homme paré, maniéré, léché, de vingt-un ans au plus. Comme fiancé d'Anna, il demeure sans doute dans la maison, pour qu'on ait pu l'appeler si promptement : il a entendu le bruit tout d'abord, et il aurait pu accourir, et peut-être sauver le père ; mais il fallait auparavant qu'il se parât, et le beau jeune homme craint peut-être la froideur de la nuit. — « *Ma qual mai s'offre, o Dei, spettacolo funesto agli occhi miei!* » Il y a plus que du désespoir sur cet effroyable attentat, dans les accents de ce duo et de ce récitatif.

La maigre dona Elvira, portant encore les traces d'une grande beauté, mais d'une beauté flétrie, vient se plaindre du traître don Juan, et le compatissant Léporello remarquait fort ingénieusement qu'elle parlait comme un livre, *parla come un libro stampato*, lorsque je crus entendre quelqu'un derrière moi. On pouvait facilement avoir ouvert la porte de la loge, et s'être placé dans le fond. Cela me cha-

grina singulièrement. Je m'étais trouvé si heureux d'être seul dans cette loge, de pouvoir entendre, sans être troublé, le divin chef-d'œuvre, si bien représenté; de me laisser saisir par toutes les impressions qu'il porte, et de m'abandonner à moi-même! Un seul mot, un mot absurde, m'eût douloureusement arraché à mon enthousiasme! Je résolus de ne faire aucune attention à mon voisin, et, tout adonné à la représentation, d'éviter chaque mot, chaque regard. La tête appuyée sur ma main, tournant le dos à mon compagnon, je dirigeai mes yeux vers la scène. Tout y répondait à l'excellence du début. La petite Zerlina, vive et amoureuse, consolait par des traits charmants le pauvre sot de Mazetto. Don Juan épanchait son mépris pour ses semblables, dont il ne faisait que des instruments de plaisir, dans l'air brusque et coupé *Fin ch'han dal vino*. Le jeu de ses muscles exprimait admirablement sa pensée. Les masques parurent. Leur trio était une prière qui montait en accords purs vers le ciel. Le fond du théâtre s'ouvrit. La joie éclata : le choc des verres retentit; les paysans et tous les masques que la fête de don Juan avait attirés, dansaient et formaient des groupes animés. — Les trois masques conjurés pour la vengeance s'avancèrent. Tout devint solennel; puis on se remit à danser jusqu'au moment où Zerlina est sauvée, et où don Juan s'avance coura-

geusement , l'épée haute , au devant de son ennemi. Il fait sauter l'épée des mains de son rival , et se fraie un chemin à travers la multitude qu'il met en désordre.

Déjà depuis long-temps je croyais entendre derrière moi une haleine fraîche et voluptueuse , et comme le frôlement d'une robe de soie : je soupçonnais la présence d'un être féminin ; mais , entièrement plongé dans le monde poétique que m'ouvrait l'harmonie , je ne me laissai pas distraire de mes rêves. Quand le rideau se fut abaissé , je me retournai. — Non , il n'est pas de paroles pour exprimer mon étonnement : Dona Anna , entièrement habillée comme je l'avais vue sur le théâtre , se trouvait là et dirigeait sur moi son regard plein d'ame et d'expression. — Je restai sans voix , la contemplant d'un œil effaré ; sa bouche (à ce qu'il me sembla du moins) forma un sourire ironique et léger , dans lequel je crus voir se refléchir ma figure stupide. Je sentis la nécessité de lui parler , et cependant la surprise , je dirai presque l'effroi , appesantissait ma langue et la rendait immobile. Enfin , enfin , ces mots s'échappèrent presque involontairement : Comment se fait-il , Madame , que je vous voie ici ? Elle me répondit dans le plus pur toscan , que si je ne comprenais pas l'italien , elle se verrait privée du plaisir de causer avec moi , car elle n'entendait et ne parlait que

cette langue. Ses mots étaient pleins de douceur et résonnaient comme du chant. En parlant, l'expression de ses yeux, d'un bleu foncé, prenait plus de force, et chaque regard qui s'en échappait faisait battre toutes mes artères. — C'était dona Anna, sans nul doute. Il ne me vint pas à la pensée de discuter la possibilité de sa double présence dans ma loge et sur la scène. Avec quel plaisir je rapporterais ici l'entretien qui eut lieu entre la signora et moi; mais en traduisant, chaque mot me semble trop raide et trop pâle, chaque phrase trop alourdie, pour rendre la grâce et la légèreté de l'idiome toscan.

Tandis qu'elle parlait de don Juan et de son rôle, il me semblait que tous les trésors secrets de ce chef-d'œuvre s'ouvraient à moi, et que je pénétrais pour la première fois dans un monde étranger. Elle me dit que la musique était sa vie entière, et que souvent elle croyait comprendre, en chantant, mainte chose qui gisait ignorée en son cœur.

— Oui, je comprends alors, dit-elle, l'œil étincelant, et la voix animée; mais tout reste froid et mort autour de moi; et lorsqu'au lieu de me sentir, de me deviner, on m'applaudit pour une roulade difficile ou pour une *fioritura* agréable, il me semble qu'une main de fer vienne comprimer mon cœur! — Mais vous, vous me comprenez; car je sais que l'empire de l'imagination et du merveilleux, où

se trouvent les sensations célestes, vous est ouvert aussi !

— Quoi, femme divine !... tu... vous me connaissez? — Elle sourit et prononça mon nom.

La clochette du théâtre retentit : une pâleur rapide décolora le visage dépouillé de fard de dona Anna ; elle porta sa main à son cœur, comme si elle eût éprouvé une douleur subite, et, disant d'une voix éteinte : « Pauvre Anna, voici tes moments les plus terribles ! » elle disparut de la loge.

Le premier acte m'avait ravi, mais, après ce merveilleux incident, la musique opéra sur moi un effet bien autrement puissant. C'était comme l'accomplissement long-temps attendu de mes plus doux rêves, comme la réalisation de mes pressentiments les plus secrets. Dans la scène de dona Anna, je me sentis soulevé par une voluptueuse atmosphère qui me balançait légèrement ; mes yeux se fermaient malgré moi, et j'éprouvai comme la sensation d'un baiser sur mes lèvres ; mais ce baiser avait toute la ténuité et la durée du son le plus harmonieux. — Le final : « *Gia la mensa è preparata !* » s'exécuta avec la gaieté la plus désordonnée. Don Juan était assis et coquetait entre les deux jeunes filles, faisant sauter les bouchons les uns après les autres, et donnant libre issue aux esprits impétueux qui frémissaient de leur joug. C'était dans une chambre peu pro-

fonde , terminée par une haute fenêtre gothique , à travers laquelle on apercevait la nuit. Déjà tandis qu'Elvire rappelait à l'infidèle tous ses serments , on voyait les éclairs traverser le ciel , et on entendait l'approche sourde de l'orage. Enfin , on frappa violemment. Elvire , les jeunes filles s'enfuirent , et au milieu des accords effroyables des esprits infernaux , s'avança le colosse de pierre , auprès duquel don Juan semblait un pygmée. Le sol tremblait sous les pas tonnans du géant. — Don Juan prononce à travers la tempête , le tonnerre et les affreux hurlements des démons , son terrible *no!* et l'heure de l'anéantissement est arrivée. La statue disparaît , une épaisse vapeur remplit la salle , elle se dissipe et laisse voir des figures effroyables ; don Juan se démène au milieu des tourmens de l'enfer , et on ne l'aperçoit plus que de temps en temps parmi les démons. Une explosion effrayante a lieu tout-à-coup. — Don Juan , les démons ont disparu , on ignore comment. Léoporello est étendu sans mouvement dans un coin de la salle. — Que de bien fait l'apparition des autres personnages qui cherchent inutilement don Juan ! Il semble qu'on vienne d'échapper à la puissance des divinités infernales. Dona Anna parut alors ; qu'elle était changée ! une pâleur mortelle couvrait son visage , son œil était éteint , sa voix tremblante et inégale ; mais dans le petit duo

avec le doux fiancé, qui veut faire la noce aussitôt que le ciel l'a affranchi du dangereux métier de vendeur, elle ne fût que plus ravissante.

Le chœur avait consommé l'œuvre par une franche exécution, et je courus, dans la disposition la plus exaltée où je me fusse jamais trouvé, me renfermer dans ma chambre. On ne tarda pas à m'appeler pour souper à table d'hôte, et je m'y rendis machinalement.

La société était nombreuse, et la représentation de don Juan fut le sujet de la conversation. On vanta généralement les Italiens et le prestige de leur jeu : mais de petites observations sarcastiques, jetées çà et là, me prouvèrent qu'aucun des assistants ne soupçonnait même l'intention profonde de l'opéra des opéras. — Don Ottavio avait beaucoup plu. Dona Anna s'était montrée trop passionnée. On devait, disait quelqu'un, se modérer sur la scène pour éviter de frapper trop vivement. Ce quelqu'un-là prit une prise de tabac, et approuva grandement son voisin qui assura que l'Italienne était au reste une très belle femme, mais trop peu soigneuse de sa toilette; car, dans sa grande scène, sa coiffure s'était dérangée et avait nui à l'air de son visage. Un autre se mit à fredonner l'air : *Fin ch' han dal vino*, et une dame remarqua que le don Juan était trop sombre, et qu'il ne savait pas se donner l'air évaporé. —

Au reste, on vanta beaucoup l'explosion de la fin.

Las de tout ce bavardage, je m'enfuis dans ma chambre.

De la loge n^o 23.

Je me sentais à l'étroit, j'étouffais dans cette triste chambre d'auberge. Vers minuit, je crus entendre du bruit près de la porte tapissée. — Qui m'empêche de visiter encore une fois le lieu de cette singulière aventure? Peut-être la reverrai-je encore! Il m'est facile d'y porter cette petite table, deux bougies, ce pupitre. J'y cours. Le garçon vient m'apporter le punch que j'ai demandé; il trouve ma chambre vide, la petite porte ouverte; il me suit dans la loge, et me lance un regard équivoque. A un signe que je lui fais, il pose le bol sur la table et s'éloigne, tout en se retournant encore vers moi, une question sur les lèvres. J'appuie mes deux coudes, en lui tournant le dos, sur le bord de la loge, et je contemple la salle déserte, dont l'architecture, magiquement éclairée par mes deux lumières, se projette bizarrement en reflets merveilleux. Le vent, qui pénètre à travers les portes entr'ouvertes, agite le rideau. — S'il se levait! Si dona Anna venait encore m'apparaître! — Dona Anna! m'écriai-je involontairement. Mon cri se perdit dans l'espace vide, mais il réveilla les esprits des instruments de l'or-

chestre. — Il en sortit un accent faible et singulier, comme s'ils eussent murmuré ce nom chéri ! Je ne pus me défendre d'une terreur secrète, mais qui n'était pas dépourvue de charme.

Maintenant, je suis plus maître de mes sensations, et je me sens en état, mon cher Théodore, de t'indiquer ce que j'ai cru saisir dans l'admirable composition de ce divin maître. — Le poète seul comprend le poète ; les ames qui ont reçu la consécration dans le temple devinent seules ce qui reste ignoré des profanes. — Si l'on considère le poème de don Juan sans y chercher une pensée plus profonde, si l'on ne s'attache qu'à la fable qui en fait le sujet, on doit à peine comprendre que Mozart ait pensé et composé sur ce motif une semblable musique. Un bon vivant qui aime outre mesure le vin et les filles, qui invite follement à sa table la statue de pierre d'un vieil homme qu'il a tué en défendant sa propre vie ! — En vérité, il n'y a pas là beaucoup de poésie, et, il faut en convenir, un tel homme ne vaut guère la peine que prennent les puissances infernales de monter sur la terre pour venir se l'approprier ; il ne mérite pas qu'une statue prenne une ame et descende tout exprès de son cheval de marbre dans le dessein de l'avertir de la colère du ciel ; enfin, que la foudre gronde et qu'elle éclate en sa faveur. — Tu peux me croire, Théo-

dore : la nature pourvut don Juan , comme le plus cher de ses enfants , de tout ce qui élève l'homme au dessus de la foule commune , condamnée à souffrir et à travailler ; elle lui prodigua tous les dons qui rapprochent l'humanité de l'essence divine ; elle le destina à briller , à vaincre , à dominer. Elle anima d'une organisation magnifique ce corps vigoureux et accompli ; elle fit tomber dans cette poitrine une étincelle de ce feu qui réchauffe d'idées célestes ; il eut une ame profonde , une intelligence vive et rapide. — Mais c'est une suite effroyable de notre origine , que l'ennemi de notre race ait conservé la puissance de consumer l'homme par l'homme lui-même , en lui donnant le désir de l'infini , la soif de ce qu'il ne peut atteindre. Ce conflit du Dieu et du démon , c'est la lutte de la vie morale et de la vie matérielle. — Les désirs qu'enfantait la puissante organisation de don Juan l'enivrèrent , et une ardeur incessamment entretenue fit bouillonner son sang , et le porta sans cesse vers les plaisirs sensuels , avec l'espoir d'y trouver une satisfaction qu'il chercha en vain.

Il n'est rien sur la terre qui élève plus l'homme dans sa plus intime pensée que l'amour ; c'est l'amour dont l'influence immense et mystérieuse éclaire notre cœur et y porte à la fois la confusion. Peut-on s'étonner que don Juan ait espéré d'apaiser par l'amour

les désirs qui déchirent son sein, et que là le démon ait tendu son piège ? C'est lui qui inspira à don Juan la pensée que par l'amour, par la jouissance des femmes, on peut déjà accomplir sur la terre les promesses célestes que nous portons écrites au fond de notre ame, désir infini qui nous apparente, dès notre premier jour, avec le ciel. Volant sans relâche de beauté en beauté ; jouissant de leurs charmes jusqu'à satiété, jusqu'à l'ivresse la plus accablante ; se croyant sans cesse trompé dans son choix ; espérant trouver l'idéal qu'il poursuivait, don Juan se trouva enfin écrasé par les plaisirs de la vie réelle ; et, méprisant surtout les hommes, il dut surtout s'irriter contre ces fantômes de volupté qu'il avait si longtemps regardés comme le bien suprême, et qui l'avaient si amèrement trompé. Chaque femme dont il abusait, n'était plus pour lui une joie des sens, mais une insulte audacieuse à la nature humaine et à son créateur. Un profond mépris pour la manière vulgaire d'envisager la vie, au dessus de laquelle il se sentait élevé ; la gaieté ironique et intarissable qu'il éprouvait à la vue du bonheur, selon les idées bourgeoises ; le dédain que lui inspiraient le calme et la paix de ceux en qui le besoin de remplir les hautes destinées de notre nature divine ne s'est pas fait sentir, le portaient à se faire un jeu cruel de ces créatures douces, humbles et plaintives, à les faire

servir de but à son humeur blasée. Chaque fois qu'il enlevait une fiancée chérie, qu'il troublait le repos d'une famille unie, c'était un triomphe remporté sur la nature et sur son Dieu. L'enlèvement d'Anna, et les circonstances qui l'accompagnent, est la plus haute victoire de ce genre à laquelle il puisse prétendre.

Dona Anna est placée en opposition à don Juan, par les hautes perfections qu'elle a également reçues. Comme à don Juan, la beauté du corps et de l'ame lui a été départie ; mais elle a conservé la pureté idéale, et l'enfer ne peut la perdre que sur la terre. Dès que ce mal est accompli, la vengeance doit arriver.

Dona Anna était faite pour être l'idéal de don Juan, pour l'arracher à ce désespoir qui lui inspire des ardeurs si funestes ; mais il l'a vue trop tard, et il ne peut accomplir que la pensée diabolique de la perdre. — Elle n'est pas sauvée : elle succombe ! car lorsque don Juan apparaît au début de l'action, l'attentat est consommé. Le feu de l'enfer, qui brûle en son ame, a rendu toute résistance inutile. Lui seul, lui, don Juan, pouvait exciter en elle ce voluptueux égarement qui l'a mise dans ses bras. Après sa chute, toutes les suites funestes de sa faute s'accomplissent à la fois. La mort de son père, tué par la main de don Juan ; son mariage avec le froid,

l'ordinaire, l'efféminé don Ottavio, qu'elle croyait aimer autrefois; l'amour même qui la dévore, qui a brûlé son sein dès le moment où elle s'est livrée: tout lui fait sentir que la perte de don Juan peut seule lui rendre le repos, mais que ce repos sera la mort pour elle! Aussi elle excite sans cesse son fiancé glacial à la vengeance; elle poursuit elle-même le traître, et elle ne recouvre un peu de calme qu'après l'avoir vu en proie aux vengeances éternelles. Seulement elle ne veut pas céder à ce fiancé si avide de noces: *Lascia, o caro, un anno ancora, allo sfogo del cor mio!* Mais elle ne survivra pas cette année! Don Ottavio ne verra jamais dans ses bras celle qui a été marquée de l'empreinte brûlante de la passion de don Juan!

Avec quelle vivacité je ressentis toutes ces impressions pendant les accords du premier récitatif et le récit de l'attaque nocturne! — La scène même de dona Anna, dans le second acte: *Crudele'*, qui, considérée superficiellement, semble n'avoir trait qu'à don Ottavio, a des accords secrets qui expriment tous les troubles de son ame; car, que penser de ces mots, jetés peut-être sans dessein par le poète.

Forse un giorno il cielo ancora sentirà
Pieta di me!

Deux heures sonnent! — Une commotion électrique me saisit. Je sens les douces vapeurs des parfums italiens qui me firent pressentir hier la présence de ma voisine; un sentiment indéfinissable, que je ne pourrais exprimer que par le chant, s'empare de moi. Le vent s'engouffre avec plus de bruit dans la salle, les cordes du piano de l'orchestre frémissent. — Ciel! Il me semble entendre, comme dans le lointain, portée sur les sons ailés d'un orchestre vapoureux, la voix d'Anna, qui chante : *Non mi dir bell' idol mio!* — Ouvre-toi, royaume éloigné et inconnu, patrie des âmes! paradis plein de charmes, où une douleur céleste et indicible remplit mieux qu'une joie infinie toutes les espérances semées sur la terre! laisse-moi pénétrer dans le cercle de tes ravissantes apparitions. Puissent les rêves qui tantôt m'inspirent l'effroi, et tantôt se changent en messagers de bonheur, tandis que le sommeil retient mon corps sous des liens de plomb, délivrer mon esprit et le conduire aux plaines éthérées!

—

CONVERSATION A LA TABLE D'HOTE.

UN HOMME RAISONNABLE, frappant sur le couvercle de sa tabatière.

Il est bien fatal que nous ne puissions entendre

(195)

de sitôt un opéra bien exécuté! Mais cela vient de cette maudite exagération.

UN HOMME BASANÉ.

Oui, oui! je l'ai dit assez souvent! le rôle de dona Anna lui fait toujours mal! — Hier, elle était comme possédée. On dit que, pendant tout l'entr'acte, elle est restée évanouie, et, après la scène du second acte, elle a eu des attaques de nerfs.

UN INSIGNIFIANT.

Oh! contez-moi donc cela!...

L'HOMME BASANÉ.

Eh! sans doute, des attaques de nerfs, et si terribles, qu'on n'a pas pu l'emporter du théâtre.

MOI.

Au nom du ciel! ces attaques sont-elles dangereuses? Reverrons-nous bientôt la signora?

L'HOMME RAISONNABLE, prenant une prise de tabac.

Difficilement; car la signora est morte cette nuit, au coup de deux heures.

E. T. A. HOFFMANN.



de tout un opéra bien exécuté. Il est bon de
cette manière d'appréhension...
de tout un opéra bien exécuté. Il est bon de
cette manière d'appréhension...
de tout un opéra bien exécuté. Il est bon de
cette manière d'appréhension...

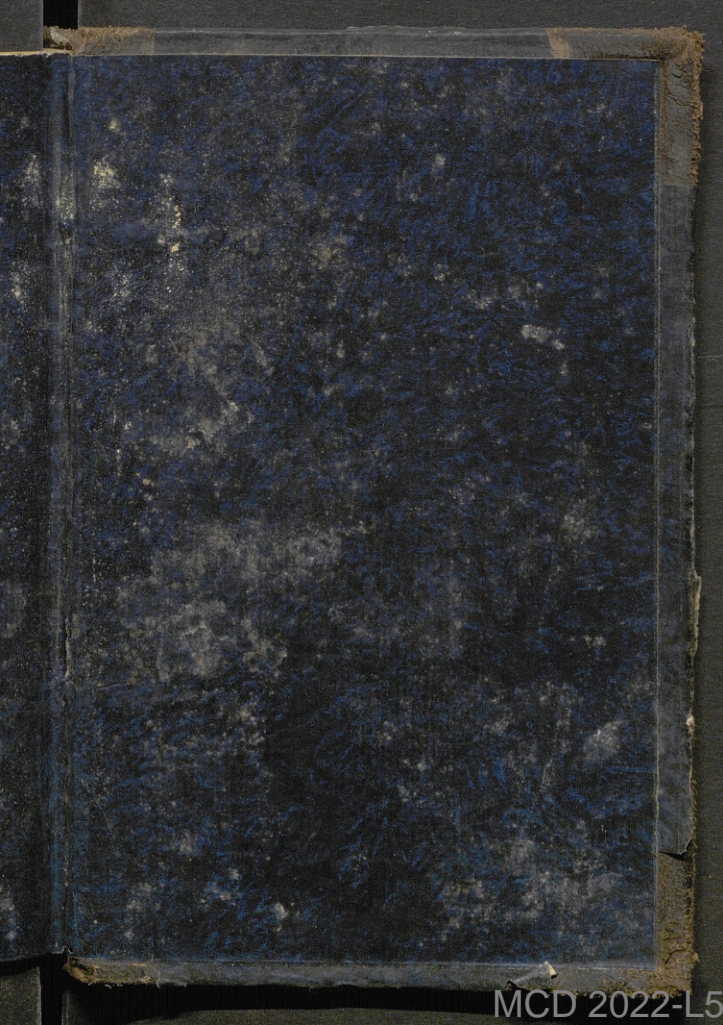
LE TRISTE

de tout un opéra bien exécuté. Il est bon de
cette manière d'appréhension...
de tout un opéra bien exécuté. Il est bon de
cette manière d'appréhension...
de tout un opéra bien exécuté. Il est bon de
cette manière d'appréhension...

De l'avis

6

MCD 2022-L5



MCD 2022-L5